

CHARLES LE GOFFIC

BRETAGNE



E. DE BOCCARD, ÉDITEUR

1, RUE DE MÉDICIS — PARIS (VI^e)

BRETAGNE

CHARLES LE GOFFIC

BRETAGNE

Avec une Introduction par M. AUGUSTE DUPOUY

OUVRAGE ILLUSTRÉ
DE NOMBREUSES REPRODUCTIONS EN PHOTOTYPIE
DES TABLEAUX DES PEINTRES DE LA BRETAGNE

PARIS
E. DE BOCCARD, ÉDITEUR
1, RUE DE MÉDICIS, 1

1931
Tous droits réservés.

INTRODUCTION

Voulez-vous faire votre tour de Bretagne en bonne compagnie ? Quel meilleur compagnon vous offrir, quel connaisseur mieux informé et plus pénétrant des choses bretonnes que Charles Le Goffic ? Il vous mènera de Guérande à l'Aber-Vare'h et de l'île de Sein à Vitré ; avec lui vous parcourrez Haute et Basse-Bretagne, et sans doute ne franchirez-vous pas du même train toutes les étapes, sans doute ne vous arrêtera-t-il pas à tous les lieux qu'il sied de voir ; mais au terme du voyage il se trouvera que vous aurez beaucoup vu — quoi qu'il vous ait montré — et bien vu.

C'est Le Goffic qui, parlant de l'ouvrage de Gustave Geffroy sur le même sujet, disait : « Un livre sur la Bretagne d'où l'auteur serait absent pourrait être un magnifique guide Conti, un Baedeker supérieur : ce ne serait toujours qu'un guide Conti et qu'un Baedeker. » Accusant le trait, élogieux d'ailleurs en la circonstance, il ajoutait que pour cet écrivain « comme pour la plupart des écrivains bretons, la Bretagne est surtout un d'état d'âme. »

Un tel éloge ne doit être que discrètement étendu aux pages qu'on va lire. Elles non plus, assurément, ne constituent pas un guide, au sens banal du mot, une œuvre de technicité sèche agrémentée de littérature anonyme. Quelque soin qu'on ait pris de les choisir parmi les plus objectives qui fussent, de rompre, le cas échéant, leurs attaches au fait du jour pour n'en garder que le permanent, il va sans dire que l'auteur

INTRODUCTION

s'y retrouve — ou plutôt l'homme. Une personnalité comme la sienne ne se laisse pas étouffer. Cependant (et peut-être le lecteur ne s'en trouvera-t-il pas plus mal) ce n'est pas cette personnalité qui fait le tout ni même l'essentiel de ce recueil, et si des états d'âme s'y révèlent, s'y développent, ce sont des états de l'âme bretonne plutôt que de son âme à lui.

Terre chérie du romantisme, la Bretagne a, depuis René, fourni plus qu'aucune autre à de belles imaginations et à des sensibilités en quête d'exotisme. Ce n'est pas Le Goffic qui lui dénierait ce rôle; il ne pourrait le faire sans renier une part de lui-même. Véritable protégé de l'information, archéologue et chroniqueur, marin et terrien, folkloriste, économiste, linguiste, il ne nous laisse jamais oublier qu'il est poète. Il y paraîtra dans ce volume, et pas seulement dans les quelques poèmes qu'on a cru devoir y faire figurer. La poésie, en pareil sujet, est une vérité de plus, n'en déplaise à Camille Vallaux. Mais elle ne saurait être toute la vérité, comme l'assurait feu Tiercelin, qui avait fait de l'équivalence des deux termes « Bretagne » et « poésie » la devise de sa Revue rennaise. En tout cas, le visiteur qu'on prend par la main a d'abord le droit d'être renseigné. Il exige de son cicérone, avant tout lyrisme, la soumission aux faits et l'aptitude à les interpréter sagement. Exigence particulièrement légitime quand il s'agit de cette « vieille terre d'Armorique » sur laquelle les suroïts traînent bien moins de brouillards que n'en a épaissi un grand siècle de littérature. Plus que personne, Le Goffic est à même de la satisfaire, parce que personne n'a plus étudié son pays, ni ne l'aime d'un amour plus viril et plus clairvoyant. Avec lui on est sûr de ne pas perdre de vue l'humble ou somptueuse réalité. Voir juste et rendre avec justesse, tel est son principal souci. C'est le cas, ou jamais, de rendre hommage à cette probité d'observateur.

Elle ne l'abandonne ni dans sa rêverie de poète ni dans sa fantaisie de romancier. C'est pourquoi, en dehors des larges emprunts que nous avons faits à ses ouvrages d'information et notamment aux diverses séries de *l'Âme bretonne*, on trouvera ici des vers du *Bois dormant*, des pages entières du *Crucifié de Keraliès*, de *l'Abbesse de Guérande*, de *l'Erreur de Florence* ou des *Bonnets rouges*. On pourrait objecter, pour cette dernière citation, que le Père Maunoir est une figure d'autrefois, et que le touriste n'a aucune chance de la rencontrer dans les processions bretonnes du

INTRODUCTION

vingtième siècle. Qui sait ? Les processions, en tout cas, n'ont pas tellement changé. Dans la composition de pareils tableaux, il entre au moins autant de choses vues que que de choses apprises. Et puis il ne saurait être mauvais que devant telle église, telle maison, tel village, tel site on nous marque d'un doigt précis un souvenir caractéristique, un point d'histoire; qu'on nous aide à voir la marquise de Sévigné dans ses Rochers, Lesage à Sarzeau, Guérin sur l'Arguenon, La Tour d'Auvergne dans les rues de Carhaix, la religieuse vie des premiers Armoriciens parmi les mégalithes du Morbihan. Curieux comme pas un de tout le passé de sa province, Le Goffic n'a garde de nous y perdre : il s'est trop penché, et d'une âme trop inquiète, sur les problèmes qu'y pose le présent.

Les Bretons sont particularistes. Il était naturel que le canton où est né l'auteur et où chaque printemps le ramène fût l'objet de ses plus constantes investigations. Admettons qu'il ait quelques complaisances pour son Trégor. Mais connaît-il moins bien le Haut et le Bas-Léon ? Chez qui trouver une peinture plus réussie de Plougastel et — depuis Balzac — de Guérande ? Quelles fresques larges et nettes, son Morbihan et sa Cornouaille du Sud ! Partout on sent la vision directe, fortifiée d'une abondante et sûre documentation. Vous ne sauriez avancer vous-même dans l'étude de la Bretagne, sans constater qu'à chaque pas il vous y devance. Pour lui faire quelque chicane, lui reprocherons-nous de s'être rallié, avec une hâte qui n'est pas dans ses habitudes, à la théorie du *bigouden* débris de horde hunnique ou épave de croisière finnoise ? Sur quelques apparences que se fonde cette ethnographie, il est probable que Le Goffic y renoncerait le premier, s'il avait le loisir de prolonger sur Plomeur ou Penmarc'h son regard clairvoyant.

Aussi bien — répétons-le pour éviter tout malentendu — ce n'est pas ici, à proprement parler, un ouvrage d'ensemble sur la Bretagne; et, s'il est permis d'y contester un détail de fait ou d'appréciation, qu'on ne vienne point triompher de ses lacunes. Il ne prétendait pas être complet. Tel quel, il n'y a pas trop de villes bretonnes, ni de champs ni de grèves qu'il laisse inexplorés. Il en laisse cependant. Toute la Bretagne n'y est pas; et rien n'y est — ou presque rien — d'une Bretagne particulièrement chère à l'auteur, celle qu'on pourrait appeler la Bretagne en exil — Bretagne de saint-Denis et du Havre, du banc d'Islande et du banc de Terre-

INTRODUCTION

Neuve, — rien non plus de cette Bretagne héroïque qu'il est allé évoquer à Dixmude, à Steenstraete, à Nieuport et sur les bords de la Somme champenoise. Mais d'une part il ne pouvait être question de conduire le lecteur hors de la péninsule ; et, d'autre part, comme la Bretagne, malgré sa diversité, est une, il arrive que, sans la lui faire toute embrasser, l'art du peintre la lui fasse en plus d'un endroit toute étreindre.

AUGUSTE DEPOUY.

AU COEUR DE LA RACE

Choisissez la voie de mer, dirais-je à qui n'aurait jamais vu la Bretagne et voudrait surprendre la belle en négligé.

La Bretagne est la terre du passé. Nulle part les mœurs n'ont gardé un parfum d'archaïsme, une noblesse et un charme surannés aussi pénétrants. Sur ce cap avancé du monde, dans le crépuscule éternel du jour, la vie est toute embrumée de mystère ; les âmes sont graves et résignées et comme sous l'oppression du double infini de la mer et du ciel. Mille signes éclatent, témoignant avec évidence d'une intervention surnaturelle de tous les instants et dans la conduite des choses les plus humbles. L'homme ne s'appartient pas : il marche dans un invisible et mouvant réseau de fortes croyances ; toute sa vie est dirigée par elles.

Mais ce n'est pas seulement dans le domaine de la conscience qu'apparaît l'originalité profonde de ce pays. Elle se révèle aussi dans son sol heurté, ses bois secrets, ses prodigieux entassements de rocs, l'infini de ses landes et la pâle lumière qui met à son front comme un bandeau de gaze mourante et lointaine. Quel contraste avec nos autres provinces de France ! La Normandie et la Bretagne sont coudes à coudes, et il n'est point de pays plus dissemblables. Sans doute. Encore n'y prêterez-vous attention que si, pour aller de l'une à l'autre, vous avez su choisir votre itinéraire. Fi de la grande route ! Fi de la terre ferme ! Les transitions y sont trop marquées : des vastes herbages de la Seine et de l'Eure vous passez à la culture moyenne et aux ravines angustées du Cotentin ; les champs commencent à revêtir l'aspect de blockhaus ; de minces oseraies les

BRETAGNE

divisent en carrés. Puis ce sont des talus, encore bas et plantés d'arbres. Enfin vous apercevez les énormes levées de terre, hautes de deux et trois mètres, toutes barbelées d'ajoncs pareils à des fascines, qui donnent à la culture bretonne cet air singulier et farouche d'un assemblage de camps retranchés. Et, de même, les mœurs (une surprise, quand on saute brusquement du régime séquanais au pays de Léon ou de Tréguier), le voyage par terre permet d'en suivre la lente dégradation et les nuances insensibles. Il n'y a plus choc, ou, du moins, il est grandement atténué. L'impression est autrement profonde, si l'on s'est embarqué dans quelque port du Calvados ou de la Seine-Inférieure, à Ouistreham ou au Havre, par exemple, et qu'on se réveille le lendemain sur la Corderie de Lannion ou devant la flèche ajourée du Kreisker.

C'est qu'en réalité il n'y a qu'une même méthode pour pénétrer un pays et un homme: il n'est que de pousser droit au cœur. Cela n'est possible pour la Bretagne qu'avec la mer. Cette mer, qui la presse, l'érode, la fouille et la cisèle amoureuxment depuis des siècles, s'ouvre aux estuaires des fleuves bretons de larges percées qui sont les vestibules naturels, les voies royales menant au cœur du pays :

O Breiz Izel, ô kaera vrol
K'oaat enn he c'hreiz, mor enn hé zrol

« O Bretagne, dit un poète, ô le plus beau des pays! Bois au milieu, mer alentour! » Ne croirait-on point à l'entendre, ce poète, qu'aucune langue de terre ne joint la Bretagne au continent? Merveilleux socle de granit, son pays lui apparaît isolé du reste du monde. Et les premiers habitants de cette étrange contrée poussèrent encore plus loin le mépris des contingences: c'est une même chose pour eux que la Bretagne et la mer; ils leur donnent à toutes deux le même nom maternel et puissant: *Armor...*

(*L'Âme Bretonne*, 1^{re} série, CILAMBION, édit.)



Château de Vieux

Harrison - Lure

NOS DERNIERS SANCTUAIRES

(LES ILES BRETONNES)

Je me souviens d'un de mes amis, peintre d'histoire à ses heures, qui avait campé son chevalet, à Bréhat, devant un bloc de roches rouges trempant dans une mer du plus parfait indigo et qui, dans ce décor paradoxal, trouvait tout naturel d'évoquer le radieux fantôme de Cléopâtre. Il y eût pu aussi bien, dans le blafard crépuscule d'un soir d'octobre, loger une *rookery* de pingouins ou de phoques à crinière. La mer de Bretagne est femme ; elle n'est jamais la même deux jours de suite ; on songe devant elle au mot de Claudien : *dulce monstrum...*

Il faut l'observer surtout près des îles. Elle n'a nulle part, en été, un si limpide orient. En automne, au temps de ses mélancolies, sa grâce souffrante, ses langueurs y sont irrésistibles : la sirène n'est jamais plus belle que quand elle semble renoncer à nous séduire. Et, l'hiver ou à l'époque des équinoxes, les crises qui la secouent, son teint couleur de plâtre, sa hâte, ses râles, ses colères passent en horreur eschylienne tous les drames du continent. D'autres mers ont des îles. Aucune plus que la mer bretonne. Les compter serait une tâche impossible : elles sont trop. Les Romains, l'île des Landes, les Tintiaux, Cézembre, Harbour, Ago, les Ebihens, Bréhat, Er, Saint-Gildas, Tomé, les Sept-Îles, l'île-Grande, Milio, Callot, Batz, Siek, l'île-Vierge, Ouessant, Molène, Sein, Tudy, les Glénans, l'île-aux-Moines, Arz, Gavrinis, Berder, Conleau, Groix, Belle-Île, Houat, Héridic : voilà les principales. Mais, autour d'elles, que d'îlots, que de roches ! Rien qu'autour de Bréhat, je distingue Lavrec, Riom, Biniguet, Maudès, les quatre îles saintes de la légende cénobitique, Ragueuez, Séhérez, Morbil, Guillanger, Trouézen,

BRETAGNE

Roeh-Du, la Blanche, le Tausel, l'Île-à-Bois, les Metz, Roho, les Duono, les Héaux, la Horaine... Simples récifs, ces derniers. Il ne perche là que des gardiens de phare et des cormorans. Mais les autres îlots sont habités: une, deux familles de petits fermiers, à qui se joignent, d'avril à septembre, les pasteurs des transhumants bretons. Encore sais-je des îles du Lannionnais, comme Tomé, affermées aux bouchers du continent qui y laissent paître leurs moutons « à la garde de Dieu »: il s'en noie bien un bon quart, mais le reste fournit assez de gigots de pré-salé pour la consommation annuelle des touristes de Perros et de Trégastel. Belle-Isle, en retour, compte une population presque trop dense: 10.900 habitants; Groix n'a pas moins de 3.000 âmes; Ouessant en a près de 3.000; l'Île-aux-Moines 1.400; Batz 1.300; Arz, Tudy 1.400; Bréhat, l'Île-Grande 1.000; Sein 900, que double, au printemps, l'immigration paimpolaise; Molène 600; Honat, Hœdic, chacune 350...

Un trait commun à ces îles bretonnes, sauf à celles qui, comme l'Île-Grande, Tudy, Conleau, sont de simples dépendances de la terre ferme, c'est que la population masculine n'y comprend que des inscrits maritimes. Les femmes y cultivent le sol et font en général tous les travaux qui sont réservés aux hommes sur le continent. A Sein, si elles ne construisent pas elles-mêmes les maisons, qui sont bâties par les ouvriers du Cap-Sizun, elles servent volontiers de manœuvres, elles préparent le mortier, charrient dans des brouettes ou portent sur la tête les pierres d'angle et le moellon qu'elles vont chercher quelquefois à un quart de lieue de distance. Ce renversement des rôles est poussé si loin qu'à Ouessant, entre deux marées, quand les pêcheurs ne sont pas au calaret et que le temps est beau, ils tricotent des bas sur le port en bavardant. Et l'on hésiterait peut-être à voir là une survivance, le legs d'un très lointain passé, si Strabon n'avait remarqué qu'en beaucoup de choses, et notamment dans la répartition des travaux domestiques entre les deux sexes, les Gaulois prenaient le contre-pied des Latins et des Grecs.

La mer a imposé partout aux hommes une vêtue identique qui ne subit que de très légères retouches d'une île à l'autre. Il est remarquable aussi que la toilette féminine, dans ces îles, même dans les plus rapprochées de la chatoyante Cornouaille, est presque toujours de couleur sombre. A Sein en particulier, c'est le deuil complet; la coiffe elle-même, dite *jubilinen*, est noire, et c'est une cape plutôt qu'une coiffe. Mais, à Ouessant, où les vagues se lendent, le *houricher*, de forme cubique, qui rappelait à Luzel le *panno* italien, n'emprisonne pas les cheveux, les laisse pendre en boucles sur l'épaule. A Batz,

NOS DERNIERS SANCTUAIRES

la *chicoïen* des jours de fête s'adorne de broderies et de dentelles. Le reste du costume garde sa sévérité monacale. Seules les très jeunes îliennes prennent quelques libertés avec la tradition. Ainsi, à Ouessant, les petits châles d'indienne, qui sont leur coquette-rie, combinent ingénieusement toutes les couleurs du prisme.

Jeunes ou vieilles, d'ailleurs, la vie ne diffère pas pour ces îliennes. Quand elles ne sont pas aux champs, elles travaillent devant leur porte à la réparation des filets, sur la grève à la récolte des goémons. Les hommes naviguent ou pêchent. Hardis marins, larges d'épaules, les yeux clairs, le teint cuit par les embruns et les vents, familiers avec tous les écueils de la mer bretonne, aucun temps ne les retient au logis. Ils montent de petits canots grésés en sloops, dont quelques-uns jaugent à peine un demi-tonneau. Dans ces embarcations non pontées, ils s'aventurent jusqu'à 10 milles au large. Ils n'ont cure des avertissements du sémaphore ni — qui pis est parfois — des articles du code qui régressent le droit de propriété... Faut-il rappeler les scènes de pillage qui ont rendu trop fameuses les îles finisériennes? Dans le Morbihan, toute une population est frappée de discrédit: on l'accuse des plus noirs méfaits, dont le moindre est de draguer les parcs à huîtres pendant la nuit. Qui dit Sinagots là-bas dit forbans. Et Séné n'est qu'une presqu'île. Cependant, à Groix, qui posséda la première école de pêche sérieusement organisée, les pêcheurs hauturiers, traqueurs de thons, courtiers en sardines, se tiennent au courant des moindres perfectionnements maritimes. Leurs grosses chaloupes, montées par cinq ou six hommes d'équipage, quelques-unes pourvues de petits moteurs à pétrole, ne jaugent pas moins de 60 à 80 tonneaux. Un *raid* sur les côtes d'Espagne ou du Maroc n'est pas pour effrayer ces fils de la « Sorcière ». De la vieille *groac'h* ancestrale, qui donna son nom à leur île, ils héritèrent le don d'ubiquité, la faculté précieuse entre toutes d'arriver bons premiers sur les marchés de Brest et de Concarneau en même temps que sur ceux de Bayonne et de la Rochelle. Et ce n'est pas une légende qu'ils naviguent tout exprès sans baromètre, pour ne pas être arrêtés dans les ports par ses indications.

Les Grésillons sont les rois de la pêche côtière. Mais, dans la plupart des îles bretonnes, la situation économique des pêcheurs s'est sensiblement améliorée, grâce au développement du balisage, à la création de cales et de viviers flottants, à l'ouverture des petites voies ferrées qui sillonnent le littoral et permettent l'expédition rapide de la marée vers les villes de l'intérieur. N'était l'alcoolisme, le bien-être des îliens serait encore plus grand. Ouessant ne possédait au commencement du XIX^e siècle qu'un seul ca-

BRETAGNE

barêt, lequel, au témoignage de Cambry, « ne délivrait jamais plus d'une bouteille de vin au même individu ». Il y a aujourd'hui 17 débits à Ouessant, 15 à Sein, 40 à Molène, je ne sais combien à Groix, à Belle-Isle, à Batz, même à Houat et à Hœdic, où la « charte des îles bretonnes » n'est plus qu'un souvenir, cette charte qui instituait aux îles un collectivisme primitif tempéré par les pouvoirs discrétionnaires du « recteur », tout à la fois chef spirituel de la communauté, officier de l'état-civil, cantinier, capitaine de port, juge de paix, notaire, directeur des postes, gardien de batterie et sage-femme. L'alcool — le misérable alcool de grains, poison du corps et de l'âme, — fait tant de ravages dans les îles bretonnes qu'un ancien médecin de la marine, le D^r Bohéas, a pu écrire que « la tristesse et la joie de l'habitant se mesurent, dans ces îles, à la quantité d'eau-de-vie qu'il absorbe ». Nous étonnerons-nous ensuite si les mœurs charmantes, mais d'une authenticité assez suspecte, qui rappelaient au bon Sauvigny l'âge d'or de Saturne et de Rhée, ont quelque peu perdu de leur candeur primitive? Encore l'isolement en a-t-il sauvé maintes parcelles. Ce n'est pas la moindre singularité de ces îles que rien ne s'y passe comme sur le continent, et c'est proprement le monde renversé. Je me suis laissé dire qu'il est des hameaux perdus d'Ouessant où les filles font, comme autrefois les demandes en mariage. A Sein, quand une flienne est fiancée, elle ne doit plus assister à aucune fête; elle s'abstient des danses, des veillées; mariée, elle ne tutoie pas son mari ni ses enfants mâles. A Hœdic, le seul bijou autorisé pour les épousées est un cœur d'or qui appartient à l'église paroissiale et qui leur est prêté pour un jour. Et, comme le mariage, la naissance, la mort ont, dans ces îles, leurs rites spéciaux. On y frotte d'eau de mer la levre des nouveaux-nés; on les y berce, au rythme d'une cantilène marine¹.

Domp ac'hann da pesketa,
 Ronanv'ta rounv'ta!
 Ma'r ho pesket bremlja
 Da zribi gant ar bara;
 Ha ware'hoz, da zijuni,
 Ni hor ho pesket, bridiilli.
 Eat ar bagou d'ar Vejin,
 Nemet tonto Jann ar Spib;
 Dent ar bagou tout en od:
 Neuz het nemet or c'hellok.

¹ Bame done, rane done! — Allons-nous en pêcher — pour avoir du poisson tout à l'heure — à manger avec le pain; — et demain à déjeuner — nous aurons des poissons, des maquereaux. — Les bateaux sont allés à la Basse-Fruidé, — hornis (celui de) tonton Jean l'Épine; — les bateaux sont tous revenus au rivage: — on n'a rien pris qu'un courlis. » (Berceuse de Sein, recueillie par L.-F. Sauvé).

NOS DERNIERS SANCTUAIRES

en imitant le roulis des barques. A Lampaul, au cimetière, une plaque de marbre blanc porte cette inscription mystérieuse :

ICI
 NOUS DÉPOSONS
 LES CROIX DE PROHELLA
 EN MÉMOIRE
 DE NOS MARINS
 QUI MEURENT
 LOIN DE LEUR PAYS
 DANS LES GUERRES
 LES MALADIES ET LES NAUFRAGES

Que veut dire ce *prohella* d'une consonnance farouche? Est-ce une déformation de *procella*, l'orage maritime des Latins? Le mot vient-il du breton *acella*, venter? Nul ne le sait. Mais, quand un filien est mort en mer, au cadavre absent ses proches substituent une de ces croix de *prohella* et lui rendent les mêmes honneurs funèbres qu'aux corps des personnes décédées à terre. Une coutume analogue existe à Sein; mais là le disparu est représenté par quelque pièce de son habillement, son béret, sa vareuse, — sa boîte à chique. La veille du Jour des Morts, à Ouessant, toutes les veuves, tous les orphelins se rendent processionnellement sur la falaise avec des couronnes de narcisses et d'œillets marins. Ils s'agenouillent, récitent à voix haute un *De profundis* et lancent les couronnes dans la mer. Sur le cimetière des eaux, comme sur ceux de la Terre, éclôt ainsi, une fois l'an, la floraison sacrée du souvenir...

On a souvent dit que les insulaires forment, par le seul fait de leur situation géographique et indépendamment de la race, une catégorie dans l'espèce humaine. Cela est très vrai, ajoutait Renan. La mer est la plus naturelle de toutes les frontières: elle oppose nettement l'insulaire au reste du monde; elle lui crée une histoire, des mœurs à part. Je n'oublie pas les transformations de ces récentes années; je sais qu'il est trop de ces îles bretonnes que le *rush* du « villégiaturisme » n'a pas épargnées. L'illustre auteur des *Souvenirs d'Enfance* aurait grand-peine à reconnaître son « cher Bréhat » derrière le triple rideau de caravansérails et de villas bougivaliennes qui masquent, au Port-Clos, l'entrée du plus délicieux des fiords bretons; l'ancienne cambuse de baleinier, où quel-

BRETAGNE

ques artistes, deux ou trois poètes se réunissaient autour de « tonton Job »¹, est aujourd'hui un Chat-Noir bréhatin à l'enseigne des *Décapités*. Encore ces *Décapités* (cinq têtes cueillies par le prestigieux pinceau d'Osterlind sur les épaules des premiers familiers de la cambuse: Ary Renan, Edmond Haraucourt, le pharmacien Balcou, Osterlind lui-même et votre serviteur) ont-ils une manière de sens commémoratif. Mais que dire de l'*Hôtel de Robinson*, à l'île de Batz, avec l'inscription de son cèdre relevée par M. Caradec: « C'est dans les branches de cet arbre que Robinson passa la nuit qui suivit son naufrage, afin de se soustraire à la voracité des bêtes fauves dont cette île était infectée »? O fleur de l'esprit montmartrois épanouie sur la dune de Pol Aurélien! Est-ce Belle-Isle qui a conquis Madame Sarah Bernhardt ou Madame Sarah Bernhardt qui a conquis Belle-Isle? Et vous, Arz, Ile-aux-Moines, Berder, Boëte, Tascon, Ilur, reines des eaux morbihannaises, entre vos maisons blanches de retraités et de capitaines au cabotage, n'auriez-vous pas un peu trop laissé se faufiler de cottages modern-style et de manoirs néogothiques?...

Mais les autres îles de la mer bretonne sont intactes. Ni Sein, ni Groix, ni les Glénans, ni Houat, ni Hoëdic, ni Er, ni Callot, ni Molène, ni Biniguet, ni Ouessant même, en dépit du détachement de troupes coloniales qui y tient garnison. n'ont été déflorées. Une atmosphère de spiritualité mélancolique continue de les envelopper. Sur certaines, comme Sein, qui passaient pour des conciergeries de l'« Au-Delà, de l'*orbis alius* où, suivant Lucain, les Celtes plaçaient le séjour des mânes, le voisinage de cette contrée funéraire fait toujours peser un obscur malaise; le *bay-noz*, la Barque des Ames, fend toujours le Razau crépuscule; les morts empruntent pour leur exode la même voie maritime qu'au temps de Claudien et de Procope: ils abordent et se dissolvent, ombres vaines, dans la nuit d'un mystérieux corridor. Les eaux d'Ouessant nourrissent un peuple étrange de morgans et de morganes, humanité sous-marine dont le sang, dit-on, se mêla plus d'une fois à celui des iliens. C'est le pays des femmes-cygnes et des évêques de la mer. C'est aussi le séjour de prédilection des lutins et des korrigans, qu'à Bréhat on appelle des *folliked*. Chaque maison, jadis, avait son *follik* et tous n'ont point disparu. Lors des fêtes de 1890, on nous montra un matin, à Luzel et à moi, dans une prairie avoisinant le Rosédo, un « rond de *folliked* », un grand rond blanc qui semblait avoir été tracé la veille

1. Sur « tonton Job » — de son vrai nom Joseph Henri — consulter *Sur la Côte*, chap. : *les Derniers baliseurs*.



Claude L. Brevet

Claude Monet - Les Rochers de Belle-Ile.

NOS DERNIERS SANCTUAIRES

par le trépignement de mille petits pieds. « Tu peux croire à Jésus tout en habitant chez les Elfes », dit une ballade islandaise. La mythologie druidique, le paganisme latin et le christianisme font de même bon ménage dans ces îles bretonnes. Les dieux n'y meurent jamais tout entiers. Les religions s'y sont superposées sans se détruire et quelquefois, comme dans les strates sédimentaires, en se compénétrant. Mais n'est-ce point là un trait de caractère commun à toute la race bretonne? L'admirable plasticité de cette race fait qu'elle a conservé plus longtemps qu'aucune autre l'empreinte des civilisations disparues: c'est la raison de la longue résistance qu'elle opposa aux idées modernes et qui semble à la veille de prendre fin. Il n'est pas impossible que la Bretagne devienne quelque jour la citadelle du rationalisme, après avoir été le bastion suprême de la Foi. Ses réserves d'idéal commencement visiblement à s'épuiser. Quand elles seront complètement taries sur le continent, les îles bretonnes, longtemps encore, s'abreuvront aux sources du Passé. Langue, mœurs, croyances ne seront plus ailleurs que des objets de vitrine, de vaines curiosités archéologiques: les îles garderont fidèlement ces parures de la race.

Elles seront nos derniers sanctuaires. Elles continueront à remplir, dans l'ordre spirituel, le rôle de *témoins* que leur assigne la géologie. Epaves d'une terre morte, engloutie par quelque cataclysme ou lentement érodée, désagrégée par le sourd travail des eaux, elles survivent au continent dont elles faisaient anciennement partie; les plus avancées au large, Ouessant, Sein, Cézembre, le Grand-Léjon, les Triagoz, etc., repèrent le tracé d'un rivage primitif. Sur 1.167 kilomètres de côtes, du Couesnon aux sables de la Loire, elles s'égrènent autour de la Bretagne, perles et rubis, émeraudes et topazes, saphirs et améthystes mêlés. Quoi d'étonnant si elles séduisirent un Claude Monet, un Maxime Maufra, un Gaston Prunier, si Gauguin, génial intuitif, avant d'appareiller vers l'archipel polynésien, y posa son volivre de tonalités crues et d'oppositions brutales? Mais, pour l'œil qui les contemple de la côte ou du large, l'impression est bien différente: jeté comme une gaze sur cette verroterie barbare, la brune occidentale en atténue les violences, alanguit les ors, les indigos, les grenats, les fond en une teinte unique, imperceptiblement jaspée, dont la caresse est délicieuse.

Par leur structure même, ces îles bretonnes sont une surprise pour les yeux. Il en est, comme Groix, qui affectent la forme d'un socle gigantesque et il en est, comme Sein, qu'on prendrait pour des radeaux; certaines, comme Rouzic, dans l'archipel des Sept-Îles, simulent des volcans éteints et sont peut-être d'anciens cratères de la mer cim-

mérienne. Bono, l'Île-au-Moine, dans ce même archipel, ont l'air de Léviathans, de cétaqués apocalyptiques. Cependant Bréhat, posée comme une corbeille à l'embouchure du Trieur, est un parterre flottant, le jardin des eaux bretonnes. Mais à Belle-Isle, sur la Côte-Sauvage, d'étranges architectures révèlent dans l'Océan un artiste près duquel pâlisent tous les Michel-Ange et les Piranèse; on vérifie là plus qu'en aucun lieu du monde la justesse de cette observation d'Hugo qu'une folie est mêlée à presque tous les grands paysages marins. Aux abords du Stiff, Ouessant trouble, comme Belle-Isle, par son architecture de cauchemar. Rien ne ressemble moins à Er, tordue comme une aiguillette, que Tudy, digitée comme une algue, ou Arz, dentelée comme une astérie. Et voici les rudes rochers en biseau de la baie malouine, Cézembre, Harbourg, le Haumet, le Grand-Bé, cimetière d'une âme que son siècle n'était pas assez vaste pour contenir; plus loin, vers l'ouest, Batz et ses sables; Saint-Gildas et ses pins; les Glénans et leur « chambre »; l'Île-Grande, dont les carriers ont fait un caveau; Avallon, où rôde le fantôme d'Arthur; les îles du Morbihan, aussi nombreuses, aussi diverses que les jours de l'année, solennisées par l'histoire et par la légende, dominées par la colossale nécropole de Gavrinis, — le Morbihan, que Guy de Maupassant appelait une mer symbolique secouée par les superstitions.

Les Forces naturelles, qui se sont plu à modeler de façon si curieuse les îles bretonnes, n'ont pas borné là leur office: en quelques-unes, comme Groix, que le géologue Barrois comparait à un écrin, elles ont rassemblé toutes leurs merveilles minérales, le mica, le chloritoïde, l'amphibole, l'épidote, la glaucophane, le rutile, la titane ou fer magnétique. Le sable y est une poussière de gemmes. Si sauvages, raclées par les vents de mer jusqu'à l'os, là où ces îles s'humanisent, dans leur rivage exposé au Midi, une flore enchantée s'épanouit: cèdres, figuiers, grenadiers, chênes-lièges, myrtes, lauriers, camélias et fuschias arborescents... Les îles bretonnes ont même leur flore spéciale, riche en espèces rares, comme la *veronica elliptica* de l'île Ricard, qui ne pousse que dans la baie de Morlaix et sur la Terre de Feu, sinon complètement disparues du reste de l'univers, comme ce *narcissus reflexus* qu'on ne rencontre qu'aux Glénans et à Groix; une variété de cerise anglaise porte le nom de *Belle de Bréhat*. Leur faune est moins originale sans doute. Belle-Isle, Groix, Béniguet conservent quelques couples de pigeons bizet (*colomba livia*); mais les fusils des touristes n'y ont pas respecté le « chouet », cette corneille de roche aux pattes et au bec de corail qui hantait, à Belle-Isle, la grotte de Porthos, surtout la fameuse *Groh a Nuer* ou grotte des oiseaux. A Rouzic et à Melban, ces mêmes

fusils, si l'on n'y prend garde, auront bientôt exterminé les derniers mavareux, frères marins de Vert-Vert qui ont trouvé leur Gresset dans un spirituel magistrat de ce temps, M. Trévédy.

C'est à d'autres causes sans doute qu'il faut attribuer la disparition des petits chevaux noirs d'Ouessant, si vifs, de robe exquise lustrée, dont Joséphine, par l'intermédiaire du préfet Cafarelli, voulut avoir une paire pour son « panier ». On a beaucoup discuté sur l'origine de ces poneys d'Ouessant. Étaient-ils autochtones ou importés? Mais la même question s'est posée pour les liens. Ils présentent des particularités ethniques si déconcertantes! Chez le Bréhatins, têtes olivâtres, aux yeux noirs et luisants, au nez légèrement aquilin, M. de Quatrefages reconnaissait tous les caractères du sang basque. Les femmes de Sein ont des airs graves de Junons, le type lourd et classique des contadines de Léopold Robert. Chez les Grésillons, la persistance de noms à tournure espagnole, Jégo, Davigo, Madago, Pérès, fit croire longtemps, avant les travaux de M. Loth, à quelque lignage castillan. Du moins est-il sûr que Belle-Isle, au xvii^e siècle, reçut un fort appoint de sang étranger par l'immigration des soixante-dix-huit familles acadiennes que Louis XIV dirigea vers le port du Palais. Et il est sûr encore que plusieurs de ces îles bretonnes, aujourd'hui rendues à leur solitude primitive, telles l'Île-Vierge, Maudez, Lavrec, Riom, l'Île-au-Moine, etc., — furent colonisées à diverses reprises, jouèrent même un certain rôle dans l'histoire. Moutiers et casernes y alternèrent. Quelques constructions çà et là, un fruste *penit* du v^e siècle, pareil à une guérite de douanier, un canot sans affût enfoui sous les ronces, attestent ce double passé héroïque et religieux. Toute vie, depuis lors, s'est retirée d'elles et l'on peut s'y croire hors du temps, sur quelque planète morte ou désorbitée. Ce sont, elles aussi, comme l'île où dort Chateaubriand, des *bés*, des tombes de la mer, des seuils de « l'autre monde ». Leur chapelet mélancolique est bien le collier qui convenait à la Bretagne.

(L'Année Bretonne, 2^e série, CHAMPION, édit.)

LES CALVAIRES

Les calvaires de Bretagne sont célèbres. Il y a des calvaires dans tous les pays, mais ils n'offrent point ces proportions magistrales, cette richesse d'ornementation, cette abondance et cette variété de personnages qui signalent les calvaires bretons. Bien connus des touristes, qu'émoustille la gaillardise des inévitables diableries sculptées sur leurs entablements, ils ont l'avantage de n'être point dispersés aux quatre coins de la péninsule armoricaine : les plus fameux se pressent autour de Morlaix, dans la pittoresque région qui s'appuie aux contreforts des monts d'Arrhée — cette échine de la Bretagne, *keign Breiz*, comme les appelle un dicton populaire — et qui descend jusqu'à la mer par des ondulations insensibles. Et, sans doute, l'art de ces monuments est quelquefois un peu fruste ; l'anachronisme n'y est point l'exception, mais la règle ; les styles s'y bousculent ; la pierre n'y a point d'âge. Mais un idéalisme vivace circule dans ces frises barbares, soulève les humbles acteurs de ces grands drames plastiques, assouplit ces pauvres images et les délie en quelque sorte de leur dure gaine de granit. L'âme bretonne y palpite et on l'y peut saisir dans une de ses manifestations les plus touchantes, dans sa lutte souvent heureuse contre la matière qu'elle finit par dompter à force d'entêtement, de foi profonde et opiniâtre. — cette même foi qui, chez les naïfs imagiers du moyen-âge, suppléait à l'inhabileté du ciseau et tournait leurs gaucheries en séductions.

LES CALVAIRES

..

Une particularité curieuse de ces différents calvaires, c'est que les croix qui en forment le motif principal sont presque toutes à fût épineux, bosselé ou écoté. Il y a là plus et mieux qu'une indication. Pour l'un de ces calvaires, d'ailleurs, on est fixé : c'est à la suite d'un vœu solennel, fait en 1598, pour obtenir la cessation de la peste qui désolait le Léon et la Cornouaille, que fut érigé le calvaire de Plougastel-Daoulas. De pareils vœux durent être fréquents à cette époque. Aussi bien la tradition conserve le nom de croix de peste (*kroaziou ar vossenn*) à cette multitude de croix aux fûts épineux qui furent érigées, principalement dans l'évêché de Léon, à la fin du xvi^e et au commencement du xvii^e siècle. L'apparition du redoutable fléau, ses continuel retours offensifs frappèrent extrêmement l'imagination populaire, comme en témoignent les nombreux *gwerz* qui nous sont restés de cette époque et dont les plus célèbres ont été publiés par La Villemarqué et Luzel sous le nom de *Bossen Elliant* :

« La Peste blanche est partie d'Elliant ; elle a emporté sept mille et cent. — Cruel eût été le cœur de celui qui n'eût pleuré, s'il eût été au bourg d'Elliant, — en voyant sept fils d'une même maison allant en terre dans une même charrette. — La pauvre mère les trainait ; le père suivait en sifflant : il avait perdu la raison. »

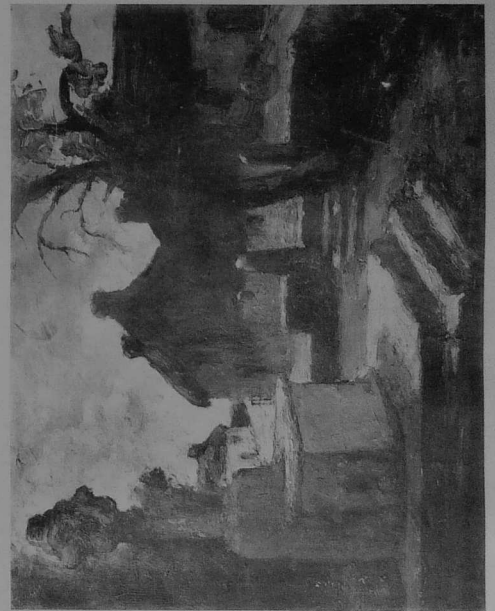
Cette tragique extermination de toute une paroisse eut un retentissement prodigieux dans les esprits. Le *gwerz* de la peste d'Elliant synthétisa l'effroi général : après trois siècles écoulés, il est encore populaire dans les Montagnes-Noires et l'Arrhée de Berrien. Mais on sait, par les documents, que tout le bas pays fut éprouvé. Les registres des sépultures de Plouescat, dans le diocèse de Léon, parlent d'une épidémie effroyable qui ravagea cette paroisse en 1626 et 1627 : le souvenir du fléau s'y est également conservé dans un *gwerz* local quelque peu semblable à celui de la peste d'Elliant¹. Précédemment, en 1564, suivant une note de Le Men citée par Luzel, le chapitre de Quimper s'était vu obligé de désertier la ville et de tenir ses réunions dans les paroisses voisines, *propter pestem vastantem civitatem Corisopientem*. En 1598, date officielle du vœu des

1. « A Plouescat, sur la place du marché, on trouve partout de l'herbe à faucher, — sauf dans l'étroite ornière de la charrette — qui porte les cadavres en terre. L'église est pleine jusqu'aux seuils — et le cimetière jusqu'aux murs. — Il faut bénir le grand champ — pour enterrer tout le monde, grands et petits. — A Plouescat on ne trouverait pas — un seul garçon pour garder les moutons, — si ce n'est un jeune garçon de dix-huit ans — qui a l'aposthème de la peste sur l'épaule. » (*Gwerz Breiz-Izel*.)

BRETAGNE

paroissiens de Plougastel, nouveau retour du fléau. « Après la famine, dit le chanoine Moreau, s'ensuivit la peste, qui fut l'année 1598, un an après la paix, et ce en punition des péchés des hommes qui y étoient si débordés que l'on n'y sçavoit plus prier Dieu que par manière d'acquit. Cette peste commença par les plus pauvres, mais enfin elle s'attaqua, sans acception de personnes, aussi bien aux riches, obstant que c'estoit, disoient-ils, la maladie des gueux et en moururent des plus huppés ». C'en fut assez pour déterminer les survivants à souscrire au vœu solennel de leurs concitoyens. Des monuments comme le calvaire de Plougastel devaient coûter fort cher à établir : la peste fit ce miracle de desserrer toutes les escarcelles. Et ce qui se passa céans dut se passer à Guimiliau, à Saint-Thégonnec, peut-être à Pleyben... Ces érections de calvaires s'accordaient on ne peut mieux d'ailleurs avec le sentiment artistique et la tradition populaire. Il n'y a pas de pays où les croix soient si nombreuses qu'en Basse-Bretagne. On aura une idée de la prédilection des Celto-Armoricains pour ce genre de monuments par ce simple fait que, au début du xviii^e siècle, Roland de Neufville, évêque de Saint-Pol de Léon, se vantait d'avoir fait élever cinq mille croix et calvaires dans les seuls chemins et carrefours de son diocèse. Aujourd'hui encore, il est difficile de s'aventurer sur une route de Bretagne sans rencontrer, au bout d'une minute ou deux, enfoui à mi-corps dans un talus ou planant sur une éminence, quelqu'un de ces monuments primitifs de la foi de nos pères...

(L'Âme Bretonne, 1^{re} série, CHAMPION, édit.)



Destre Lucas. - Calvaire de Saint-Avé, près Vannes.

LES PARDONS

Le caractère du « pardon », c'est qu'il est d'abord une fête religieuse. On y vient par dévotion, pour se racheter d'un péché, quêmander une grâce ou gagner des indulgences. La grand'messe, les vêpres, la procession, le salut et les visites au cimetière, prennent les trois quarts de la journée ; le reste est pour l'eau-de-vie.

Mais l'ivresse même a quelque chose de grave et de religieux chez ces hommes ; elle ouvre à leur rêve de mystérieuses perspectives. Les soirs de pardon, en Bretagne, sont aussi les soirs d'évocations et de rencontres surnaturelles. Dans l'alanguissement des premières ombres, sur cette terre baignée de tristesse, il se lève des talus et des landes une impalpable poussière d'âmes, les « anaon », les mânes errants du purgatoire celtique. Leur murmure herce la marche titubante des pèlerins ; il l'entendent dans le vent et dans le bruit des feuilles et, machinalement, leurs lèvres molles achèvent dans une éruption le *de profundis* interrompu. Cet idéalisme orgiaque n'est pas ce qui étonne le moins les étrangers qui assistent à un pardon. J'en ai vu qui détournaient la tête avec dégoût. Mais c'étaient les mêmes qui souriaient, sur le passage de la procession, à l'air de gravité recueillie dont ces pauvres gens accompagnaient la croix paroissiale. Comment auraient-ils pu distinguer entre l'ivresse ordinaire et l'espèce de trouble sacré qui fermente, à certaines heures, dans ces cerveaux en mal d'infini?...

∴

Si la physionomie de quelques pardons tend à se modifier, si les somnambules, les hommes-troncs, les marchands d'orviétan et les amateurs de billets circulaires ont

BRETAGNE

appris en ces dernières années le chemin de Tréguier et de Rumengol, si la confrérie des bardes a quelque peu perdu de son autorité et de sa cohésion et qu'on puisse craindre en certains endroits que des dévotions nouvelles se substituent aux anciens cultes, ce ne sont là que des accidents passagers ou personnels à certaines localités; les grandes panégories y laisseront peut-être des lambeaux de leur longue splendeur populaire, mais les fêtes votives des petits saints de la légende bretonne seront protégées par leur obscurité même.

Ces pardons-là ne changeront point. Nous les retrouverons, telles qu'à présent, au creux des vallées solitaires, sur l'échine rugueuse des Ménez, dans les blés où elles sont venues s'échouer parfois, les chapelles minuscules aux nefs renflées comme des carènes, prenant le jour par des baies larges comme des hublots et, sous leur toit sans voulté blasonné d'hermines d'or, abritant quelque vieux saint trapu dont le bâton épiscopal est plus proche d'un harpon que d'une crosse. Têtes de forçats et cœurs d'apôtres! Ainsi nous apparurent, dans l'iconographie populaire, les Brandan, les Efflam, les Guirec, les Quémeau, les Samson, tous les « saints de la mer » débarqués d'Outre-Manche pour évangéliser la Bretagne. Ils ont leurs pardons comme les Renan et les Gwénéolé. Les rites diffèrent quelquefois; les us varient d'un diocèse à l'autre. Petits et grands, ces pardons de Bretagne ont pourtant certains traits communs qu'il est facile de dégager. Et d'abord ils sont nécessairement précédés d'une vigile chômée. De grands bûchers d'ajoncs ou de branchages ont été dressés sur les éminences voisines du sanctuaire. Ces bûchers nommés *tantad* — s. *tantad*, le feu-père¹? — *mais* ou *fouées*, sont généralement bourrés de pétards, piqués de drapeaux en papier et surmontés d'une couronne ou d'une grossière statue en bois du saint local dont la foule se disputera ensuite les débris carbonisés. C'est généralement le clergé paroissial qui boute le feu à ces bûchers. En quelques pardons seulement (Saint-Nicodème de Plumélieu, N.-D. de Crénégan), un petit rail aérien rattache la plate-forme du clocher au *tantad*; un ange automate glisse le long du rail, allume le bûcher et remonte comme il est venu. A Saint-Jean-du-Doigt, l'ange est remplacé depuis quelques années par un serpent. Presque partout, cependant, les tisons du *tantad* sont emportés par les pèlerins qui les tiennent pour des préservatifs contre la foudre. Dans le Morbihan, à la place de la couronne ou de la

1. Le « feu-père », d'après Félix. Le Dantec, serait un calambour de la Tour d'Auvergne. Ad ici est un suffixe augmentatif. *Tantad*, tout simplement, voudrait dire grand feu.

LES PARDONS

statue en bois du saint local, on hissait, jusqu'en ces dernières années, au sommet du bûcher, le mannequin du bonhomme Orange¹. Jolie cible pour les tireurs de la localité. Les dangers de cet exercice l'ont fait supprimer à N.-D. du Pénity, à N.-D. de Crénégan et à Saint-Nicolas-de-Préziac, où il était demeuré en usage sous le nom de *Tir de la Pistolance*. C'était une coutume aussi, jadis, de disposer autour du bûcher de grandes pierres plates où l'on croyait que les *anaon* venaient se réchauffer. Au centre du bûcher était accrochée une chaudière où l'on faisait cuire des viandes à leur intention. En d'autres endroits, les filles et les garçons s'exerçaient à traverser le feu d'un bond rapide. Tous ces vieux us naturistes ont disparu. Dans le Trégor néanmoins, pendant la semaine du solstice d'été, les assistants font encore la veillée autour du *tantad* et récitent la prière des trépassés.

L'allumage du bûcher, à la tombée du soir, est le signal de la vigile chômée. Les sacristains décorent la chapelle de guirlandes et de fleurs; les mendiants préposés aux fontaines miraculeuses s'occupent de les curer et de ranger sur les marges leur batterie de cruchons et d'écuëlles; la poussière de l'église, recueillie avec soin et jetée aux quatre aires de l'horizon, procurera une bonne traversée aux habitants des îles prochaines. Dans tous les pays de mer et quand le saint local, comme il arrive le plus communément, est d'origine canabrieenne ou irlandaise, on dit que le vent saute au nord, la veille du pardon, pour lui permettre de passer le détroit et d'assister à sa fête. Chaque fermier, ce jour-là, tient table ouverte pour ses amis et ses proches. Longtemps à l'avance, les crêpes s'empilent sur les dressoirs; on renouvelle la provision de beurre frais, de caillibottes et de far. Le reste des pèlerins s'attablent vaillant que vaillant dans les auberges et sous les tentes en plein air. Toute la paroisse vit dans la fièvre des préparatifs; seules occupations, d'ailleurs, qui soient permises. Il n'est pas bon de travailler pour soi la veille des grandes fêtes, comme en témoigne le mystérieux distique oui par une meschine oublieuse qui filait sa quenouille la veille de la Saint-André :

Hag o néza e ma oc'h-u c'hoaz ?

Goël sant André a zo war'choaz...

« Quoi ! Vous êtes encore à filer — et c'est demain la Saint-André ! » La pauvre servante en trépassa de saisissement.

1. Représentation grotesque de Guillaume d'Orange, suivant les uns, selon les autres du prince de la même famille qui ravagea la Bretagne et assiégea, en 1484, le château de la Chêse.

BRETAGNE

Beaucoup de pèlerins sont étrangers à la paroisse : ils viennent parfois des confins du département et se sont mis en route la veille, à la chute du jour, hommes, femmes, enfants, par longues files qui emplissent d'une rumeur d'orage les chemins creux de Bretagne. L'église reste ouverte toute la nuit, et avec son porche béant, ses verrières, ses rosaces multicolores, éclairés intérieurement par la flambée des cierges, c'est comme une floraison paradisiaque qui se lève magiquement des ténèbres. Dès qu'ils l'aperçoivent, les pèlerins ploient le genou ; ils adressent un premier salut au saint patron qu'ils viennent visiter, puis ils entonnent un cantique et se remettent en marche. Désormais les chants ne cesseront plus jusqu'au sanctuaire. Mais, avant d'y pénétrer, la plupart des pèlerins font trois fois le tour du cimetière en récitant leur chapelet. Quelques-uns sont pieds nus, en corps de chemise ; certains, par esprit de pénitence, se traînent sur les genoux. Ils entrent ensuite dans l'église et déposent leurs offrandes à l'endroit le plus apparent de la nef. Heureux s'ils peuvent trouver eux-mêmes un coin de cette nef où passer la nuit en égrenant leur chapelet ! Faute de mieux, ils se couleront sous le porche ou dans le cimetière. Les enfants reposent aux bras de leurs mères et les mères elles-mêmes, parfois, sous la coiffe rabaisée, inclinent leurs têtes lasses. Les maisons particulières et les auberges ne suffiraient pas, d'ailleurs, pour abriter tout ce peuple : à Guingamp, où l'on compte quelquefois jusqu'à 15.000 pèlerins, la municipalité, moyennant quelques bottes de paille, transforme en dortoir les places et les promenades publiques. Ces veillées de pardons ressemblent à des veillées de bataille. On y chante, on y boit, on s'y grise de cantiques et d'alcool. Au matin seulement, les têtes lourdes retombent sur la litière, pour goûter un repos que ne tardent point à interrompre les carillons de l'église sonnante à toute volée.

..

Celui-là, certes, jouirait d'un curieux spectacle qui prendrait à ce moment la tour du clocher pour *look-out* : sur tous les chemins qui rayonnent vers l'église, comme vers leur centre naturel, des processions déambulent, bannières au vent, binouistes et talabardeurs en tête. Ce sont les délégations des paroisses voisines qui se rendent au pardon sous la conduite du clergé. Quand deux caravanes sont près de se croiser, les porteurs des bannières paroissiales s'avancent l'un vers l'autre, inclinent les bannières et les font se baiser en signe d'alliance. Dans les pays de mer, comme Sainte-Anne-de-Fouesnant, Sainte-Anne-de-la-Palud, N.-D. de Bon-Voyage, Plougrescant, etc., nombre

LES PARDONS

de délégations empruntent la voie maritime ; les bannières sont à l'avant des barques ; gonflées par la brise, elles ont l'air de grands poètes de velours et d'or et l'on cherche involontairement le prince de féerie, le Lohengrin ou le Parsifal qui se cache sous leurs plis somptueux.

De si loin qu'elles viennent d'ailleurs, toutes ces délégations doivent être rendues à l'église pour la grand-messe. Elles n'y manquent point. Les approches du sanctuaire sont signalées, à deux et trois kilomètres de distance, par une double haie d'éclépés. Il semble que toutes les difformités de la création se soient donné rendez-vous céans. Plus le pardon est d'importance, plus y grouille la tranderie indigène : aveugles, culs-de-jattes, lépreux, ataxiques, innocents en robe longue, une bave aux dents, c'est une seconde édition de la Cour des Miracles. Et, pour stimuler la charité, les difformités s'exagèrent ; les goltres ballonné outrageusement ; les moignons dansent comme des pistons de machine ; d'in vraisemblables plies suppurent dont, la veille, on raviva la savante polychromie par quelque cataplasme d'éclairé ou d'euphorbe. Une même plainte sourde, un même bêlement lamentable s'exhale de ce purgatoire ambulante, suivant la forte expression de Tristan Corbière. La haie se resserre autour de l'église : le porche, les contreforts extérieurs, les murs du cimetière sont incrustés de « stropiats ». Et voici, parmi eux, les confrères de Yann-ar-Minous, nos chers amis les bardes-gyrovagues. Quels poumons, Seigneur, et quelles voix d'ouragan ! Mais quel succès aussi ! On fait cercle autour de ces nomades : la poésie, en Bretagne, est le grand véhicule de la pensée. On n'y lit point les gazettes et c'est par quelque complainte rimée, comme le *Gwerz ar Prêsidant Carnot* de Vincent Coat, qu'on y apprend les gros événements du jour. Une autre catégorie de mendiants qui ne manque point de pittoresque, mais qui tend à faire retraite d'année en année, est celle des « pèlerins par procuration ». Rangés le long du cimetière, on les entendait jadis qui glapissaient sur tous les tons :

— Ça ! chrétiens, qui de vous a un tour d'église à faire nu-pied ?

— Qui veut qu'on fasse pour lui un tour d'église sur les genoux ?

Nu pied, le tour d'église coûtait généralement un *blanc* (un sou) ; sur les genoux, un *réal* (cinq sous). Pour le même prix, à Saint-Laurent-du-Pouldour, on pouvait prendre un bain par procuration : des mendiants spéciaux se tenaient en permanence devant la piscine et y plongeaient à commandement pour le compte des pèlerins en répétant trois fois de suite la formule sacramentelle : *Sant Loranx hon pardonno hag a*

BRETAGNE

lano diganeomp ar boan-izili. Et les clients ne chômaient point autour de ces étrangers marchands de rémissions. Non par tiédeur religieuse chez l'acheteur, pour se débarrasser d'une corvée, mais parce que le marché, pour si peu moral qu'il nous semble, se relevait ici d'une charité.

Cette première matinée de pardon est toute consacrée aux exercices de dévotion. De la grand'messe et des vêpres, il n'y a point grand'chose à dire cependant, sauf que le prône s'y fait en breton et que les trois quarts des pèlerins, ne pouvant pénétrer dans l'église, trop étroite pour les contenir tous, débordent dans le cimetière et y suivent l'office agenouillés sur leur mouchoir de poche. Ils prendront leur revanche à la procession. C'est le morceau capital, le clou d'or de la journée. Un branle de cloches l'annonce. La limite extrême de son parcours est quelquefois fixée par un second bûcher, plus beau et plus grand que celui de la veille, le plus souvent par un calvaire ou par un reposoir. En tête du cortège, précédant d'un pas ou deux la croix paroissiale, s'avancent les sonneurs d'échelettes en robes rouges et en aubes à dentelle ; une longue file de bannières et d'oriflammes se déroule à leur suite. Les bannières paroissiales surtout sont superbes, en velours ou en soie brochée avec des glands d'or, des pendeloques et l'essaim bruisant de mille clochettes. Le pied de la hampe tombe à plein dans le sac d'un solide baudrier de cuir que les vexillaires s'accrochent autour des hanches. Encore leur faut-il une vigueur peu commune pour dresser et maintenir verticalement ces énormes labarums. Croirait-on pourtant qu'à Naizin, par gageure et pour augmenter le poids de la bannière paroissiale, on en bourrait la poche de ferraille et de plomb ? Il est vrai que les vexillaires recevaient vingt mètres d'avance sur le reste de la procession. Louable prudence !... Après les bannières, la musique, fifres et tambours, bombardes, binions, accorléons même, ô signe des temps ! Et, après la musique, les statues, châsses, reliques, ex-voto de toutes sortes, parmi lesquels la petite frégate, tout enrubannée, que des marins de l'État en grand costume promènent sur leurs épaules et que des mousses, par derrière, font basculer en mesure pour imiter le tangage. De minuscules canons de cuivre, pointés à babord et à tribord et bourrés de poudre jusqu'à la gueule, lâchent leur bordée au moment solennel. Les statues reposent sur des claies d'honneur ; la statue de sainte Anne est généralement portée par quatre veuves en noir ; la statue de la Vierge par quatre jeunes filles en blanc, la coiffe dénouée et pendante, choisies parmi les plus belles et les plus pieuses de la paroisse. Quant aux châsses et aux reliquaires, objets plus particulièrement

LES PARDONS

sacrés, la garde n'en saurait être confiée qu'à des séminaristes ou à des diacres. Instinctivement, à leur approche, la foule plie le genou et se signe dévotement. Voilà pour le commun des pardons. Mais à Pluvigner, qui ne possède pas moins de sept reliquaires contenant les ossements de sept saints renommés, il est d'usage qu'aux trois haltes que fait la procession les porteurs des sept reliquaires les lèvent à bout de bras : sous ces pouts improvisés, les pèlerins défilent à la queue-leu-leu en demandant une grâce ; à Plougneveu, chaque année, la fabrique met aux enchères une collection de statuettes emmanchées au bout d'un bâton et que les pèlerins se disputent l'honneur de porter. Rendue au *tantad*, la procession s'arrête : le bûcher flambe ; les canons pètent ; la foule entonne de nouveaux chants ; puis le cortège oblique vers l'église. Aller et retour, le trajet peut durer une heure ou deux. Davantage encore à Loc-Ronan, où la longueur de l'itinéraire se complique des fatigues d'une véritable escalade. Il convient d'ajouter que ce pardon spécial, appelé *tronomie* et l'un des plus fréquentés de la région, n'a lieu qu'une fois tous les sept ans. La procession doit refaire le même trajet en laïc que le rude solitaire du v^e siècle accomplissait tous les matins par esprit de mortification : il s'agit d'atteindre au pas gymnastique, par un inextricable tortillon de petits chemins creux, pleins de fondrières et de mares d'eau stagnante, la crête d'une colline à pente raide où le saint avait son ermitage. L'escalade est coupée de douze stations, à chacune desquelles un prêtre récite l'évangile du jour. Bref commentaire de cet évangile, prières en commun, hymne de circonstance. Ci : dix minutes, juste le temps de respirer, après quoi tambours et tambourins battent la marche et le torrent reprend son cours furibond.

Il n'y faut point être asthmatique. La *tronomie*, par bonheur, est une procession diurne : plusieurs grands pardons ont la leur de nuit (Guingamp, le Folgoat, Plougrescant, etc.). Le défilé y gagne en pittoresque ; ces milliers de cierges qui raient les ténèbres, tournent, virent, se croisent et s'enchevêtrent comme de grands serpents lumineux, sont d'un effet inimaginable. On dirait vraiment, suivant la gracieuse expression d'un barde breton, que le ciel d'été est descendu sur la terre.

Les processions nocturnes sont cependant l'exception. Moins nombreuses encore, les processions marines se limitent exactement à deux (Plougrescant et les coureux de Groix), car on ne saurait ranger sous cette rubrique les délégations paroissiales dont j'ai déjà parlé et qui se rendent par bateau, de quelque île ou de quelque point de la côte, vers un sanctuaire du littoral. A Plougrescant, le jour du pardon de sainte Élibou-

bane, qui avait son ermitage dans l'île de Loaven, tous les bateaux de la paroisse appareillent dans la direction de l'île au chant du gracieux cantique :

Ni ho salud, Stereden vor...

Sous leur pavois de fête, ils font cortège à la nef consacrée qui porte à Loaven la statue de saint Gonéry, fils de sainte Élibouane et patron de l'église de Plougrescant : c'est bien le moins que la mère et le fils, séparés le reste du temps par un bras d'eau, se revoient une fois l'an. L'exquise délicatesse qui s'avère là ! Quant à la procession des coureux de Groix, ces « Rogations maritimes », comme l'appelle le général d'Amade, je crains qu'elle ne s'inspire d'un souci moins immatériel, s'il est vrai qu'on n'y bénisse la mer « qu'afin qu'elle se montre clémente aux pêcheurs et qu'elle leur fournisse une récolte de sardines abondantes ». Quatre paroisses (Plomeur, Port-Louis, Riantec et Gávres) prennent part chaque année à cette procession sur leurs flottilles pavoisées. La bénédiction est donnée en pleine mer par le recteur d'une des quatre paroisses, debout sur le pont du bateau pilote ; le chant du *Te Deum* s'élève des quatre flottilles ; puis, sur un signal de l'officiant, les barques remettent à la voile et cinglent vers leurs ports respectifs...

..

La procession rentrée, le pardon est clos, du moins en tant que fête religieuse. Mais l'intervalle des offices est occupé par des cérémonies d'un caractère spécial, telles que le baise-main des reliques et le sonnement des cloches, car les cloches sont saintes aussi en Bretagne. Chaque pèlerin doit faire sonner au moins une fois, en entrant ou en sortant, la cloche de certaines chapelles du littoral : seul moyen pratique, affirme-t-on, d'obtenir « de promptes nouvelles des absents ». A Stival, un officiant agit sur la tête des personnes atteintes ou menacées de surdité un bourdon dit de saint Mériadec, qu'on habille pour la circonstance d'une belle robe de satin bleu brochée d'or et qui repose dans l'église sur une claie cantonnée par deux figures d'ange.

Reliques et cloches ne composent d'ailleurs qu'une faible partie du mobilier des sanctuaires bretons. Il y faudrait joindre, pour être complet, les bénitiers de grès sur lesquels on aiguise les faucilles afin de s'assurer une heureuse récolte, les colliers en verroterie qu'on loue au pardon de N.-D. de Baud pour se guérir des migraines

récalcitrantes, les sachets de poussière bénite que les mères des jeunes marins suspendent au cou de leurs enfants qui partent pour le service, surtout cas « rous de fortune », comme il en subsista à Saint-Laurent-de-Plœmel, à la Trinité-de-Quéven, à Saint-Nicolas-de-Priziac, à Saint-Gwénolé et à Saint-Languy du Finistère, qu'on faisait tourner pour interroger le destin, connaître si tel malade guérirait dans l'année, si telle affaire pendante aurait une issue heureuse ou malheureuse...

Le clergé, presque partout, a fini par interdire la consultation des roues de fortune. Il n'a point fait d'aussi grands efforts pour déraciner le culte naturiste des pierres et des eaux, et c'est peut-être qu'il sentait d'avance l'inutilité d'une pareille tentative. Les pierres saintes de Bretagne sont la plupart du temps des menhirs, des dolmens ou des cromlec'h désaffectés, et ces pierres possèdent toutes sortes de vertus. De même les fontaines. A l'origine, quelque vague préoccupation d'hygiène se mêla peut-être aux ablutions qu'on y faisait ; encore n'en jurerais-je pas. Présentement les ablutions des pèlerins se réduisent à quelques gouttes d'eau dont ils s'humectent la figure, les mains, les bras et le cou. Il y a bien, en cinq ou six sanctuaires, une piscine spéciale pour les hommes, une piscine pour les femmes. Les ablutions sont alors moins sommaires : les femmes, pour s'y mieux livrer, ne gardent qu'un jupon et un mouchoir dont elles se couvrent pudiquement la poitrine. A Saint-Laurent-du-Pouldour, un système d'hydrothérapie perfectionné donne licence aux deux sexes d'ajouter la douche à l'immersion : les hommes, complètement nus, prennent leur bain du crépuscule à minuit ; les femmes de l'aube à midi. Dans toutes les fontaines cependant, il est d'usage d'avalier une bolée d'eau : les mendiants la puisent elles-mêmes et la débitent contre un sou le bol. Infime loyer, mais où l'on reconnaît une survivance des importants privilèges qui s'attachaient, chez les premiers Celtes, à la garde des fontaines divinatoires. Pour déçues qu'elles soient de leur ancienne splendeur, ces mendiants sont les héritières immédiates des druidesses et des cènes qui veillaient sur les sources saintes de Bretagne, présidaient à leurs consultations et déchiffraient l'avenir dans le frémissement de leurs eaux. Le peuple ne s'y trompe pas : il aperçoit dans ces vieilles divones les représentantes d'une mystérieuse tradition ; sous leurs loques de misère elles sont ses Viviane et ses Mélusine. Dans la hiérarchie sacerdotale, à côté du clergé officiel, patenté, reconnu, disposant des honneurs et des prébendes, elles constituent un deuxième pouvoir mal défini, anonyme, occulte, moins révérend en apparence, mais plus puissant peut-être que l'autre.

BRETAGNE

•

Pour étranges déjà que soient ces pardons de chrétiens, il y a plus étrange encore : les pardons d'animaux. Saint-Éloi, saint Hervé, saint Gildas sont commis, dans la liturgie bretonne, aux bêtes de trait. A Saint-Hervé-de-Gourin, tous les pèlerins mâles doivent faire trois fois à cheval et en prière le tour du saint édifice, mettre pied à terre, couper la queue de leur monture et la porter sur l'autel du bienheureux. A Saint-Gildas du Port-Blanc, où l'on n'accède qu'à mer basse, les pèlerins, droits en selle, n'attendent pas que l'eau se soit toute retirée et se lancent à fond de train vers la chapelle pour faire manger plus vite à leurs montures un morceau de pain béni dont ils ont préalablement frotté le pied du saint.

Mais saint Gildas et saint Hervé n'exercent leur patronage que sur une aire de pays très limitée. Le grand patron des chevaux, c'est saint Éloi, que les Bretons s'appellent *saint Allar*. L'ancien ministre du bon roi Dagobert est fort révéré en Bretagne, où son souverain l'expédia comme négociateur près de Judaël. L'entrevue aurait eu lieu aux environs de Quimper, en un endroit nommé Stang-Ala, et dont la fontaine a gardé, parait-il, la singulière propriété de changer son eau en vin une heure par an. Le tout est, comme dit le proverbe, de tomber sur cette heure, *kouéza war ann heur*. Stang-Ala, du reste, n'a pas le monopole de la dévotion à saint Éloi. On honore également ce grand saint dans le Léon, le Tréguier et le Goëlo. La preuve en est qu'il n'y compte pas moins d'une vingtaine de chapelles et d'oratoires qui sont parmi les plus fréquentés de la région. Aussi, quand arrive son pardon, les routes s'encombrent-elles de juments, d'étalons et de poulains accoués par rang d'âge ou de taille ou de sexe et que les pèlerins conduisent par la bride tout en récitant leur chapelet. En quelques endroits pourtant, comme à Saint-Éloi-de-Kerfourn, le cérémonial comporte un défilé monté : les fermiers enfourchent leurs bêtes et, précédés du drapeau paroissial, d'un tambour et d'un biniou, se rendent en cavalcade à la fontaine du saint, facilement reconnaissable aux fers à cheval sculptés sur sa frise. Il mettent alors pied à terre, déposent un écu par bête dans le plateau que tendent les trésoriers de la fabrique, puisent de l'eau bénite dans la fontaine et en frottent énergiquement leurs montures. A Saint-Éloi-de-Guiscriff, au lieu des ex-voto ordinaires, plaques commémoratives, tableautins, etc., la chapelle et la fontaine sont toutes



Alfred Gullou. - Retour du pardon de Sainte-Anne de Fouesnant.

LES PARDONS

festonnées de petits chevaux de buis, naïfs hommages des dévots serviteurs du saint et qu'ils ont taillés au couteau pendant les veillées d'hiver. Eloi lui-même n'est plus ici le saint bénisseur et mitré qu'on rencontre dans les trois quarts des sanctuaires et que rien ne distingue des autres bienheureux : l'imagier l'a représenté, comme dans la légende, ferrant un pied de cheval — un pied qu'il a sectionné pour le mieux ferrer — ; près de lui, sur ses trois autres pieds, la bête bienveillante qui s'est prêtée à ce singulier traitement.

Miracle, direz-vous. Eh ! oui, miracle, en mémoire de quoi justement le bon ministre de Dagobert reçoit chaque année la visite des chevaux bretons. Cette visite ne laisse pas d'être assez fructueuse pour les fabriques ; les pièces blanches pleuvent dru, ce jour-là, dans les plateaux des marguilliers. Il s'y ajoute le produit de la vente des *bouchado reun* ou paquets de crin ; car les fermiers joignent presque toujours à leur offrande en argent une queue de cheval fraîchement coupée, soigneusement peignée et nouée par un ruban aux couleurs vives. A Saint-Éloi-de-Louargat, ces queues, empilées, font rapidement un gros tas qui représente une valeur de plusieurs centaines de francs. Ailleurs (pays de Léon), la fabrique exerce un droit de péage sur les ruisseaux consacrés au saint : droit fort minime, du reste, deux liards par bête, moyennant lesquels on peut l'arroser d'une écuellée d'eau qui la préserve de tous accidents...

Les bêtes à cornes ne sont pas moins bien partagées au spirituel que les bêtes de trait. Elles comptent même plus de protecteurs célestes, puisque sainte Noyale, saint Uzec, saint Herbot, saint Rieul, saint Eder, saint Nicodème, saints Cosme et Damien, sainte Anne de Kléguerec, Notre-Dame de Quelven, Notre-Dame de Crénénan, etc., etc., à leurs divers pardons voient défile les troupeaux de vaches et de bœufs des paroisses environnantes ; mais, comme à saint Éloi leurs bêtes de trait, c'est à saint Cornéli que les Bretons recommandent de préférence leurs bêtes à cornes. Le grand pardon de ce saint se tient à Carnac le 13 septembre : on y bénit d'abord, avec l'eau et l'encens, à l'issue de la messe paroissiale, devant le grand portail, les bestiaux gracieusement offerts à l'église par les pèlerins ; puis le « troupeau du saint », bannière en tête, est mené sur le champ de foire et vendu aux enchères pour le compte de la fabrique. Encore n'est-il pas rare de voir le donateur racheter lui-même sa bête qu'il conserve désormais dans son étable comme un porte-bonheur. La plupart des saints commis à la protection des bestiaux ont ainsi des troupeaux à eux qui défilent pro-

BRETAGNE

cessionnellement le jour de leur fête. En général on offre au saint un veau nouvellement né. Mais la fabrique n'a garde de le revendre dans cet état : le veau sera placé en nourrice chez quelque paysan qui l'engraïssera « pour l'amour de Dieu » et le ramènera l'année suivante au pardon, lustré de poil, ruisselant de santé et donc de défaite plus avantageuse.

L'élevage étant la grande richesse du pays breton, par ainsi s'explique la profusion des chapelles consacrées aux saints qui passent pour veiller sur les chevaux et les bêtes à cornes. Et, sans doute, dans cette sollicitude des Bretons pour leurs animaux, je veux qu'il entre une grande part d'intérêt personnel, mais il entre pour le moins autant de sympathie et comme un vague ressouvenir panthéistique de la communion universelle des espèces. « Nulle race, dit justement Luzol, ne conversa aussi intimement avec les êtres inférieurs et ne leur accorda une aussi large part de vie morale. » C'est pourquoi tous ont chez elle et jusqu'aux plus humbles leur protecteur attiré. Saint Jean est préposé à la garde des moutons ; saint Hidut à la garde des volailles ; saint Gingurien à la garde des abeilles ; saint Antoine et saint Méen à la garde des gorêts ; saint Merhé, qui fut nourri par une biche, à celle des chèvres, chevreaux et chevrettes. La veille du pardon de ce saint, on étend sous le porche de sa chapelle une litière de paille fraîche où l'on dit qu'à la brune vient se coucher la biche miraculeuse. Un des plus gracieux pardons d'animaux se tient à Saint-Jean de Plougastel, sur la berge méridionale de l'Elorn. Tous les oiseleurs de la région s'y donnent rendez-vous et, des petites cages d'osier où sont enfermés bruants, rouges-gorges, chardonnets, fauvettes, étourneaux, grives, tourterelles, monte un étourdissant concert destiné, dans la pensée de ses instigateurs, à réjouir là-haut les oreilles des sept grands patrons de la paroisse : saint Jean, saint Trémeur, saint Claude, sainte Christine, saint Adrien, saint Languy et saint Gwénolé... Saint Houarneau et saint Envel protègent indifféremment tous les animaux domestiques contre les loups, cependant que saint Bienzy, saint Gueltas et saint Tugen remplissent le même office près des hommes contre les chiens enragés. Au pardon de ce dernier saint, on vend une petite clef en plomb qui passe pour un talisman contre la rage. Ces sortes d'amulettes sont très répandues dans le culte local ; aux diverses chapelles de Saint-Cornéli, les fabriques débitent des cordes bénites pour attacher les bestiaux ; à Rumengol, des pierres rouges (*meinn ann héol*) pour aiguïser les faucilles ; à Coatdry, des staurotides pour conjurer la fièvre ; à Sainte-Anne-d'Auray, des croix en paille tressée ; à Saint-Mathurin-de-Moncontour, des colombes du Saint-

LES PARDONS

Esprit ; ailleurs, des épis de mil à balai ou des bouquets de chardons bleus qu'on fiche, avec l'image du saint, dans le velours du chapeau.

..

Tels sont, dans leurs traits essentiels, ces pardons de Bretagne. Je ne les crois point en décadence. Sans doute quelques coutumes originales, mais gâtées de barbarie, ont fini par disparaître : les « luttes de bannières » sont maintenant interdites ; interdit aussi ce jeu de la *soule*, sorte de *football* celtique, où les plus forts gars de deux paroisses rivales se disputaient un ballon dont la conquête coûtait périodiquement plusieurs fractures de crânes ; interdites les processions de convulsionnaires et d'« aboyeuses » ; interdits même jusqu'en 1898, où Le Braz et moi réussîmes à faire lever l'excommunication, les anciens mystères qu'on jouait sur le placître des églises le jour des fêtes patronales.

Mais les luttes d'hommes sont toujours en honneur à Scaer ; les « sonneurs », autour de leur estrade de planches brutes, voient toujours se dérouler les *monféries*, les *dérobées*, les *courantes*, filles de cette antique *trihorye* de Bretagne que Rabelais prisait une des premières danses de l'époque et dont Eutrapel, renchérissant sur l'éloge, disait qu'elle était « trois fois plus magistrale et gaillarde que nulle autre ». Là où le clergé, par un rigorisme excessif, a jeté l'anathème sur les danses, la morale y a moins gagné que l'aulerge. Combien plus tolérant et plus avisé, ce cardinal Le Camus, un saint pourtant, l'ami de Rancé et de Bossuet, à qui un curé de son diocèse se plaignait que ses paroissiens, en dépit de tous ses efforts, s'obstinassent à « faire des dimanches des fêtes baladoïres » !

— Assistent-ils aux offices divins ? demanda le cardinal.

— Oui, Monseigneur, répondit le curé, et ce n'est qu'après les offices qu'ils se divertissent de la sorte.

— Et bien, dit le cardinal, laissez-les secouer leur misère.

(L'Âme Bretonne, 4^{re} série, CHAMPION, édit.)

SOIRS DE SAINT-JEAN

I

Terre de la nuance et des métamorphoses !
Quel voile délicat s'est posé sur les choses
Et donne au ciel ce ton mourant des fleurs de lin ?
Est-ce à Saint-Gille, au Huelgoat, à Gouelin ?
Le paysage, avec sa lande et son église,
Dans l'air ambré du soir se spiritualise
Et, vaporeux, atténué comme un pastel,
Semble flotter vraiment aux confins du réel.
Aucun souffle n'émeut cet impalpable tulle,
Et, cependant qu'à pas feutrés le crépuscule
Descend le chemin creux qui mène vers l'étang,
Le silence avec lui glisse, plane et s'étend.

II

Est-ce à Gurunhuel, à Botmeur, à Crozon ?
Du soleil qui chavire au ras de l'horizon,

SOIRS DE SAINT-JEAN

Tel un brick torpillé dont la membrure éclate,
L'adieu s'exhale en jets de soufre et d'écarlate.
Puis tout s'éteint et tout s'apaise par degrés.
Un fin croissant de lune argente les Arrhés
Et découpe en plein ciel leurs graves silhouettes
Qui rêvent dans le soir au bord des eaux muettes.
Et c'est comme une attente et c'est comme un secret.
Les couples ce sont tus sur la route : on dirait,
A l'obscur languueur qui soudain les pénètre,
Que quelque chose d'infiniment doux va naître.

III

On ne voit plus l'église, on ne voit plus la lande,
Est-ce à Trédrez, à Guéradur, à l'Île-Grande ?
Un sel subtil se mêle à l'aigre odeur du foin.
Maintenant c'est la nuit, la molle nuit de juin,
Blonde comme un verger, tiède comme une alcôve.
Vers l'ouest traîne un dernier lambeau de clarté mauve...
Hosanna ! Car voici que sur les monts d'argent
Pétillent, flambent, les bûchers de la Saint-Jean.
Leurs feux jusqu'à Roscoff étoient la campagne
Et, priant et chantant autour d'eux, la Bretagne,
Sent, en ce premier soir du solstice d'été,
S'épanouir la fleur de sa mysticité.

(Poésies complètes, Jouve édit.)

LA HAUTE-BRETAGNE

Le nom relativement récent de la Bretagne, en celtique *Breiz*, ne doit pas nous abuser : il a été donné à la péninsule par les émigrants cambriens du ^v^e siècle, et certes — *breiz* voulant dire « bigarré » — il n'en est pas de mieux approprié à la surprenante variété de ses aspects, aux fugaces, délicieux ou troublants mirages qu'y créent les jeux alternés de la lumière et de la brume. Car, si l'âme de la Bretagne ne change pas, si son visage même n'a qu'une gamme restreinte d'expressions, la nature s'est plu à lui tisser la plus souple, la plus nuancée, la plus chatoyante des tuniques. Comme on a surnommé l'Irlande l'émeraude des mers, on pourrait appeler la Bretagne l'Opale du Couchant.

Mais enfin ce nom de Bretagne ne lui convient qu'imparfaitement, et la contrée qui nous occupe en porta un autre autrefois, plus révélateur de sa vraie fonction historique, comme aussi de son besoin d'infini, de son goût d'absolu, un nom qui lui venait des Celtes et qui était encore le sien au temps de César : l'Armorique. Or, que veut dire *Armor* ou *Armorik*? — « Pays au bord de la mer, pays sur la mer » ou, plus simplement, « pays de la mer ». Remarquez qu'en Bretagne même le mot est demeuré dans l'usage courant : *Tud kalled an Armorik*, « le dur peuple de l'Armorique ». Ainsi aiment à se désigner encore les Bretons. Les Celtes, du premier coup d'œil, avaient donc bien vu dans quelle dépendance étroite sont ici la terre et la mer. Et la science, en somme, a confirmé ce qui n'était chez ces barbares qu'une simple intuition ; elle nous enseigne que la Bretagne est une création de la mer et qu'elle émergea la première de l'abîme aux âges siluriens. C'est, géologiquement, la plus vieille terre du monde, et, par une mystérieuse contradiction,

LA HAUTE-BRETAGNE

c'en est aussi la plus caudée ; au printemps, dans sa robe de bruyère violette, galonnée d'ajoncs d'or, cette aërole a des airs d'infante en costume d'apparat.

Voilà bien son grand charme. La Constituante avait divisé la Bretagne en cinq départements. Ils subsistent toujours, mais à cette division artificielle on préfère généralement la division en Haute et Basse-Bretagne qui n'est pas beaucoup plus exacte, car il y a au moins trois Bretagnes en Bretagne. Et il est vrai que ces trois Bretagnes ont des caractères communs. L'unité d'origine d'abord : le même sang coule aux veines des moritiers cancalais, des éleveurs du Léon et des saulniers du Bourg-de-Batz. Et la physionomie générale des trois régions est sensiblement la même aussi ; il suffit, pour s'en convaincre, de se reporter à la page célèbre des *Mémoires d'Outre-Tombe* : vallons étroits et profonds, où coulent, parmi des saulaies et des chânevières, de petites rivières qui prennent brusquement à quelques lieues de leur embouchure la majesté de fleuves américains, futaies à fonds de bruyère et à cépées de houx, plateaux pelés, champs rougeâtres de sarrasin, grandes landes semées de pierres druidiques autour desquelles plane Poiseau marin, solitudes infinies où l'on peut cheminer des journées entières sans apercevoir autre chose que des ajoncs, des grèves et une mer qui blanchit contre une multitude d'écueils. Tous ces traits, recueillis dans la description de Chateaubriand, peuvent convenir aussi bien à l'une qu'à l'autre des trois Bretagnes : la Bretagne du Nord-Ouest, où l'on parle la variété dialectale du celtique connue sous le nom de breton armoricain ; la Bretagne du Sud, dont Nantes est la métropole ; la Bretagne de l'Est et du Centre, qui correspond à l'ancien comté de Rennes, agrandi du Vitréais, du Penthivérois et du Porhoët et tel ou à peu près que l'avait constitué dès la fin du ^x^e siècle le duc Goffroi I^{er}.

Ces deux dernières Bretagnes, depuis longtemps, ne parlent plus que le français ou, comme on dit là-bas, le « gallot » ; mais nombre de leurs villages et de leurs bourgs portent encore des noms bretons, reconnaissables aux préfixes en *tré*, en *plou* et en *lan*. Les « pardons » y font défaut, mais on y tient toujours des « assemblées » et des « louées », comme cette foire aux Terreneuvas où se fait, en rompant le pain sur une table d'auberge, l'embauchage des hommes pour la grande pêche. Le costume masculin s'y est banalisé, sauf dans le Fougérais où les paysans, l'hiver, sur leurs gilots, passent encore le sayon en poils de chèvre ; mais il reste quelque chose des élégantes vêtements d'autrefois dans les guimpes et les châles des femmes, dans leurs « devantières » de satin crème ou lilas et leurs ceintures de moire à boucle d'argent, dans leur coiffe surtout, d'une richesse et d'une variété extraordinaires, tantôt architecturale comme la mitre de Miniac-Morvan, tantôt

BRETAGNE

amenuisée, réduite aux proportions d'un petit carré de dentelle guère plus large que la main, comme la « polka » des environs de Rennes — la plus petite coiffe de Bretagne, — tantôt éployée à la façon d'une grande paire d'ailes stylisées dont les extrémités se recourberaient en volutes, comme dans les campagnes de Saint-Brieuc, tantôt adoptant cette forme de conques marines qu'on voit aux sveltes Cancalaises du peintre Feyen-Perrin...

Si vous voulez boire du cidre, du vrai cidre breton, doré, sapide et doux-fleurant, vous ne pouvez être mieux servis qu'à Lamballe et à Plouer, dont les crus valent ceux de Foussnant. Et quel beurre de Bretagne serait comparable à celui de la Prévalaye, qui faisait les délices de Mme de Sévigné? Laënnec, dans la préface de sa *Moutarde celtique*, comptait au nombre des mets qui ne dépareraient point une table divine les poulardes de Rennes, les huîtres de Cancale, les miches de Guichen, les laitages de Fougères et ces fameuses brioches « qui naquirent sans doute à Saint-Brieuc, comme le démontre l'origine du mot », de même que les pralines, « blanches, brunes, roses, lilas », furent « inventées dans les fêtes de Lorge pour les seigneurs du lieu, nos braves et généreux Praslins ». Il n'est bon sel que de Guérande, comme il n'est fines aloses qu'en Loire et loyal muscadet qu'à Nantes. En vérité, non, la Haute-Bretagne, pour reprendre l'ancienne appellation, moins exacte, mais plus commode que la division tripartite des géographes, n'a rien à envier sur ce chapitre, ni sur beaucoup d'autres, à la Basse. Et peut-être même, quelquefois, l'avantage lui reste-t-il: Lokmariaquer possède le géant des menhirs, le Men-er-Hroeck, haut de 23 mètres, mais il gît à terre en quatre tronçons, tandis que la pierre-levée du Champ-Dolent, près de Dol, qui mesure 6 m. 30 d'élévation, 8 m. 70 de tour et qui plonge à 7 mètres dans le sol, continue à dominer les solitudes de Carfantain...

Les pays de « marche » participent toujours d'un double caractère et cette Haute-Bretagne, riveraine de la Normandie, de l'Anjou et du Maine, n'a pas été bien évidemment sans se ressentir d'un tel voisinage. Ses traits sont moins accusés que ceux de la Bretagne bretonnante. Et il semble que l'air ici soit plus léger, moins chargé de mystère et, pour dire le mot, sensiblement plus fade que l'air trégorrois ou vannetais. Autour de Saint-Malo cependant, les « intersignes » sont aussi fréquents qu'autour de Paimpol; ils s'appellent seulement ici des « avènements ». Comme les femmes des Islandais, les femmes des Terreneuvas sont « averties » de la mort de leurs hommes par des chandelles qui s'allument toutes seules, par des voix mystérieuses qui les hêlent au détour d'un chemin creux, par des larmes de sang qui pleuvent sur leurs couettes, par un goéland



Jean-Julien Lemordant - Plafond du Théâtre de Rennes.

Cliché Cereaux

LA HAUTE-BRETAGNE

obstiné qui frappe à leurs vitres, quelquefois par une apparition vaporeuse, le fantôme de la victime, encore vêtue de son « cirage » et coiffée de son suroît, qui les regarde de ses yeux troubles, pâlit et s'efface. Les marins eux-mêmes, si bronzés qu'ils soient contre les dangers physiques, n'échappent pas à la contagion, et pour eux, dit M. Herpin, les processions de glaçons en dérive sur le Banc sont les transparents cercueils des « péris en mer », les cercueils de leurs âmes qui, encloses dans ces étranges et miroitantes prisons, rôdent autour des navires pour demander une prière.

L'écrivain qui, suivant le mot de Brunetière, devait « rétablir parmi les hommes le sens presque éteint de l'au-delà, c'est-à-dire, et du même coup, celui de la religion et de la poésie », Chateaubriand est né à Saint-Malo (on y voit encore sa chambre), si c'est à Combourg qu'il s'est formé. Mais Combourg aussi est en Haute-Bretagne; ses vieilles tours féodales sont toujours debout: elles se mirent dans les mêmes eaux mortes; elles oppressent de leur stature le même horizon mélancolique. Certes, il suffirait à la gloire de la Haute-Bretagne que, sur une de ses bruyères, René adolescent se soit éveillé au sentiment de l'infini. Et, pour que cette terre affirmât plus hautement encore combien elle était bretonne jusque dans ses contradictions, c'est à quelques lieues de Combourg, dans la solitude sylvestre de la Chesnaye, où il a reconstitué les premières communautés celtiques, que l'âpre génie d'un Lamennais conçoit son *Essai sur l'Indifférence*, sommet vertigineux qui, de chute en chute, doit le jeter aux abîmes de l'incroyance universelle.

Chateaubriand et Lamennais, les deux plus grands noms littéraires de la Haute-Bretagne et dans lesquels on peut croire qu'elle se résume avec tous ses contrastes et ses heurts, mais toujours son même besoin d'absolu! Il y a mieux pourtant que Combourg et La Chesnaye et, dans cette Haute-Bretagne encore, il y a Paimpont ou, comme on l'appelait autrefois, Brocéliande, la forêt bretonne par excellence, sanctuaire des traditions de la race celtique et laboratoire de sa poésie. Merveilleuses fictions du Val-Sans-Retour et de la Quête du Graal, prodige de la fontaine de Baranton, dont quelques gouttes, jetées sur la margelle, opéraient un brusque changement atmosphérique, ombre adorable de Viviane rôdant sous le couvert, fantôme de Merlin prisonnier, sous un buisson d'aubépine, du sortilège dont il a lui-même fourni la formule, telle est la fidélité de cette terre, sa puissance de conservation, que leur prestige n'a pas faibli. La fontaine de Baranton « mugit » toujours pour annoncer l'orage; dans les temps de sécheresse, le clergé s'y rend processionnellement, trempe la croix dans le bassin, la secoue

BRETAGNE

sur le perron, et l'antique miracle se renouvelle... Pour des « sois Bretons », comme les Bretons bretonnants appellent quelquefois leurs compatriotes des hautes terres, avouez que les Bretons de la Bretagne rennaise n'ont pas mal servi la gloire de leur vieille province!

Paimpont est comme le cœur du pays celté. Nous sommes avec cette forêt enchantée sur la limite des trois Bretagnes: au sud, par Redon, les marécages de la Grande-Brière, les salins du Bourg-de-Batz, le mail guérandais, vert écriin d'un des plus purs joyaux que nous ait légués le Moyen-Age, nous allons pouvoir descendre vers la Loire et son grand emporium, Nantes-la-Superbe, qui tranche par sa richesse, son luxe, son heureux sens du commerce, sur la pauvre et triste Bretagne d'alentour.

— Les Bretons n'ont jamais eu de bonheur, aimait à dire le malicieux Paul Féval, excepté les Nantais pourtant, qui regardent où il mettent le pied et sont les Normands de la Bretagne.

Saint-Nazaire, qui est l'avant-port de Nantes, serait donc un peu normand aussi par alliance. A l'ouest et au nord, Paimpont regarde vers les âpres solitudes morbihannaises, la riante Cornouaille, le grave et charmant Trégor. C'est ici la Bretagne classique, si l'on peut dire, la Bretagne des « pardons », des calvaires, des biniou, des menhirs, des korrigans, des clochers à jour, des vêtements pittoresques, la Bretagne bretonnante des vieux bardes, rhapsodes ambulants dont la rauque mélodie déchire l'air dans les assemblées, mais qui est aussi la Bretagne de Brizeux, de Hello et de Renan, du français le plus musical qu'on ait parlé au XIX^e siècle.

Pour toutes ces raisons et quelques autres encore peut-être, c'est cette Bretagne-là qui attire de préférence le tourisme. Mais les autres Bretagnes valent également le voyage. Nous l'allons entreprendre ensemble; nous pénétrons dans l'intimité de ces trois Bretagnes, diverses par la langue, les mœurs, le costume, unifiées par la mer qui, en fouillant leurs rivages, leur a ciselé amoureuxment la même âme.

(L'Anne Bretonne, 4^e série, CHAMPION, édité.)

FOUGÈRES ET VITRÉ

La défense de la Bretagne à l'Est s'appuyait sur deux piliers qui passaient pour inébranlables: Fougères et Vitré. Ils flanquaient le seuil du haut pays, le bastionnaient vers la Normandie et le Maine. Ils ne sont plus que des curiosités archéologiques.

Mais on en chercherait vainement d'aussi bien conservées dans tout le reste de la Bretagne. Vitré surtout nous est parvenu presque intact. La ville n'a pas gardé qu'une moitié de son enceinte et la totalité de son imposant château fort de la Trémoille, dont le châtelet, la courtine et les cinq tours d'angle aux noms pittoresques (la Montallant, la tour des Archives, la tour Saint-Laurent, la tour de la Chapelle et la tour de l'Argenterie) font un cadre à souhait aux magnifiques logis seigneuriaux enfin dégagés et restitués dans leur état primitif: rues Baudrairie, Gatesel, Notre-Dame, Poterie, d'Embas, place du Marchiv, carrefour Garegeot, ce ne sont que maisons à bardeaux et à étages surplombants, pignons à boiseries sculptées, toits à épis, faîtages ajourés, statuettes, gargouilles, niches, tourelles, porches en ogive ou en plein cintre, tout un délicieux brie à brac romantique du temps de la Renaissance et de la féodalité.

Au pied des remparts coule la Vilaine, fraîche et dorée ici et qui sinue dans un paysage arcadien. Et, la Grande-Poterne franchie, voici le faubourg du Rachapt, curieux assemblage de bicoques en tire-bouchon dont les plus biscornues grimpent le long d'une rue à pic où l'on peut voir travailler sur leurs portes les ouvrières qui se livrent à l'industrie du tricotage à main, une des spécialités vitréennes avec les *bagés*, qui sont la grande friandise locale. Les aiguilles de huis trottent prestes aux doigts des artisanes,

BRETAGNE

mais les langues vont encore plus vite et les yeux ne chôment point quand passe un étranger.

Se targuant, ni plus ni moins que Rome, d'une origine remontant à la guerre de Troie, Vitré avait élu pour fondateur Vitruvius, un des compagnons du petit-fils d'Enée, le légendaire Brutus, dont les Bretons de Grande-Bretagne voulaient aussi descendre. Vitruvius — est-il besoin de le dire? — n'a jamais existé que dans l'imagination de quelque scribe en mal d'érudition. Le nom de Vitré ne commence d'apparaître que vers la première moitié du XI^e siècle avec ce Rivallon d'Auray, qui fut une manière d'Aymerillot bas-breton et à qui le duc Greffroi, pour prix de son zèle à le servir, donna en apavage un grand fief limitrophe du Maine et de l'Anjou : le Vandélais. Rivallon y bâtit le château de Vitré et prit le titre de baron. Au bout d'une année, sa femme Gwen-Arc' hant (blanche comme l'argent), qui était de Basse-Bretagne comme lui, mit au monde un fils qu'on appela Tristan. Et ce fut Tristan le bien nommé; car, à la mort de ses parents, chassé par ses vassaux en révolte, il lui fallut chercher un asile à Fougères près du seigneur Main, lequel avait pour sœur Inoguen.

« Or, cette sœur, belle à merveille, dit une vieille chronique, aime Tristan de Vitré et, désirant l'avoir à époux et non autre, révéla ce secret de son cœur à son frère Main, qui de ce requit Tristan. Et Tristan, en s'excusant, répondit qu'il était déshérité et n'avait terre qu'il la pût mener quand il l'aurait épousée. Adonc Main lui promit en dot de mariage, avec la dite Inoguen, sa sœur, tout ce qu'il avait en Vandélais outre le fleuve de Conesnon. Quand Tristan se vit ainsi pressé, il considéra la grâce que lui avait faite Main; ainsi ne l'osa refuser, même pour l'honneur et la beauté de la demoiselle, et la prit à femme avec la dot qui lui fut assise et baillée. »

Conte-t-on encore ce joli déduit d'amour aux pèlerins qui se rendent de Vitré à Fougères? L'histoire de Tristan et d'Inoguen a comme un parfum de chevalerie. Ce serait une manière d'initiation aux beautés féodales de la reine des places-fortes bretonnes.

Fougères en effet offre cette singularité d'être à la fois une ville industrielle — la première de Bretagne après Nantes — et une ville du plus parfait archaïsme, la ville par excellence de la féerie celtique : Viviane de Brocéliande n'y est-elle point honorée sous le vocable d'une sainte totalement inconnue de la liturgie officielle, et Juliette Drouet, cette autre Viviane de cet autre magicien du verbe que fut l'auteur de la *Légende des Siècles*, n'y ouvrit-elle pas ses beaux yeux de jais à la lumière? Accord miraculeux du paysage et des amants qui s'y bercèrent tout un été de 1837! Le soir surtout, quand Fougères

FOUGÈRES ET VITRÉ

arrêta ses métiers et que, rendus au silence du passé, ses vieilles tours de Mélusine et du Gobelin, ses remparts, ses échauguettes et ses flèches s'enlèvent en noir sur le ciel, c'est un rêve de Hugo réalisé : on dirait un de ces dessins à l'encre où, sous un ciel dramatique et mouvementé, le grand poète s'amusa à ériger les capricieuses architectures moyen-âgeuses qui hantaient son cerveau de burgrave en disponibilité.

Cette flore de pierre, épanouie à l'extrémité d'une longue artère moderne — le boulevard de Rennes — peut à la fois s'admirer d'en bas et d'en haut, car une partie de la ville la domine. De la Place-aux-Arbres, observatoire merveilleux où aimait à s'accouder la rêverie de Balzac, suivant, au fond du vallon, la reptation silencieuse de ses *Chouans*, un petit chemin brusque et ombreux, dit de la duchesse Anne, mène dans le populaire faubourg du Nançon, pressé autour de sa vénérable abbaye de Saint-Sulpice et tout bruisant, comme les rues de la haute ville, d'un claquement perpétuel de sabots et de galoches.

C'est vers 1830 que fut importée à Fougères la fabrication des chaussons de lisière qui occupait, quelques années plus tard, un millier d'hommes. Fougères fabrique aujourd'hui tous les produits ordinaires de la cordonnerie; ses ateliers sont pourvus des machines les plus perfectionnées : 15.000 ouvriers et 1.200 employés y travaillent dans 35 fabriques; le total de la production s'élève à 80 millions de francs. Mais les grèves sont fréquentes, tragiques même parfois, et ce n'est pas l'une des moindres surprises que réserve au visiteur cette paradoxale cité d'y voir les questions économiques les plus aigües se débattre dans un décor du temps de Merlin l'enchanteur.

(L'Année Bretonne, 4^e série, CHAMPION édit.)

UN PÈLERINAGE AUX ROCHERS

Vitré, qui mêle à son rude passé féodal tant de gracieux souvenirs de la Renaissance, n'est point absent des *Lettres* de la marquise : les Sévigné y avaient leur « tour », qu'on a rasée et qui n'était point qu'une tour, mais un grand logis seigneurial avec cour et jardin et des appartements assez vastes pour que la marquise y pût recevoir « toute la Bretagne » quand les Etats se tenaient à Vitré. La ville n'est qu'à une petite lieue et demie des Rochers et, même avec les chemins mal accommodés du temps, ce n'était qu'une promenade de s'y rendre. Madame de Sévigné y venait donc assez souvent et tantôt pour ses intérêts et s'entendre avec les fournisseurs, tantôt pour ses dévotions et « gagner le jubilé », tantôt en visite de cérémonie et pour faire sa cour à la « bonne » princesse de Tarente. Mais, sauf à l'époque des Etats, où il fallait bien qu'elle payât de sa personne et qui mettaient Vitré sens dessus dessous au point qu'il semblait que « tous les pavés fussent métamorphosés en gentilshommes », elle n'y séjournait guère et, à peine arrivée, reprenait le chemin de ses « chers » Rochers.

Nous l'y suivrons, si vous le voulez bien. Plus constants que Vitré, les Rochers sont encore tout pleins d'elle. Le domaine qui, par retour de dot, a passé des Simiane aux Hay des Nétumières, n'est point tombé en des mains mercenaires et le culte de Madame de Sévigné prend ici le touchant caractère d'une tradition de famille. N'en croyons point cette méchante langue de Charles de Mazade qui racontait qu'un jour, il n'y a pas si longtemps, un héritier lointain et direct de la marquise se plaignait tout haut des curiosités indiscrettes que lui attiraient les « paperasses » d'une telle aïeule. Nulle demeure

UN PÈLERINAGE AUX ROCHERS

célèbre n'est plus accueillante, plus exquise ment hospitalière que les Rochers. J'en prends à témoin tous ceux qui comme nous, sans aucun titre que leur admiration pour la marquise, ont eu l'honneur d'y être reçus par Madame la comtesse Ivan des Nétumières : le précieux souvenir qu'ils ont gardé de leur visite aux Rochers reste intimement associé à celui de la femme charmante et distinguée qui voulut bien se faire leur cicérone et dont la parole fine, spirituelle et renseignée témoignait assez que ce ne sont pas seulement les avantages de la naissance qui sont héréditaires chez les descendants de Madame de Sévigné.



C'est à l'automne qu'il faut voir les Rochers. Nous y arrivâmes justement par un de ces « beaux jours de cristal » qui font les délices de la marquise et dont la transparence a « quelque chose de merveilleux ». Ils sont plus fréquents ici que dans le reste de la province : la Bretagne est déjà presque angevine à Vitré. Madame de Sévigné le savait, et, aux gens qui la plaignaient d'habiter une région aussi humide, elle répliquait du tac au tac :

— Humides vous-mêmes ! Les Rochers sont sur une hauteur.

Le domaine doit son nom à un amas de grandes roches gréseuses qui se voyaient à l'ouest des parterres et qu'on a nivelées il y a quelque cent ans. Passé la chapelle. Saint-Étienne, aujourd'hui désaffectée et qui fut peut-être un préche de réformés, la route qui y conduit s'engage sous la futaie. Rafraîchis par une averse nocturne, ces vieux arbres exhalaient une odeur terreuse et puissante ; le fin clocher d'Ételles pointait entre leurs frondaisons, de ce vert « mêlé d'aurora et de feuilles mortes » dont notre connaissance disait que cela ferait une « étoffe admirable » ; un chapellet d'étangs et « une petite rivière » luisaient par échappées au creux d'un vallon. Mais, sur le point d'y descendre, la route prit à droite, monta, décrivit une courbe légère et nous déposa sur une large esplanade en forme de rectangle ouvert qu'on appelle la cour verte et qui était autrefois la place Madame.

Là se trouvaient, au temps de la marquise, « le jeu de paume, le manège à travailler les chevaux, les logements pour le receveur et la grande grange avec le pressoir et autres commodités ». Tous ces bâtiments ont disparu, remplacés par des communs plus

BRETAGNE

modernes. Disparu aussi l'appareil féodal d'autan: « défenses, canonniers, fortifications, hautes murailles, fossés, grand portail ». Mais le manoir lui-même, qui occupe deux des côtés du rectangle, n'a pas bougé et Madame de Sévigné s'y retrouverait tout de suite chez elle.

Voilà ces deux ailes en équerre aux grands toits plongeants, aux mansardes en plein cintre, « avec leurs grosses tours et tourelles » que coiffent de si élégants capuchons d'ardoises bleutées. On a cependant, au XVIII^e siècle, ajouté un corps de bâtiment à l'aile droite et, plus récemment, le perron d'entrée, qui donnait de plein pied dans le salon, a été doublé d'un vestibule extérieur dont on a taché du moins d'accommoder le style avec celui de l'édifice. Enfin « le Bien-Bon », entendez l'aimable abbé de Coulanges, qui avait la manie de la truellerie et qui fournit les plans de la chapelle du manoir, ne tarirait point d'éloges sur l'excellent état de conservation de cette rotonde assez disgracieuse; pour être franc, et dont la laideur n'est point sauvée par le coquet lanternon qui la couronne.

✱

Une des pièces seulement du manoir, mais la plus importante, qui était la chambre à coucher de Madame de Sévigné et dans le « cabinet » de laquelle furent écrites la plupart des Lettres datées des Rochers, a été restituée par les châtelains dans son ancien état.

Elle est au rez-de-chaussée. On n'y habite point. C'est une pièce réservée et quasi un sanctuaire: les dévots de la marquise y peuvent communier avec sa mémoire sans qu'aucune faute de goût les dérange dans leur culte rétrospectif. Tout y est de l'époque et garanti, jusqu'aux tentures. Il n'y manque que la marquise elle-même. Encore pour l'y suppléer, avons-nous son portrait attribué à Mignard et qui la représente vers l'âge de trente-cinq ans.

C'est de ce portrait fameux que l'artiste s'est inspiré pour la statue qui vient d'être érigée à Vitré: Madame de Sévigné, coiffée à la grecque, un grand manteau de cour négligemment jeté sur les épaules, des guirlandes de fleurs à la main, n'y a point cette lourdeur qu'on lui voit dans ses autres portraits; son automne, blond et rose, garde encore toutes les flammes de l'été; la taille est élancée, la figure sans empatement, les mains longues et fines. Elle n'est point seule sur la cimaise d'ailleurs. Une vraie troupe de



Château de Sévigné

Dauchois - Les Piers

UN PÈLERINAGE AUX ROCHERS

contemporains se presse autour d'elle, dont il a bien fallu loger quelques-uns au salon voisin : son mari, son fils, sa fille, son père, le Bien-Bon, la marquise de Lambert, Madame de la Fayette, le duc de Chaulnes, M. d'Harrouis, sainte Chantal, grand-mère de la marquise, quatre ou cinq Coulanges et ce « divin » Pomenars qui portait si plaisamment sa double accusation de rapt et de fausse-monnaie et qui, condamné par la chambre criminelle, paya, dit-on, les épices de son arrêt en fausses espèces...

Ils sont tous là, vous dis-je, les parents, les commensaux et les amis de la chatelaine des Rochers. Incomparable galerie, échappée par miracle au vandalisme révolutionnaire ! Le château fut pillé cependant : mais déjà les toiles avaient été descendues de leurs cadres, roulées et enfouies. Que n'en put-on faire autant du lit de la marquise ?

— Les barbares, nous dit Madame des Nôtumières, le jetèrent dans la cour avec quelques autres meubles qu'ils ne purent emporter, les archives et la bibliothèque du château, et firent de ces inestimables reliques un autodafé autour duquel ils dansèrent toute la nuit...

Il y a pourtant un grand lit à baldaquin dans la chambre ; mais ce lit n'est pas celui de Madame de Sévigné, quoi qu'en prétendent les guides : c'est celui de sa fille, qu'on a drapé avec le couvre-lit de lampas jaune broché de bleu, de vert et de blanc, que Madame de Grignan exécuta pour sa mère. Par exemple, le reste du mobilier défie la critique et l'on n'y peut rien voir qui ne soit de la plus scrupuleuse authenticité. Comment fut-il préservé de la destruction ? Le cacha-t-on ? Le reconstitua-t-on pièce à pièce ? Toujours est-il que le voici au grand complet : fauteuils, chaises, miroirs, la table de nuit et ses mouchettes, la coiffeuse et son jeu de brosses, de peignes, de capsules pour le rouge, de boîtes à mouches, etc., peint au vernis Martin et décoré dans le style chinois qui commençait d'être à la mode, la toilette avec son pot à eau, fort petit, mais fort élégant et qui provenait des faïenceries de Vitré, ainsi qu'un objet plus intime très propre à nous rassurer contre les allégations de M. Fauchois sur la prétendue « saleté » du grand siècle.

J'en passe. C'est un huissier qu'il faudrait pour continuer l'inventaire et ne rien oublier de ce mobilier de haut style, depuis le chandelier mobile, fiché près du lit dans une planchette du mur, jusqu'aux chenets à bourdon et à coquille de l'immense cheminée portant sur le bandeau de son chambranle, au-dessous des armes conjuguées de la marquise et de son mari, les grandes initiales M. R. C. (Marie de Rabutin-Chantal) et la date : 1644...

Madame des Nétumières nous fit remarquer la disposition de la pièce, éclairée au nord et au midi par deux fenêtres symétriques.

— C'est devant la première, nous dit-elle, que, d'après nos traditions de famille, Madame de Sévigné portait sa table à écrire et voilà l'embrasure dont elle faisait son cabinet de travail.

Sa « table à écrire » ? On la cherche en effet et on est étonné de ne pas la voir dans cette pièce si soigneusement reconstituée et dont il semble qu'elle devrait être le meuble essentiel. Ce ne peut être cette table en marbre turquin posé sur des pieds en bronze doré : elle est trop lourde et trop froide et il ne s'agissait que d'un « petit bureau » portatif. Le petit bureau aurait-il donc suivi le même chemin que le grand lit de la marquise ? Point. Il est en lieu sûr, mais chez les Nétumières de la branche cadette, au Châtelet, où l'ont exilé des partages de famille.

À défaut de la table, on nous présente l'écrivoire de l'illustre épistolière, une riche écrivoire en cuivre émaillé, exposée sous une vitrine avec d'autres souvenirs d'inégale valeur, dont les plus précieux sont la bourse de Madame de Sévigné, le livre de comptes de Pilois, arrêté au 16 novembre 1671 et paraphé par la marquise, enfin un cahier de « morceaux choisis » où l'on a voulu reconnaître son écriture de jeunesse et qui contient d'abondants extraits en vers et en prose des auteurs de l'époque.

..

Que tout cela parle aux yeux et à l'esprit ! Et comme on serait peu étonné, dans cette pièce inhabitée et où l'on croit sentir pourtant comme une présence invisible, de voir tout à coup la marquise écarter les tentures et se révéler à ses visiteurs !

Ils l'évoqueront bien mieux encore dans ses bois : elle y coulait, à vrai dire, la moitié de son temps, levée à huit heures et tout de suite « les pieds dans la rosée », passant d'une allée à une autre et de la *Sainte-Horreur* à la *Solitaire* ou à *l'Humour de ma fille*, pour s'arrêter enfin au bout de son Mail et y goûter le plaisir de « jouir de soi-même », sans trop craindre les rhumatismes, sous l'un de ces petits kiosques couverts en chaume qu'elle appelait ses « brandebourgs » sa « vermillonnerie » et dont il subsiste un charmant spécimen dans la Capucine de la Motte à Madame.

Les allées ont gardé les noms que leur donna la marquise et, si ce ne sont point les mêmes arbres, ce sont au moins les mêmes essences qui y répandent comme autrefois

« le repos et le silence ». Mais où s'est le mieux marqué le respect des hâtières de Madame de Sévigné pour les lieux qu'elle illustra, c'est dans l'entretien du jardin à la française, demeuré tel que le dessina Le Nôtre et que le vit la marquise, avec sa charmille de tilleuls, plus âgés seulement de quelques centaines d'années, mais si robustes encore, ses beaux orangers disposés dans leurs caisses autour de « la place Coulanges », sa grille à cinq ouvertures, nommée « la porte de fer », son « écho » célèbre et qui n'a point cessé d'être un « petit rediseur de mots jusque dans l'oreille », son cadran solaire, ses pelouses, ses pavés et ses jasmins. Sauf quatre cèdres assez beaux, mais qui n'ont que la bagatelle de cent cinquans, tout ce que vous voyez céans est contemporain du grand siècle et en remémore les splendeurs...

Bon ! direz-vous. Mais le labyrinthe, le labyrinthe dont l'édification avait coûté tant de soins à la marquise et dont elle écrivait avec un orgueil tout maternel : « Il est net, il a des tapis verts et les palissades sont à hauteur d'appui » ?

Eh ! oui, sans doute, le labyrinthe ! Mais d'abord le labyrinthe ne faisait pas partie du jardin ; on l'avait logé sur les derrières. Puis, Madame de Sévigné s'en était bien dégoutée sur la fin : elle l'appelait son « galimatias ». Tant y a qu'on l'a remplacé par des carrés de choux et des planches de salades. Le labyrinthe n'est plus qu'un potager.

..

Mais les bois, le parc, le manoir nous restent, et c'est assez, avec les Lettres de la marquise.

Magnifique accord du paysage et de la tradition écrite ! En vérité l'histoire de la Belle au bois dormant n'est point un conte et tout ce domaine semble avoir été touché par la baguette d'un enchanteur. Comment expliquer sans cela que rien ou presque rien n'y ait changé ? Savez-vous que les fermes du domaine sont encore tenues par des Meunier, des Catherine, des Bordage, dont vous retrouverez les noms dans le livre de comptes de Pilois ? Et sentez-vous à présent l'incroyable profondeur du mot de Bussy enveloppant choses et gens des Rochers dans la même appellation dédaigneuse et les traitant tous en bloc d'« immeubles de Bretagne » ?

Immeubles, oui, puisque le propre des immeubles est d'être immobiles, et que dans ce pays-ci, par un privilège unique, gens et choses sont encore en place après plus de deux cents ans.

(L'Anne Bretonne, 4^e série, CHAMIRON, édité.)

RENNES ET SAINT-MALO

On a défini Rennes un grand Versailles sans Versailles, c'est-à-dire sans le château et le parc, mais avec les vastes avenues, les routes droites, l'herbe entre les pavés et cette couleur grise de temps passé qui revêt toute chose de sa mélancolie solennelle.

La vérité, c'est que Rennes est surtout une ville parlementaire, et c'est pour n'avoir pas compris ce caractère qu'on l'a tant calomniée, même Henri Houssaye qui, rappelant, à l'Académie Française, que Leconte de Lisle y passa ses premières années d'étudiant, disait : « Encore que Rennes ne soit pas précisément une ville enchantée... » Mais Marbode, qui fut évêque de Rennes et qui cultivait le vers catapultin, a-t-il parlé en termes plus flatteurs de sa bonne ville épiscopale ?

*Urbs Redonis, spolliata bonis, viduata coloni,
Plena dolis, odiosa polis, sine lumine solis...*

Et Paul Féval — un Rennais encore — se montrait-il plus tendre, quand il parlait des puces de sa ville natale « renommées depuis Jules César pour leur grosseur » et qu'il ajoutait : « A Rennes, presque toutes les maisons ont, à l'intérieur, des galeries régnautes qui ne rappellent en rien celles de Florence. Ce sont de longs appendices branlants comme des échafaudages et soutenus par de simples soliveaux tout naïvement piqués dans les murs ? »

Voilà une belle description ! Il est bien vrai que Rennes manque de gaieté, que la Vilaine, encaissée entre deux hautes parois de pierres, y fait l'effet d'un fossé bourbeux, que l'architecture de certains faubourgs laisse à désirer ; mais sur la rive droite du fleuve, dans le quartier large et aéré, où voisinent l'Hôtel de Ville, la Préfecture, le Palais de

RENNES ET SAINT-MALO

Justice, le Théâtre, l'Hôtel-Dieu, la Cathédrale, etc, l'impression est très différente : ce sont bien là ces « belles grandes rues monumentales » dont a parlé Taine et où il regrette cependant qu'il n'y eût rien pour le goût. Il eût fallu dire pour un certain goût, car le Palais de Justice tout au moins, qui est l'ancien palais du Parlement de Bretagne et qui a été bâti de 1618 à 1654 sur les plans de Debrosse et décoré intérieurement par Coyvel, Erhard et Jouvenet, possède toute la majesté qui sied aux monuments de cette sorte. Et enfin Rennes a son Thabor, un des plus beaux jardins d'agrément qu'il y ait par le monde, sa Porte-Mordelaise, flanquée de grosses tours à machicoulis, le *Véronèse* et le *Jordaens* de son musée, surtout ses Lices, ses Arcades et son *Café de la Comédie*, fameux à vrai dire moins par lui-même que par la clientèle panachée dont il était le rendez-vous aux premiers âges de la République. Waldeck-Rousseau, qui y fréquenta, en gardait le plus joyeux souvenir.

— Figurez-vous, me contait-il un jour, qu'il était divisé, comme la Chambre, en droite et en gauche. Bien entendu, les républicains, Méhaulle, Jouin, Martin-Feuillée, Brice, Hovius, Robidou, Durand, moi-même, nous siégeons à gauche. A droite les conservateurs ; un terrain neutre, le centre, occupé par un billard. Mais il n'y avait pour tout le café qu'un billard, et les deux camps comprenaient d'acharnés pousseurs de billes. Des compétitions étaient à craindre. La gérante, du haut de son comptoir, prononçait : « Au tour de ces messieurs de la gauche ! » ou bien : « Messieurs de la droite, le billard est vacant. » Cette gérante était une belle et puissante dame qui, avec un bandeau sur les yeux et une balance dans la main, aurait fait une excellente incarnation de la Justice. Nous appartenions presque tous au barreau ; nous avions le respect des formes. Et c'est ainsi que des conflits sanglants purent être évités.

Le barreau rennais ! Il a sa page dans l'histoire. Et le fait est que, sans remonter aux juristes dont les statues ornent le perron du Palais (D'Argentré, La Chalotais, Tuillier et Gerbier), bien peu de barreaux de province comptèrent autant d'illustrations, depuis le bâtonnier Méhaulle, représenté du peuple en 48, homme éloquent, mais disgracié, sous le portrait duquel un plaisant qu'on dit être Dumas père avait griffonné ce quatrain qui courut tout Paris :

Cette image dont j'ai l'étrange
Représente Méhaulle au regard incertain.
On lit en haut : Ille-et-Vilaine ;
On devrait dire : Il est vilain... »

BRETAGNE

jusqu'au petit « papa » Jouin, guère plus grand que Thiers et presque aussi bien doué que lui, de surcroît excellent catholique, en passant par M^r Hamard, le Lachaud breton, M^r Giraudeau, M^r Ménard, M^r de la Pinelais, M^r Grivart surtout dont on citait ce beau trait : gouverneur du Crédit foncier en même temps que sénateur, il se signalait par l'indépendance de ses votes. Un ministre lui en fit l'observation.

— Je ne comprends pas, M^r Grivard, je trouve même étrange qu'un fonctionnaire vote si souvent avec l'opposition.

Le soir même Grivart donnait sa démission de gouverneur et votait de plus belle contre le ministère...

..

Il semble qu'on franchisse toute une civilisation en passant de Rennes à Saint-Malo, de la vieille cité parlementaire à la cité des corsaires, ille plus que presqu'île, secouée sur son roc d'un obscur frémissement et toujours prête, dirait-on, à rompre son amarre continentale pour se lancer dans les aventures du large. Le même besoin d'inconnu, la même aspiration vers les grands horizons de la nature ou de l'âme travaille ses Jacques Cartier, ses Dugay-Trouin, ses Mahé de la Bourdonnais, ses Surcouf, ses Châteaubriand et ses Lamennais. Remonteurs de courants, découvreurs de terres vierges, ils sont là comme dans une aire d'où ils s'élancent pour annexer les mondes. Tout ce qu'ils touchent, ils le renouvellent ou le marquent au cachet de leur personnalité. Broussais fonde la médecine physiologique ; Lamettric fait de la psychologie une annexe de l'histoire naturelle ; Maupertuis court jusqu'en Laponie mesurer le globe terrestre ; Porcon de la Barbinais ressuscite Régulus ; Boursaint crée l'assistance aux marins... « Ville unique au monde, écrivait Jules Simon. On fait en un quart d'heure le tour de ses remparts et cependant, rien qu'à parcourir ses rues, on y apprendrait l'histoire de France ».

Les étranges rues ! A peine le guichet de la Grand'Porte franchi, on se sent tout de suite transporté dans une ville à part et comme amphibie, une ville de haut bord, une République de la mer. Tout y est marin, jusqu'à l'escarpement des rues, raides comme des haubans, et au clocher de la cathédrale qui ressemble à un grand mât de hune. Nulle autre ville ne possède de ces maisons du moyen âge dont le pignon en petits carreaux de verre rappelle si étrangement les rouffles des anciennes galiotes. Et que d'autres bâtisses bizarres ou somptueusement pittoresques accrochent l'œil au passage : la Maison

RENNES ET SAINT-MALO

d'Argent, le château des Bigorneaux, ainsi nommé des mollusques lumineux qui, d'après la légende, étoient sa façade à Noël, pendant les douze coups de minuit ; la maison Renaissance à devanture de bois où naquit Duguay-Trouin ; la belle maison Louis XIV d'André Desilles, surnommé le héros de Nancy, qui, au cours d'une révolte militaire, en 1790, se jeta au devant des canons déjà braqués et fut tué en essayant d'arracher les mèches des mains des servants ; l'*Hôtel de France* enfin, autrefois demeure des Châteaubriand et qui conserve la chambre où, par une nuit de tempête, la mère de René lui « infligea la vie ». En montant sur les remparts, on peut voir, sur l'horizon blanc d'écume, l'îlot du Grand-Bé : l'illustre écrivain y dort son sommeil, à la pointe occidentale de l'île, « la plus avancée vers la pleine mer », la plus éloignée du monde et où rien ne le distrait plus de son rêve d'infini. Une croix, une dalle sans nom, une grille, quatre pieds de terre, — et toute l'immensité.

Saint-Malo aussi s'endort deux fois l'an. Une première fois après l'émigration de sa population masculine vers Terre-Neuve ; une seconde fois à la fin de la saison balnéaire. Et elle ressemble ainsi tour à tour à une ruche et à un tombeau. Le départ pour Terre-Neuve a lieu généralement en mars. C'est la veille de ce grand exode maritime qu'il faut voir Saint-Malo, avec ses auberges mugissantes comme des repaires de boucaniers. Derrière les remparts, on entend la mer qui roule dans la nuit. Au petit jour, dans la brume, la caravane des Terreneuvas s'enfoncera vers l'inconnu. Et Saint-Malo, veuf de ses fils, retombera au silence jusqu'à l'août prochain, où la saison banéaire emplira de nouveau ses rues d'une animation factice et substituera dans les bassins, aux lourdes coques des goélettes moruyères, la clientèle élégante du yachting international.

(*L'Âme Bretonne*, 4^e série, CHAMBRON, édit.)

LE GRAND DÉPART

La nuit n'a pas une étoile; il pleut toujours et, dans les petites venelles sinistres de Saint-Malo, avec leurs pavés pointus, leurs niches de madone à tous les carrefours, leurs vieilles maisons aux pignons de verre secoués d'une trépidation perpétuelle, c'est maintenant la galopade des « pelletas, » accordéons en tête, frénétique et vociférante comme au soir d'un assaut. Les magasins ont rabattu leurs contrevents; la ville haute somnole. Toute vie s'est concentrée dans les auberges. Il y en a presque autant que de maisons. Derrière leurs vitres tendues d'andrinople, dont le reflet éclabousse la chaussée de flaques rouges, elles flambent brutalement sur deux files, et le contraste est saisissant de cette flambée écarlate avec la petite lueur blanche des veilleuses qui tremblotent mélancoliquement autour des madones compitales. Pour la circonstance, hôteliers et cabaretiers ont obtenu « la permission de la nuit, » faveur exceptionnelle qui ne s'accorde que deux ou trois fois l'an, à Noël et aux veilles des Grands Départs.

L'auberge tentatrice, pleine de chants, de danses, de cris, de rires et de rixes, ne cesse d'engloutir les bandes vagabondes qui passent à sa portée... Il pleut toujours, désespérément. Une boue fétide noie la chaussée, et l'on entend la mer, derrière les remparts, qui roule lourdement dans la nuit. Lointaine encore, sa rumeur, à mesure que le flot gagne, s'enfle et remplit peu à peu tout l'espace. Déjà les courlis donnent des signes d'inquiétude : chassés des vasières de l'avant-port, leur aigre caravane fait retraite vers la Rance. Le môle des Noires est franchi. Encore une heure ou deux et la marée entrera dans les sas, moussera sur l'eau morte des bassins, tendra la *Burgundia*

LE GRAND DÉPART

sur ses chaînes, l'étrave haute, ses fourneaux allumés, prête pour le suprême appareillage...

Et voici que, sans attendre le premier sourire de l'aube, dès cinq heures du matin, les Terreneuvas ont quitté leurs gîtes de hasard et « mis le cap » sur le quai de Trichet. Abrutis par une nuit d'insomnie, la lèvre amère, les paupières bouffies, d'anciens flageoient sur leurs jambes, butent contre les réverbères, s'épanchent au coin des bornes. Mais la plupart, qu'un somme d'une demi-heure a suffi pour remettre d'aplomb, font bonne contenance au bras de leurs femmes et se ressentent à peine des excès de la veille. Beaucoup enfin, que leur capitaine avait pris soin d'héberger sous le même toit, sont déjà formés en équipage. Leurs sacs sur le dos, en bon ordre, ils descendent vers les bassins. Ceux-là sont les sages, les malins, ceux dont on dit à bord qu'ils ne s'embarqueront jamais sans biscuit. De fait, j'en vois qui s'arrêtent en chemin, devant les épiceries, pour y faire leurs dernières provisions. Le mousse ouvre la marche. Il tient en laisse un petit roquet à poil fauve qui grandira sur le Banc et deviendra le chien du bord, à moins qu'on ne l'échange là-bas contre un de ces terre-neuve du littoral, inférieurs comme taille à ceux de la montagne, mais supérieurs comme chiens d'eau, nageurs et plongeurs incomparables, dont l'équipage, au retour, trouvera un bon prix de quelque amateur... La flamme des réverbères commence à vaciller; des ouates blâmes flottent au levant, se nouent, se déchirent, font nappe sur le ciel. Dans ce crépuscule blafard, la *Burgundia*, portée par l'étale et dominant le quai de toute la hauteur de sa coque, découpe une silhouette monstrueuse de bête marine, d'orque ou de cachalot apocalyptique. Le pont, l'entre-pont, les coursives sont noirs de passagers penchés sur les bastingages, accrochés aux haubans, juchés même sur le toit des étables en planches construites pour les quelques vaches étiques qui serviront à l'ordinaire du bord. Une échelle verticale, décorée du nom de passerelle, relie le quai à la coupée. Deux gendarmes maritimes se tiennent en permanence au pied de l'échelle et ne laissent monter les hommes que sur livraison de leur carte d'embarquement.

Le steamer paraît déjà plein à déborder, et pourtant il arrive continuellement de nouveaux passagers qui, après une dernière accolade, une dernière étreinte brusquée à leurs femmes et à leurs enfants, escaladent la passerelle et vont se perdre dans les profondeurs de la *Burgundia*. Certains sont dans un tel état d'ébriété qu'il faut les hisser à bord. D'autres, stupides, comme assommés ou frappés d'hémiplégie, ne retrouvent plus leurs cartes, ne savent même plus leur nom. Quelques-uns bouffonnent, par habi-

tude ou pour donner le change à leur angoisse. Un éclat de rire secoue la foule en voyant un pelletas monter gravement l'échelle, affublé d'un haut-de-forme, d'une queue-de-pie et d'un parapluie disloqué. On se croirait aux parades de la foire. Mais c'est à bord que se joue la vraie pièce. Vaille que vaille, avec un plancher volant en bois brut, on a divisé la cale en deux dortoirs superposés et reliés par une échelle de meunier. Gare aux faux-pas en descendant ! Les panneaux sont fermés et il ne tombe de clarté que par les lentilles des hublots. Mais où poser le pied ? Tout le plancher, aux deux étages de la cale, disparaît littéralement sous les coffres et les paillots, coffres de tous les gabarits paillots de toutes les nuances, bleus, rouges, verts, à carreaux et à fleurs, chaque passager s'ingéniant à choisir une combinaison qui lui soit propre et lui permette de découvrir plus aisément son bien. La chose n'est point si aisée, quand il faut se reconnaître, comme céans, au milieu de treize cents coffres et de treize cents paillots jetés en vrac les uns sur les autres. Le tri, sans doute, est déjà bien avancé : nombre de paillots et de coffres ont été reconnus par leurs propriétaires, debout dès la première heure et qui n'attendaient que le moment de grimper à bord pour s'emparer des meilleures places. Tous les coins sont pris et il n'y a plus un pouce de libre le long de la coque. Aux retardataires de se débrouiller ! Même ajustés bout à bout, le coffre servant d'oreiller, on se demande encore comment tous ces paillots pourront tenir dans la cale, comment dans un espace si restreint, si avarement mesuré, tout ce bétail humain, dix jours et dix nuits durant, s'arrangera pour respirer, dormir, boire, manger, se mouvoir, accomplir toutes les fonctions de la vie.

J'ai hâte d'ajouter que ce serait mal connaître les marins, rompus par un long apprentissage à tirer parti des plus imperceptibles surfaces, de croire qu'un pareil problème les pourrait inquiéter une minute. Tout au contraire : comme si les hôtes du bord n'étaient pas en nombre suffisant, tels font leur entrée dans la cale escortés d'un roquet ou d'un chat ; une cage à serins bringuebale au poing d'un troisième ; un mousse, avec onction, porte une couple de poulets vivants. C'est l'arche de Noé. Et, tandis que ces nouveaux venus tâtonnent dans le noir à la recherche de leurs paillots et de leurs coffres, se hélant d'une extrémité à l'autre du dortoir et tâchant, autant que possible, de se grouper par équipages, les premiers arrivés, sitôt installés, ont déjà repris leurs habitudes de vie végétative et leur masque de froide insouciance. Un brelan de passagers, dans un coin, autour d'une chandelle fichée dans un goulot de bouteille, paraît tout plongé dans les absorbantes douceurs d'une partie d'alouette ; près d'eux, un

novice joue de l'accordéon et, couché sur son paillot, s'enchant aux grêles notes du mélancolique instrument. J'avisé un vieux pêcheur, au pied de l'échelle, qui rafistole son coffre à demi-crevé par une fausse manœuvre des déchargeurs. L'envers du couvercle est tapissé de petites images de sainteté disposées en éventail autour d'une image plus grande représentant la *Madone à la chaise* de Raphaël. A l'intérieur du coffre, pliés et rangés avec soin, les tricots, les bottes, les surtoils, les mitons ; sur le côté gauche, un petit compartiment réservé pour les aiguilles, le fil, les clous, le marteau, la provision de basane et de tabac à chiquer. « Et puis, voilà mon chapelet, dit l'homme. Ça fait plaisir à dévider de temps à autre. » Qui a vu l'intérieur d'un coffre de Terreneuas peut se priver d'en voir d'autres : si le gabarit diffère, tous, au revers du couvercle, sont décorés des mêmes images de sainteté ; quelquefois d'un rameau de laurier ou d'un brin de buis béni du dernier dimanche des Rameaux glissé dans l'entre-jeux. La dévotion de ces hommes passe toute imagination, et c'est vraiment pour eux que la foi est un réconfort sans égal : pas un capitaine terreneuvier ne voudrait prendre la mer sans avoir à son bord une statue de la Vierge. Lors de la catastrophe du *Vaillant*, parmi les huit hommes qui furent recueillis sur les Bancs après dix longs jours du plus épouvantable martyre, il y en avait un qui déclara être resté tout le temps en oraison ; les autres dirent avoir récité leur chapelet jusqu'à cinq et six fois par jour ; ils le récitaient sur leurs doigts, faute de rosaire. Ce matin encore, dans les cales de la *Burgundia*, comme avant-hier dans les cales du *Château-Laflite*, une grande lithographie en couleur de la Vierge et de l'Enfant-Jésus a été suspendue par une main anonyme qui n'est ni celle du capitaine, ni celle d'aucun des hommes de l'équipage. Il en est ainsi, paraît-il, à tous les Grands Départs. D'où qu'elle vienne, l'icône mystérieuse jouit d'une grande considération près des passagers qui la tiennent pour une manière de talisman.

— C'est peut-être bien elle, me dit un pêcheur, qui nous a déhalés du « pot au noir », l'année dernière, sur la *Jeanne-Conseil* où nous étions 779 passagers... Vous savez l'histoire... l'arbre de couche qui casse... le navire qui f... le camp en dérive pendant huit jours... Heureusement qu'on avait avec nous « la Dame et son petit ». Faut dire aussi qu'on ne cessait pas de les prier matin et soir. Et, le neuvième jour, ils nous envoyèrent un anglais qui nous donna la « remoque » jusqu'à Fayol (Açores), aux cinq cents diables dans le sud, où l'*Isly* et le d'*Assas* vinrent nous chercher la semaine suivante... C'est pas des inventions que je vous conte-là : vous n'avez qu'à demander à

Pierre Le Duff et à Jean-Louis Person, qui étaient avec moi sur la *Jeanne-Conseil*. Hé ! Le Duff...

Mais l'interpellé n'a pas eu le temps de répondre qu'un rauque hullement déchire l'air au-dessus de nos têtes, dresse les passagers sur leurs jarrets et va retentir comme un glas au cœur des femmes et des mères qui attendent sous la pluie devant le paquebot. C'est la *Burgundia* qui fait jouer sa sirène : dans quelques minutes, — le quart d'heure de grâce, — on enlèvera la passerelle. Avis aux retardataires ! Une quarantaine de passagers, tant pêcheurs que sauteurs, manquent encore à l'appel, dont dix ou douze seulement rallieront à temps le paquebot. Mais en quel état ! On en apporte couchés sur des civières, ligottés, la bave aux dents, comme des enrégés ou des fous. Une fois sur le pont, si on ne les retenait pas, ils se jetteraient par-dessus bord...

Le sirène lance son deuxième appel réglementaire : ordre est donné d'enlever la passerelle. Trois ou quatre retardataires se précipitent et, quand la passerelle est enlevée, il en arrive encore deux qui se butent contre la haute muraille du steamer. On leur jette un bout de filin. La sirène pousse un dernier hullement. Cette fois, c'est fini. Doucement, ses amarres lâchées, la *Burgundia* s'éloigne du quai de Trichet. Elle se déplace en profondeur, parallèlement au quai. Les yeux de la foule restent suspendus aux bastingages où se pressent les passagers, et la manœuvre du navire est si lente, le fléchissement de l'axe optique si insensible, qu'on ne s'aperçoit pas du déplacement opéré... Mais, tout-à-coup, à l'effacement graduel des figures dans la brume, la tragique vérité s'imposa : le navire obliquait vers l'écluse du Naye ; la séparation était consommée.

Ce qui suivit ne s'en ira jamais de ma mémoire ; jamais je n'oublierai la clameur de détresse qui partit du pont de la *Burgundia*, ce râle de bête blessée, amplifié et multiplié à l'infini par les 1.300 poitrines qui le poussaient collectivement. A cette mortelle minute de la séparation, j'ai vu là, tendues vers le quai, des figures dont la crispation douloureuse ne peut être comparée qu'à celle qui contractait si effroyablement le masque des victimes du Bazar de la Charité. Des hommes pleuraient ; d'autres riaient comme des déments ; il y en avait qui serraient les poings et qui les braquaient vers un ennemi imaginaire. Un passager se jeta par-dessus bord. Aux trous ronds des hublots, des têtes pendaient avec l'expression de guillotins. Et brusquement, comme il s'était élevé, le râle se brisa dans les gorges ; les figures se détendirent, reprirent leurs lignes mornes, leur expression passive. La douleur avait traversé ces âmes comme

un éclair ; quelques secondes après, il n'en restait plus trace. Un groupe d'ivrognes, qui avait pris d'assaut le toit d'une des étables en planches dressées sur le pont, se mit à danser frénétiquement. Dans les haubans, un ancien trompette d'Afrique, coiffé d'un képi matriculé, sonnait la *Casquette du Père Bugeaud* : claires et perlées, les notes s'égrenaient ironiquement sur la mer et on les entendait encore du môle des Noires, quand la *Burgundia*, sous le treillis de l'averse, n'était plus qu'une silhouette grise, presque indistincte. La foule, tandis que le navire évoluait dans le bassin, s'était précipitée le long des quais et des remparts. Sinistre course au clocher ! D'une main troussant leurs cotillons en tiretaine, de l'autre « balant » sur leurs mioches, des troupeaux de femmes détalent silencieusement dans la direction de l'avant-port : il pleut toujours, il pleut sans discontinuité depuis hier, malgré le vent d'amont qui s'est levé avec l'aube et qui hache de petites lames aiguës la surface de la baie. La foule ne sent ni la pluie, ni le vent ; elle n'a qu'une pensée : gagner à temps la jetée des Noires, la pointe du môle que le steamer va ranger tout à l'heure et d'où elle pourra échanger un dernier regard avec ceux qui s'en vont. Les flancs de la lourde coque émergent de la brume, inclinent légèrement sur tribord ; mais ils ne s'approchent pas assez près du môle pour qu'on puisse distinguer les visages des passagers, et ils ne s'en tiennent pas assez loin non plus pour que n'arrive pas jusqu'à nous, assourdi seulement par la distance, ce même râle de bête blessée qui nous avait transis sur le quai de Trichet. Au long du bordage, des hérets s'agitent, puis retombent ; dans les haubans, l'ancien trompette continue d'égrener ses notes ironiques. La *Burgundia* tourne vers Cézembre. On voit le navire, à peine sensible à la lame, qui franchit la ligne des treize goélettes mouillées sur rade et dont la fine mâture oscille sur un rythme inégal, comme pour saluer le grand steamer impassible qui les précède vers l'inconnu.

— Ah ! Les pauv' p'tits malheureux ! s'écrie près de moi une vieille femme de Pleudihen, dont les deux « gars » venaient d'embarquer sur la *Burgundia* et qui, son mouchoir de poche posé à plat sur sa coiffe pour l'abriter de la pluie, s'obstinait à interroger l'horizon où rien n'apparaissait plus... Et je me souviens encore d'une grande fille svelte, aux lignes sculpturales, tout de noir vêtue, qui ne parlait pas, qui ne pleurait pas, et dont les yeux gardaient une fixité étrange : immobile près du musoir, elle avait l'air d'une statue de la Destinée...

(Les Métiers pittoresques, DE BOCCARD, ÉDIT.)

AU VAL DE L'ARGUENON

Aux touristes qui, pendant la saison d'été, s'arrêtent devant la grille de l'élégant manoir du Val, sur la rive droite de l'Arguenon, le guide explique, comme on récite une leçon : « C'est ici que vécut Hippolyte de la Morvonnais, né à Saint-Malo en 1802, mort en 1854 au Bas-Champ, près Pleudihen. Il est l'auteur des *Élégies* et de la *Thébaïde des Grèves* ».

Comme le non de la Morvonnais n'a pas franchi le cercle d'un petit groupe de lettrés et d'amis et que les nouvelles générations n'ont guère le loisir de rechercher par où ce délicat aède se distingue de la postérité chlorotique et larmoyante du poète des *Méditations*, il est rare que les touristes éprouvent le désir de pousser plus loin. Peut-être leur curiosité s'éveillerait-elle si le guide ajoutait :

« Avant la Morvonnais, c'est ici que vécut Armand de Chateaubriand, le courrier des Princes, et c'est encore ici que Maurice de Guérin s'ouvrit à la vie universelle, écrivit les plus belles pages du *Cahier Vert* et conçut *Le Centaure* ».

Les murs anonymes ne sont que des murs : ils s'animent, ils s'éclairent dès que l'histoire ou la poésie les touche. Comme ces nues qui s'empourprent après que le soleil est descendu sous l'horizon, ils gardent sur eux l'ardent reflet du passé. Nos yeux les interrogent avidement ; nos oreilles leur prêtent un langage. Ce ne sont plus des pierres mortes : ce sont des témoins qui survivent aux acteurs évanouis...

Ici pourtant une déception nous guette : le manoir du Val, habité par un descendant de la Morvonnais, M. de la Blanchardière, est un monument assez banal de la fin

AU VAL DE L'ARGUENON

du XVIII^e siècle. Sis dans la commune de Saint-Potan (Côtes-du-Nord), le château primitif, dont il subsiste quelques vestiges, s'élevait à une centaine de mètres de la construction actuelle et portait le nom de Vau-Balucon ou Balisson, emprunté à la famille qui l'avait fait bâtir et qui est une des plus anciennes de Bretagne.

Par parenthèse, c'est un des membres de cette famille, Geoffroy du Plessis-Balisson, protonotaire apostolique, qui, à Paris, en 1322, fonda le collège du Plessis, presque en même temps qu'un autre Breton, Guillaume de Coetmoan, y fondait le collège de Tréguier : la Sorbonne devait s'annexer l'un ; François I^{er} devait faire du second le Collège de France.

On ne sait trop comment le domaine passa aux Gouyon et si ce fut par mariage ou par acquêt. Amaury de Gouyon, puis son fils Charles entreprirent de rebâtir le château et substituèrent à la revêche construction féodale un manoir plus conforme au goût raffiné de leur époque (1582). Henri de Condé y trouva un asile en 1385 ; les Anglais le brûlèrent en 1758 et n'en laissèrent debout que l'aile ouest. Il appartenait alors aux Halalay, qui le transmirent aux Boisgolin, qui le vendirent à Pierre de Chateaubriand, le 15 octobre 1777, pour le prix de 98.000 livres en principal. Deux ans plus tard, « le manoir du Val était entièrement réédifié, dit M. Herpin, et Pierre de Chateaubriand venait l'habiter avec sa famille ».

Il y demeura jusqu'à son incarcération dans les geôles de la République, où les privations, un régime barbare, vinrent promptement à bout de sa santé et de celle de madame de Chateaubriand. Son fils aîné était mort ; le cadet Armand, un matin de 1792, avait décroché son fusil de chasse, sifflé ses chiens et sauté dans la lande : depuis on ne l'avait pas revu. Du Val et de ses dépendances, mis sous séquestre et pillés entre temps par la soldatesque malouine, le directeur du district fit quatre lots : deux qu'il s'adjugea comme parts d'émigrés, deux qu'il laissa aux filles de Pierre de Chateaubriand, Marie et Emilie, restées en France. Le manoir se trouvait dans ces lots, mais il n'était plus qu'une ruine et la fortune réunie des deux sœurs n'aurait pu suffire à réparer ses brèches. Un acquéreur se présenta : Michel Morvonnais, ancien juriconsulte à Saint-Malo qui offrit du domaine la somme de 49.702 francs, dont il paya moitié comptant le 26 prairial, an IX, le solde un an après, jour pour jour. Il jouissait en paix de son acquisition quand, par une nuit sombre de l'hiver 1808, deux hommes frappèrent à sa porte ; l'un était M. de Boisé-Lucas, l'autre Armand de Chateaubriand, traqué par la police impériale, qui avait éventé sa présence sur le continent. L'héroïque courrier des princes,

BRETAGNE

« l'ami des vagues », comme l'appelle M. Herpin, tandis qu'on le croyait à Coblenz ou à Holy-Rood, menait, sous le nom obscur de Terrier, l'existence la plus rude, la plus aventureuse qu'on puisse imaginer : sans cesse ballotté entre l'Arguenon et Jersey, il s'exposait sur de frêles planches aux tempêtes et aux balles des gardes-côtes pour porter en France la correspondance de Louis XVIII et du comte d'Artois. A la vue de ce revenant, Morvonnais faillit tomber en syncope. Il n'eut que le temps de murmurer :

— Partez ! Pour rien au monde je ne vous recevrai ici !

— Du moins, gardez-moi le secret, dit Armand, qui s'attendait à un autre accueil dans la maison de son enfance.

Morvonnais avait déjà refermé la porte : le proscrit s'en alla vers sa destinée. On sait le reste, son arrestation, sa mise en jugement, son exécution sur le boulevard de Grenelle, et les lignes vengeresses de René dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* :

« Le jour de l'exécution, je voulus accompagner mon camarade vers son dernier champ de bataille. Je ne trouvai pas de voiture. Je courus à pied à la plaine de Grenelle. J'arrivai tout en sueur, une seconde trop tard : Armand était fusillé contre le mur d'enceinte de Paris. Sa tête était brisée ; un chien de boucher léchait son sang et sa cervelle... Lorsque je me promène sur le boulevard de la plaine de Grenelle, je m'arrête à regarder l'empreinte du tir encore marquée sur la muraille. Si les balles de Bonaparte n'avaient pas laissé d'autres traces, on ne parlerait plus de lui ».

Au Val de l'Arguenon, tout nous parle encore d'Armand, sauf le manoir lui-même. La nature est plus constante que les hommes : voici la grève des Quatre-Vaux, où il s'embarqua pour sa dernière chevauchée marine ; les souterrains du Guildo, où il demeura caché trois semaines ; le vieux colombier des moines de Saint-Jacut, d'où il guetta pendant tant de nuits la goëlette jersyaise qui ne vint jamais ; la Vallée-aux-Chênes où il pleura les seules larmes que le regret du sol natal plus que l'appréhension de la mort arracha à ce grand cœur... Et, par une rencontre étrange, ce sont les mêmes lieux, générateurs d'héroïsme, qui vont tout à l'heure éveiller à la conscience de l'obscur vie élémentaire l'âme encore assoupie d'un hôte de passage plus heureux qu'Armand et accueilli en frère au foyer du fils de l'acquéreur du Val.

Il n'est pas contestable, en effet, après les documents produits par M. Abel Lefranc dans son beau livre sur Guérin, que celui-ci ait dû à la mer bretonne la révélation de son génie et la conscience de cette vie universelle dont il n'avait jusqu'alors que le confus pressentiment. A plus juste titre peut-être que René, bercé sur le même rivage,

AU VAL DE L'ARGUENON

nourri des mêmes spectacles, il aurait pu dire que la mer a formé le fond du tableau dans presque toutes les scènes essentielles de son œuvre. Mais, cette mer, comme il la voit et la sent et l'interprète d'une autre âme que René ! Si Guérin arriva en romantique au Val de l'Arguenon, il y laissa sa défroque et en partit un autre homme. C'est à quoi l'on n'a pas assez pris garde. La mer bretonne fut pour lui une éducatrice latine. Il l'aima, non pour ses colères et son écume, pour sa stérilité et sa tristesse comme René, mais pour sa majesté, sa fécondité, son eurythmie, la puissance d'organisation qu'il devinait en elle. Il ne se frappa point la poitrine devant elle, comme un Michelet sur la falaise du Raz ; il n'essaya pas de mesurer sa petitesse à son infini, comme un Hugo sur le rocher de Guernesey. Et, à vrai dire, ces idées de néant, d'infini, propres aux races occidentales, lui sont totalement étrangères. Loïn qu'il éprouve devant la mer cette oppression, cette détresse, sous lesquelles nous les voyons qui ploient, il s'exalte, il se dilate, il aspire à se fondre en elle ; le « divin » océan, c'est aussi pour lui le « bon » océan, la force mâle, ordonnée, créatrice, source de toute énergie, le sang riche et harmonieux qui bat dans les artères du monde. Son flux et son reflux de six heures, cette montée et cette descente régulières du flot, quelle image mieux faite pour évoquer la respiration du grand être universel !...

Mais il faut ajouter que, nulle part mieux que sur les rives de l'Arguenon, Guérin n'aurait pu saisir le rythme de cette respiration. La mer bretonne, qui gonfle et alaise deux fois le jour son sein, découvre ici, dans ses retraits, d'immenses étendues sablonneuses et recule jusqu'aux limites de l'horizon : ses retours n'en sont pas dérangés et rien n'égale la vigueur et l'élan dont, aux marées d'équinoxe, son jet puissant pénètre jusqu'au cœur du pays. M. Lefranc note avec raison l'équilibre surprenant qui s'établit pour la première fois dans l'âme tourmentée de Maurice presque à son arrivée au Val et il en fait honneur surtout à l'heureuse influence d'Hippolyte et de sa femme : autant qu'à l'amitié, cet équilibre ne fût-il pas dû au spectacle de la mer bretonne et à l'espèce de vertu organisatrice que Guérin lui attribuait ?

« Là se sont tus durant quelques heures, écrit-il, tous ces bruits intérieurs qui ne se sont jamais bien calmés depuis que la première tempête s'est élevée dans mon sein. Là, toutes les mélancolies douces et célestes sont entrées en troupe dans mon âme avec les accords de l'Océan, et mon âme a erré comme dans un paradis de rêveries ».

Un paradis ! Que nous sommes loin de la géhenne marine des romantiques, de la mer aux « lugubres histoires » du vieil Hugo !... Pour visiter cette baie admirable de l'Ar-

BRETAGNE

guenon, le meilleur guide est encore Guérin. La plaie du « balnéisme » a épargné le paysage : rares sont les villas rococo qui troublent ses lignes simples et graves. La grande route de Dinard à Saint-Cast franchit bien maintenant l'Arguenon sur un viaduc en fer de cinq travées. Ce viaduc, postérieur au séjour de Guérin, n'a qu'une excuse, c'est qu'il fait belvédère et qu'on peut capter de là toute la baie : la mer et les îles au fond ; à gauche, la tour croulante du Guildo, drapée de lierre comme un hidalgo dans sa cape ; à droite, sur la grève, le chaotique amas des Pierres-Sonnantes, blocs d'amphibole qui rendent sous le pied un tintement argentin ; plus loin l'entrée, à demi masquée par les lianes, de cette Grotte-de-la-Fée décrite dans le *Cahier Vert* et qui fut l'original de la grotte du *Centaure* ; sur la hauteur enfin, émergeant des taillis, le manoir du Val, dont les allées, le « petit bois », les bosquets de roses se souviennent peut-être du romantique visiteur qu'ils accueillirent dans l'hiver de 1833 et qui emporta de chez eux la vision immortelle d'un univers rajeuni aux sources vierges de la nature bretonne.

(*L'Âme Bretonne*, 4^e série, CHAMPION, édité.)

SAINT-BRIEUC

C'est une ville un peu austère que Saint-Brieuc, mais dont la sévérité n'est point sans charme. On souhaiterait à sa cathédrale, qui a pourtant des parties du XIII^e siècle, moins de lourdeur, une spiritualité moins empêtrée ; on voudrait ses édiles moins indifférents à telles vieilles maisons de haut style, comme l'hôtel des ducs de Bretagne, où descendirent Jacques II — l'inventeur des signaux nautiques — au lendemain de la Boyne, le grand-duc et la grande-duchesse de Russie en 1782, et qui n'est plus qu'une auberge de rouliers.

Grandeur et décadence ! C'est dans une de ces antiques « demeurances », dont l'unique tour regardait le port du Légué et la baie, que naquit le famélique rêveur qui, en qualité de dernier descendant du grand-maître de l'ordre de Malte, posa un jour sa candidature au trône de Grèce et qui s'appelait Villiers de l'Isle-Adam. Je ne sais si la maison existe encore. Saint-Brieuc s'est beaucoup rajeunie en ces dernières années ; une double ligne de boulevards lui fait une ceinture de lumière. Mais le berceau des Le Gualès de Mézaubran, Rohanech, la vétuste masure de 1620, aux airs de casemate et de repaire, est toujours debout à l'entrée du Légué, avec ses herbes de fer rouillé. Elle ne sert plus aujourd'hui que de débarras et l'actuel représentant de cette énergique et persévérante dynastie de gentilshommes-armateurs habite un Rohanech n° 2, une sorte de Trianon moderne bâti sur l'éperon granitique qui sépare les deux vallées abruptes du Gouet et du Gouédic.

Site idéal pour un armateur encore plus que pour un gentilhomme ! Le vent y corne

BRETAGNE

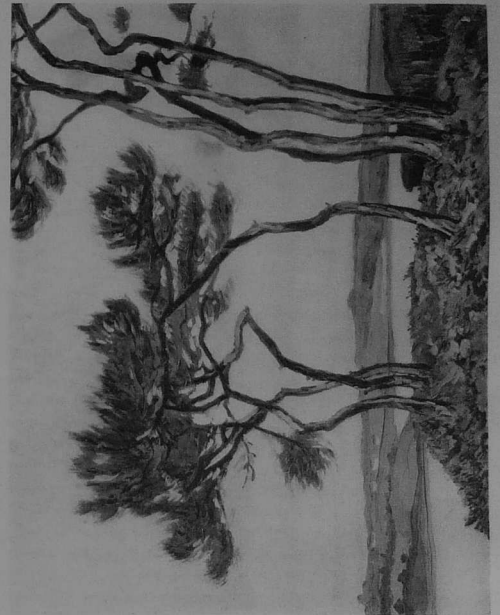
toutes ses fanfares ; la veille du jour où je visitai le domaine, il y avait brisé le mât de pavillon et les installations téléphoniques. Mais, de ce grand balcon de cent mètres de haut, on tient sous ses yeux vingt lieues de côtes, le Rozelier, le Verduret, la molle courbe du Val-André, le rude Fréhel et cette tour prochaine de Cesson, vieux bourg démantelé, mais toujours solide, qui signale aux navires l'entrée du port et dont le nom, jeté aux sous-marins boches qui rôdent dans la baie, a tout l'accent dominateur, la brièveté sèche d'un impératif catégorique.

C'en est un. Vous savez qu'en Bretagne la Vierge, certains jours, vient rendre visite à ses féaux. Au cours d'une de ces tournées mystérieuses, où l'accompagnaient saint Jean et saint Symphorien, Marie s'arrêta au pied de la falaise à un endroit qu'on appelle encore le Pas de la Vierge, puis reprit sa montée et, un peu lasse en arrivant au sommet, tentée peut-être aussi par le charme du paysage, elle dit :

— Assez cheminé, cessons !

Et l'écho répéta : « Cessons ! » L's tomba dans la suite, avec un pan de la tour sans doute, mais la légende est restée...

(*La Guerre qui passe*, Bloud, édit.)



Paul de Lussence. - Embouchure du Tréux.

LOUDÉAC

Cette honnête petite ville n'avait pas fait parler d'elle depuis Eon de l'Etoile, qui vivait au moyen-âge et se croyait une réincarnation de Jésus-Christ. C'était moins une ville qu'une bourgade, bien qu'elle eût rang de sous-préfecture. A l'écart des grandes voies de circulation, elle menait une existence bucolique et retirée. Le tourisme même la négligeait. Qu'y serait-il allé faire? Loudéac n'a pas un monument, pas une maison digne d'intérêt: ni moderne ni ancienne, elle est comme ces femmes qui n'ont point d'âge. Et tout y est neutre, gris, quelconque. En vérité, jusqu'à l'affaire Turmel, on pouvait vivre et mourir sans avoir vu Loudéac.

Et tout le monde y trouvait son compte au surplus. « J'ai sur mes devanciers un avantage considérable pour pendre ce paysage, disait Méry de la côte du Coromandel, dont il faisait une description enchanteresse; je ne l'ai pas vu. »

Loudéac, à condition qu'on ne se risquât point dans ses rues, pouvait passer aussi pour une ville charmante. De la gare, on ne voit que ses toits dans une houle de verdure. Nous sommes ici sur un des plus hauts paliers de la Bretagne, dans la Cornouaille gallote, qui prolonge la Cornouaille morbihannaise. Et, depuis Saint-Brieuc, la locomotive ne cesse de grimper. Elle s'essouffle à ce métier. Ce petit train poussif, en temps de paix, ne se permet guère plus de 10 kilomètres à l'heure. C'est le train qu'il faut à ce pays léthargique, endormi sous ses futaies, au bord de ses eaux mortes, et qui doit être tout éberlué de l'agitation qu'on mène autour de lui.

Viviane et Merlin, près d'ici, eurent leurs retraites. Brocéliande n'est pas loin et la

BRETAGNE

forêt de Lorges est toute proche, Lorges que le grand roi érigea en duché-pairie pour un de ses maréchaux. Et, quand le bois finit, la lande commence, si somptueuse en automne sous son camail d'améthyste et d'or ! On peut tout dire de Loudéac ou plutôt on peut n'en rien penser, mais il faut concéder que sa campagne est de la plus grande beauté.

Mais cette beauté reste un peu sévère. La population, si dense sur la côte, est ici très clairsemée. D'immenses espaces solitaires s'étendent au flanc des *menez* et sur les plateaux de l'intérieur. Autour de Loudéac, de Quintin et d'Uzel pourtant, la terre s'humanise, la culture reprend, mais ce pays, qui fut un des grands producteurs de l'industrie linière, ne s'est pas encore relevé de la crise qui l'a frappé il y a une quarantaine d'années.

Jadis toutes les fermes et les « charbonnières » du haut pays bruissaient du tic-tac des métiers. Les toiles à main qu'on y fabriquait et ce « garro » lui-même qui est une étoffe commune, mais fort résistante, s'exportaient jusqu'en Espagne. De petits hameaux, Grâces, La Motte, Trémoré, etc., avaient figure de centres manufacturiers. La concurrence des Flandres a tué — ou quasi ⁽¹⁾ — cette industrie charmante et familiale.

Renaitra-t-elle après la guerre ? Il n'y faut pas compter sans doute, et nous ne verrons plus, au printemps, frissonner entre leurs berges d'ajoncs ces champs de lin en fleur, pareils à de grandes plaques de mer bleue ; nous n'entendrons plus, derrière les portes, tictaquer la navette des tisserands. Le seigle, l'orge et l'avoine ont remplacé presque partout le lin. C'est, avec l'élevage, la grande ressource locale. La découverte d'un gisement de fer fit naître autrefois certains espoirs ; un haut fourneau s'éleva au Pas, en bordure de l'étang. Je ne sais s'il a éteint ses feux depuis la guerre ou si, les ayant éteints d'abord, il les a ensuite rallumés. Ici, comme partout, la main d'œuvre est devenue rare ; bien des foyers sont vides. Ainsi, me dit-on, faute de bras, on ne fabrique plus à la Prénessaye de ces petites pipes en terre noire, cuites dans de vieux moules barbares et qui s'appelaient des *marniaux*. Leur tuyau était en roseau. Par économie, le cultivateur gallot ne fume que le tabac-carote, haché menu sur une planchette spéciale, ironiquement nommée « la martyre ». Tous les débits et cabarets de Loudéac possèdent de ces « martyres » sur lesquelles le dimanche, après la messe, les paysans venaient hacher leur provision de la semaine. Mais c'était avant la crise du tabac. Et peut-être aujourd'hui, comme les métiers à main, les « martyres » sont-elles entrées dans l'éternel repos.

1. Il n'y reste plus en effet qu'une soixantaine de métiers et tous d'ancien modèle ; Loudéac, pour sa part, n'en avait plus qu'un à la veille de la guerre.

LE MAIL GUÉRANDAIS

Bien que le jour fût à son déclin, tout le « pays blanc », ainsi qu'on appelle la région salicole qui s'étend au pied de Guérande, étincelait encore comme un grand prisme ; l'air restait tiède, et madame de Sonil et mademoiselle Bourgault du Metz, qui sortaient de vêpres, en profitaient pour faire un tour de mail avant le retour.

Le mail guérandais !

Il y a des mails ailleurs qu'à Guérande ; mais ce mail-ci n'a point son égal au monde et c'est bien le chef-d'œuvre du genre que cette haute « levée » circulaire, plantée d'ormes magnifiques, qui commande sur l'un de ses côtés la grise étendue des salines, le morne et solitaire infini paludier, Sahara marin hérissé de centaines de cônes neigeux pareils à des tentes de nomades, et qui, de l'autre côté, s'appuie aux admirables remparts bâtis en 1431 par Jean V avec les revenus des fouages de la presqu'île. Le bon duc rêvait de donner à sa ville préférée un corset de bataille qui défilât la rouille du temps. Il y a réussi, pardieu ! Et l'armure a survécu au corps qui l'habitait. Après cinq siècles, les remparts en pierres de grand appareil, faussés, cabossés, troués même, sont encore solides au demeurant. De la porte Saint-Michel à la porte Bizienne, ils trempent dans une eau verdie dont la cuvette n'a peut-être pas été récurée depuis Jean V, et, à soixante pieds au-dessus des douves, la rude dentelure de leurs créneaux continue de mâcher le ciel breton. Mais les créneaux sont vides ; l'œil des hulottes brille seul aux meurtrières ; nul hallegardier ne veille sur les tours ; ces gardiennes de la cité ne gardent plus qu'une morte, le cadavre embaumé de ce qui fut

BRETAGNE

Guérande, place forte de 12.000 âmes, capitainerie générale, évêché, aujourd'hui petit chef-lieu de canton de 3.500 habitants.

Chez d'autres personnes, moins blasées par l'accoutumance que Madame de Sonil, mademoiselle du Metz et la cinquantaine de promeneurs endimanchés, qui accomplissaient devant elles et derrière elles, du même pas de flânerie ennuyée, le même tour rituel des remparts, une enceinte si parfaitement conservée et le beau panorama qu'on découvre du mail, n'auraient pu manquer de produire tout leur effet : quelque détail du paysage ou des murs, une moucheture d'arquebusade, la fine courbe d'une poterne, les tons givrés du granit aux éclaircies du lierre, eût inévitablement retenu leur attention ; elles n'auraient eu garde de négliger la Gaudinais, la Sainte-Anne ou la Théologale, pierreries de cet écrin archéologique dont Aigues-Mortes, Avignon et Fougères possèdent seuls les équivalents ; encore moins se fussent-elles détournées de cet horizon singulier qui semble fait d'un morceau de dune africaine transporté sous les brumes de l'ouest et bloqué entre cinq clochers et trente moulins dans une anse de l'Atlantique.

On était aux premiers jours d'octobre ; les ormes du mail commençaient à jaunir ; quelques feuilles, gagnées d'une rouille précoce, tachaient déjà les allées. Mais cette agonie des choses ne paraissait pas émouvoir beaucoup les promeneurs, bons citoyens à l'humeur casanière, incrustés été comme hiver dans les petites maisons basses de leur antique municipe et n'en sortant qu'une fois la semaine pour se livrer comme des chevaux de manège, à deux ou trois tours de piste autour des remparts.

Encore le plus grand nombre de ces citoyens appartenaient-ils à une classe bien tranchée de la population : sauf une demi-douzaine de fonctionnaires, c'étaient presque tous des membres de cette aristocratie guérandaise composée originellement de cadets et dont Mazarin disait en plaisantant qu'elle n'avait pas à craindre que ses biens fondissent au soleil, puisqu'ils consistaient en mulons de sel. Quelque peu réduite par les guerres de religion, elle a si bien cru et multiplié dans les dernières années du régime, qu'aujourd'hui même une bonne moitié du chœur de la collégiale Saint-Aubin est occupée par des chaises à son nom et quelques-unes à ses armes. Nulle ville, derrière ses murs intérieurs, qui lui font comme une seconde ligne de défense, n'a plus de vieux hôtels, de vieux porches et de vieilles figures parcheminées. La description qu'en a fournie Balzac dans *Béatrix* et qui remonte aux Bourbons pourrait encore servir à la Guérande de la troisième République : les du Guaisnic, Mademoiselle de Pen-Hoel,

LE MAIL GUÉRANDAIS

M. du Halga y sont encore vivants comme au temps du romancier ; ils n'ont perdu que leurs noms d'emprunt. Un familier de la petite ville les eût retrouvés tout de suite dans ces promeneurs dominicaux, dont les plus valides tournaient autour de l'enceinte, dont les autres formaient de petits cercles sympathiques sous les ormes et dont quelques-uns enfin, assis à l'écart, le menton sur la pomme de leur canne, goûtaient en solitaires la douceur d'une molle soirée d'arrière-saison.

A chaque instant de nouveaux groupes débouchaient de l'une des quatre portes de la ville, qui correspondent aux quatre points cardinaux et le plus souvent, au lieu de s'engager dans la campagne, obliquaient vers les allées du mail. Ce n'était ainsi, depuis une heure, sur la célèbre promenade, qu'un défilé de vieux noms historiques, les de Rieux, de Sesmaisons, de Cussé, de Carné, de Chavagnes, de Villeroy, de Pellan, de Sourzac, de Courson, de Kercadio, etc., mêlés à d'autres noms d'un lustre plus récent, comme les Milon de Bourg dieu, les Robin du Parc, les Délious de Kerdu, les Perron de la Moultrie, les Tourgouilhét du Plessis, les Huchet d'Entraise, petite noblesse de robe ignorée de l'Armorial et toute proche encore de ses origines bourgeoises, mais qui évoquait dans les mémoires locales les fastes abolis de l'antique « capitale du sel » et le temps où deux villes et soixante-treize juridictions ressortissaient à sa sénéschaussée royale. Au reste nul signe extérieur, sauf chez quelques privilégiés vêtus avec une certaine recherche, ne distinguait du commun des promeneurs cette élite de la société guérandaise ; les mises simples, les costumes décents, mais usagés du plus grand nombre, trahissaient un état de fortune voisin de la médiocrité ; chez d'autres, il est vrai, cette simplicité pouvait être volontaire et s'accorder avec la sévérité de leurs principes.

En général pourtant, on savait que l'aristocratie guérandaise, fortement touchée déjà par la suppression de l'impôt des lods et ventes dont elle vivait jusqu'à la Révolution et que la dépréciation récente des salines avait achevé de ruiner, ne se maintenait qu'à force d'économies et même de privations. Ainsi s'expliquait que, parmi les promeneurs du Mail, l'on vit tant de figures de vieillards, d'invalides ou d'enfants et qu'il s'en trouvât si peu de l'âge adulte, surtout du sexe masculin : dès qu'ils avaient achevé leurs études chez les Pères du Saint-Esprit, qui les prenaient comme boursiers, les familles envoyaient leurs garçons à Paris ou à Nantes ; ceux qui n'avaient pu entrer à Saint-Cyr, dans la marine ou les Ordres, y trouvaient, à la faveur de leurs relations, des postes convenablement rétribués dans les sociétés de crédit ou les compagnies d'assu-

BRETAGNE

rances. Toutes les autres carrières leur étaient fermées, car l'attachement au passé était le dernier luxe de cette aristocratie déchue sur tant de points, mais qui, quant au principal, n'avait pas transigé avec les forces nouvelles de la Révolution et gardait à son roi, proscrit la même fidélité qu'à son Dieu persécuté.

(L'Abbesse de Guérande, PLOX, édit.)

LA DÉTRESSE DU PAYS BLANC

Le dimanche, le lundi et le mardi qui précéderent la séparation, Xavier de Sonil et sa femme avaient obtenu de les passer à la Villeneuve, où les conviaient de chers souvenirs.

Le temps restait chaud, malgré l'automne; les carex reflourissaient; telle était la limpidité de l'atmosphère, sa blancheur presque aveuglante, due à la réfraction du soleil sur le marais, dont les cases géométriques formaient comme autant de lentilles, qu'on distinguait à peine le tournoiement argenté des mouettes au-dessus des vasières. La saison paludière mourait « en beauté » et les sauniers en profitaient. Tout blancs eux-mêmes dans le pays blanc, ils écrémaient allègrement la surface des coillots, édifiaient sur les ladures, en deux coups de « rable », ces jolis cônes de neige, où les filles de la presqu'île, pieds nus, cotillons troussés, venaient remplir les « gôdes » (grandes corbeilles de bois pouvant contenir trente kilos), qu'elles portaient sur la tête, le buste droit, malgré la charge, comme des canéphores... Jeannine comptait parmi elles plus d'une amie d'enfance. Elles la saluaient avec une gêne vite dissipée par l'aménité de la jeune femme, restée simple et familière sous son marquisat de fraîche date. Cette trêve inattendue de la température, ces beaux jours de lumière succédant à de longs jours de pluie, avaient ramené le sourire sur les visages des paludiers. Il faut si peu pour redresser comme pour abatre la plante humaine! Peut-être les saisons allaient-elles reprendre enfin leur équilibre? L'air embaumait. On eût dit qu'un invisible champ de violettes venait de fleurir sous les eaux comme sous un immense châssis; de grêles colonnes de moustiques, pareilles

à des fumées, ondulaient avec un bruissement de tambourins assourdis par la distance. Sur la berge, les chariots s'alignaient, attelés de mules fringantes ou de solides bidets. C'était un incessant va-et-vient des salines aux granges à sel, larges, trapues, étayées de contre-forts en granit à la façon des chapelles gothiques...

Malgré elle, Jeannine se laissait emporter dans cette allégresse générale du pays blanc; elle en oubliait son chagrin intime, la séparation imminente; elle revivait son adolescence heureuse près de Xavier, sur les bossis, à Krémaguen...

A Krémaguen pourtant une déception l'attendait: la ferme était vide. Depuis la mort de sa marraine, trois ménages de sauniers-agriculteurs s'étaient succédé à Krémaguen et y avaient mangé leurs économies; le domaine, avec ses cinq hectares d'œillets, sa vigne et ses emblaves, retournait à la sauvagerie primitive. Et il n'était pas le seul. Autour de Krémaguen, à Trégaté, à Kervallet, à Rouffiat, un peu partout dans la presqu'île, les maisons se vidaient; on traversait des hameaux morts, des villages entiers qui vous regardaient avec des prunelles creuses, pleines de nuit... La commune du Bourg-de-Batz, autrefois riche de huit mille âmes, n'en comptait plus que trois mille.

Où étaient passées les autres? Où serait passée Jeannine elle-même, si Xavier ne l'avait recueillie? Cette aubaine inespérée d'un automne à température estivale, par combien de maussades printemps et de lugubres arrière-saisons ne l'avait-on pas payée! Si encore juillet et août compensaient les pertes de juin et de septembre! Mais, les étés secs, à peine si on se rappelait leur couleur dans la presqu'île.

— L'année précédente, expliquait Guénolé Pichon, le métayer de la Villeneuve, à Xavier et à Jeannine, il avait tant plu que tous les mulons fondirent: on ne récolta pas dix tonnes de sel dans les 25.000 œillets de tout le pays blanc. Et les années d'avant n'avaient pas été beaucoup meilleures. Qu'en résultait-il? Les paludiers lâchaient le marais: les filles entraient en condition chez les « Parisiens » du Pouliguen et de la Baule; les hommes s'embauchaient à Saint-Nazaire ou à Nantes comme déchargeurs ou terrassiers. Il y avait trop de main-d'œuvre pour l'écrémage des œillets. Et les baluchons des pauvres diables n'étaient pas longs à trousser, monsieur, madams, vu qu'il ne leur restait quasi rien quand ils avaient vendu leurs meubles pour payer le boulanger et l'épicière. Chez nous, vous le savez, on ne règle ses fournisseurs qu'une fois l'an, après la saunaison. Oui, mais comment les régler quand le bénéfice de l'opération, cinq ou six ans de suite, se chiffre par zéro?

— Il faudrait revenir au système de la troque, suggéra Xavier. Autrefois, les paludiers,

après la saunaison, équipaient leurs mules et battaient le pays plat jusqu'à Angers et par delà. Ils échangeaient leur sel, franc de droit, contre du blé, de la cire, du lin et autres denrées agricoles qu'ils revendaient dans les villes aux petits détaillants.

— La troque avait du bon, monsieur le marquis. On ne peut pas dire le contraire, et m'est avis comme à vous qu'on ne perdrait rien aujourd'hui à y revenir. Mais demandez voir à madame la marquise si ça suffirait pour rétablir nos affaires. Son pauvre père, Dieu lui pardonne! en a su quelque chose — et les *Raffineries de l'Ouest* aussi. Non, voyez-vous, le grand malfaiteur dans tout ça, c'est le fisc qui frappe du même impôt le sel de nos marais et le sel des salines de terre. Comme si c'était la même chose! Notre sel à nous vient de la mer; il n'est pas sec comme l'autre, et, dans les granges, il perd un dixième de son poids. N'empêche qu'il acquitte la même taxe que le sel gemme. Autant dire qu'il est battu d'avance sur le marché. Tout le monde le sait. Alors pourquoi voulez-vous qu'on s'obstine? L'hectare de marais, qui valait 8.000 francs au temps de ma jeunesse, n'en vaut pas 600 aujourd'hui; un œillet, qui rapportait de 13 à 15 francs l'an, n'en rapporte plus que 2 ou 3, tous frais payés. Or un paludier ne peut cultiver plus de cinquante œillets à la fois. C'est-y la cinquantaine d'écus que ça représente qui donneront du pain à ce gueusard et à sa marmaille pour les 365 jours de l'année?

— Evidemment non, concéda Xavier. Mais ces cinquante écus ne sont qu'un appoint. La plupart des paludiers ont une vigne, un pré...

— La vigne est malade, monsieur le marquis. Et il y a plus de rouche que de foin dans les prés du pays blanc.

— N'exagérez-vous pas un peu, Guénolé?

— Si peu, monsieur le marquis! Les seuls qui s'en tirent, ce sont les gros traitants, les marchands de biens, toujours à l'affût d'un bon coup et qui accaparent le salin œillet par œillet... Mais les autres, les petits exploitants!... Ce qu'il faut qu'ils fassent, leur marais, du train dont vont les choses, pour ne pas lui faire d'infidélités! Et qu'est-ce que je dis, l'aimer? Il y en a qui l'ont dans le sang, leur marais, qui plutôt que de le quitter, accepteraient tous les salaires et même pas de salaires du tout — et qui ne trouvent seulement plus à employer leurs bras sur les bossis.

(L'Abbe de Guérande, Pion, édit.)

LA JÉRUSALEM DE PONTCHATEAU

Le dernier calvaire proprement dit, érigé en Bretagne jusqu'à nos jours, est celui de Ployben (1650). Pourtant voici une œuvre gigantesque qui réclame aussi le nom de calvaire et qui lui est postérieure de cinquante-neuf années. Conservons-lui ce nom, puisqu'elle le revendique, mais prévenons le lecteur qu'il n'a plus affaire à une synthèse architecturale, mais bien à une reconstitution topographique des principales scènes de la vie de Jésus.

C'est du calvaire de Pontchâteau (Loire-Inférieure) que nous voulons parler, de la « Jérusalem bretonne », comme l'appelle plus judicieusement la piété des foules qui s'y rendent en pèlerinage des extrémités de la région.

Le calvaire de Pontchâteau est à quatre kilomètres de la petite ville qui lui a donné son nom. Imaginez un tertre artificiel de 20 mètres de haut et de 600 mètres de circonférence d'où l'œil embrasse l'un des plus vastes horizons qui soient. Et quel horizon ! Trente-deux paroisses y tiennent avec leurs trente-deux clochers. La mer scintille au loin. A droite, la fiévreuse Guérande, enlisée dans ses vasières, lève mélancoliquement sur l'eau morte les pierres grises de ses tours ; saint-Gildas hérissé sur la gauche son échine de basaltes ; entre les collines ondulées du pays de Retz et le sillon de Bretagne, la Loire se traîne paresseusement ou rebrousse ses flots verts à l'approche du flux qui la couvre deux fois par jour. Saint-Joachim, Saint-Lyphard, la Chapelle-des-Marais, Missillac, plaines tourbeuses, noyées de septembre à mai, font la transition avec les après landes morbihannaises qu'on voit monotonner au dernier plan de l'horizon. Perpétuelle-

LA JÉRUSALEM DE PONTCHATEAU

ment, sur ce sol amphibie, des brumes flottent à ras de terre, se déchirent, renouent leurs écharpes. Vaine fantasmagorie : pour le pèlerin en marche dans leur direction, les trois croix du calvaire de Pontchâteau, toujours visibles, percent les brouillards les plus épais et ne cessent de planer lumineusement sur le paysage, comme si elles participaient aux vertus mystérieuses de ces croix de flamme « environnées de magnifiques étendards » qui descendirent, raconte la tradition, le 11 janvier 1673, sur le sommet de la lande où le bienheureux Jean de Montfort, quelques années plus tard, devait jeter les fondements de sa Jérusalem bretonne.

La descente de croix avait été précédée d'un bruit terrible comme une explosion.

« Les troupeaux qui paissaient sur la lande s'enfuirent épouvantés vers leurs étables, dit un des biographes du Bienheureux, puis bientôt et pendant près d'une heure succédèrent des chants mélodieux et tout célestes. Ce même jour naissait au diocèse de Saint-Malo, dans la petite ville de Montfort, celui que l'Eglise, dans l'oraison qu'elle lui a consacrée au jour de sa béatification, appelle un héraut, un prédicateur excellent du Mystère de la Croix. Et, trente-six ans après, Montfort, dont les courses apostoliques n'étaient commencées que depuis quatre ans à peine, mais ne devaient plus s'arrêter, ouvrait une grande mission à Pontchâteau. »

C'est au cours de cette mission qu'il conçut le projet de « transporter Jérusalem en Bretagne », projet qu'il commença de mettre à exécution en 1709, sur un emplacement voisin de la chapelle Sainte-Reine. Les travailleurs, la pioche en main, étaient déjà réunis autour du Bienheureux, quand deux colombes vinrent se poser sur le tertre en construction, emplirent leur bec d'un peu de terre, puis s'envolèrent à tire d'aile. On n'y fit point attention d'abord ; mais les colombes recommencèrent leur petit manège jusqu'à dix fois. Intrigués, Montfort et les travailleurs s'arrêtèrent pour observer les mystérieux oiseaux. Ils les virent qui suspendaient leur vol « au point le plus élevé de la lande de la Madeleine, non loin de la lisière de la forêt. » Et les ayant suivis, ils aperçurent « toute une ruche de terre fraîchement déposée sur la lande desséchée. » A ce coup, Montfort ne douta plus que le ciel lui signifiait d'abandonner les parages de la chapelle Sainte-Reine pour transporter sa Jérusalem sur la lande de Pontchâteau. Le jour même, il traça trois grands cercles concentriques, l'un de 400, le second de 500 et le troisième de 600 mètres : le premier marquait les limites du tertre à construire ; entre le second et le troisième on devait creuser un vaste fossé, et toute la terre

BRETAGNE

qui en serait extraite formerait le tertre lui-même. Tout de suite les travaux commencèrent : Montfort était un de ces admirables remueurs de foule dont la parole retentit jusqu'aux couches les plus profondes de la conscience populaire. Un peuple entier surgit à son appel et, parmi ce peuple, des grands seigneurs, des dames de la cour, des ecclésiastiques mêmes, tous et toutes se faisant une joie de collaborer à l'œuvre du Bienheureux, de porter sur leurs épaules, comme de simples journaliers des champs, la hotte remplie de terre, de fouir le sol ou de gazonner les revêtements.

Telle était la réputation du Bienheureux qu'il lui vint des terrassiers volontaires jusque des Flandres et de l'Espagne. En quelques mois la sainte Montagne fut achevée, prête à recevoir sur sa plateforme la croix principale, haute de cinquante pieds, coupée sur le domaine de la Bretesche et qu'il avait fallu douze paires de bœufs pour hisser jusqu'au sommet du calvaire.

(Les Calvaires bretons, GRENET, édit.)



Club Ymruon

Boiry - Les Petites Atréennes.

LE MORBIHAN

Quand, par le magnifique chemin de la Loire, on arrive, comme au bout d'une avenue royale, à la lisière du mélancolique Morbihan, on est saisi malgré soi par le changement qui s'opère dans le paysage. Ces landes épaisses, dont la plus grande, l'immense lande de Lanvaux, a pu être comparée au désert de Gobi, ces forêts mystérieuses (Lanoé, Camors, Quénécan, etc.) qui furent les banges de la chouannerie après avoir été les sanctuaires du druidisme, ces longues files de *peulvans* et de *menhirs* processionnant jusqu'aux limites de l'horizon, ces étangs léthargiques mirant dans la rouille de leurs eaux des fantômes de châteaux démantelés, tout ici, jusqu'à la grisaille de l'atmosphère, jusqu'au cri des échassiers, seuls hôtes de ces solitudes, semble appartenir au Passé et protester contre la violation de son dernier asile.

Quel sortilège pèse donc sur ce pays ? D'où vient cette immobilité des choses qui, à certaines heures, en certains lieux, donne presque l'impression d'une sourde hostilité ?

C'était une croyance répandue autrefois dans tout l'Occident que les âmes des morts s'en allaient outre-mer habiter d'autres rivages, désignés chez les Celtes sous le nom d'*Annwyn* et chez les Latins d'*orbis alius*, et qu'avant d'appareiller pour la traversée suprême ces âmes faisaient escale dans les îles du littoral armoricain transformées en entrepôts de l'« Au-Delà ». Les noms de Tombelaine, du mont Tombe (ancien nom du Mont-Saint-Michel), du Grand-Bé, du Petit-Bé (*bé* veut dire tombe en celtique), d'Enez-Sûn ou île des Sept-Sommeils (île de Sein) etc., rappellent encore cette affectation funéraire.

BRETAGNE

Dans l'esprit des anciens, l'Armorique, en effet, passait pour la péninsule la plus rapprochée du sombre rivage. Il en résulte que, pour éviter aux âmes des morts, surtout des morts illustres, un trop long voyage par terre, on conduisait leurs dépouilles en Armorique et on les inhumait au bord des flots, tantôt sous une pierre levée (*menhir*), tantôt dans une chambre sépulcrale, sous un mamelon artificiel (*dolmen*, *galgal* et *tumulus*). Le Morbihan, sans doute à cause du nombre et de la proximité des îles du golfe, devint ainsi, à une époque qu'il est malaisé de déterminer, une vaste nécropole, un grand « champ dolent » du monde occidental : Erleven, Kerserho, Sainte-Barbe, la lande du Haut-Brambien, Carnac surtout, avec ses 2.000 menhirs, débris de la prodigieuse forêt lithique qui le couvrait autrefois, furent les principaux centres d'inhumation. Mais comment, après avoir rempli un tel rôle dans le passé, le Morbihan ne serait-il pas un peu mélancolique ? On n'a pas été impunément le caveau, le cimetière du monde : il en reste inévitablement quelque chose.

Et n'est-ce pas encore ce pays qui, par trois fois : en 56 avant J.-C., en 1364 et en 1793, servit d'ossuaire à la nation armoricaine, à la fleur de la chevalerie bretonne et aux derniers tenants de la monarchie française ? A quelques pas de l'estuaire où la fortune et les vents trahirent la flotte des Vénètes, à l'endroit même où Charles de Blois tomba en hoquetant : *Haa Domine Deus !* 952 gentilshommes de l'armée de Sombrevil, fusillés et enfouis au lendemain de Quiberon dans le champ qui reçut de la piété populaire le nom de « Champ des Martyrs », puis transportés dans la chartreuse d'Auray, attestent l'espèce de fatalité historique qui continue de peser sur ce coin de terre, immémorialement voué aux dieux infernaux. *Hic ceciderunt*, lit-on sur le mausolée d'Auray. Inscription de charnier, laconique et sublime, et qui semble envelopper dans son anonymat volontaire tous les hôtes du ténébreux sous-sol morbihannais !

..

« L'Armorique, terre des morts. » Cette formule de l'historien des Gaules, M. Camille Jullian, est particulièrement applicable au Morbihan. Encore ne faudrait-il pas étendre à tout le département ce qui n'est vrai que de sa portion inférieure, la plus sauvage, mais non pas la moins émouvante et qui contraste par sa rudesse, son air d'antiquité, avec l'apaisante douceur, la grâce sans pareille, la verte fraîcheur des vallées du Blavet, de la Laïta, du Ninian et de l'Evel.

LE MORBIHAN

La Bretagne est la terre des oppositions. On y passe en quelques minutes de la tragédie à l'épilogue. Marie, l'héroïne de Brizeux, la plus pure et la plus aimable des effigies bretonnes, n'est-elle pas appelée par son poète une « grappe du Scorff » ? Octave Feuillet n'a-t-il pas placé dans la tour d'Elven la scène principale de son idyllique *Roman d'un jeune homme pauvre* ? Ce qu'il dit du village d'Elven lui-même ne conviendrait-il pas merveilleusement à la plupart des petites villes morbihannaises, Auray, Questembert, Clâgüérec, Le Faouci, Guéméné, Rochefort-en-Terre, Plouay, Maestroit, comme confites dans le passé et si délicieusement surannées avec leurs maisons à bardeaux, leurs « baies incrustées et sans châssis qui tiennent lieu de fenêtres », leurs groupes de femmes « au costume sculptural, qui filent leur quenouille dans l'ombre et s'entretiennent à voix basse dans une langue inconnue » ?

Ce dernier détail seul est sujet à caution, au moins en ce qui concerne Elven, à cheval sur la frontière gallo-bretonne et dont une moitié des habitants ne parle pas breton ; mais il est exact pour les autres villes et villages du département qui se trouvent à droite d'une ligne idéale partant de Croixanvec et aboutissant à Billiers, près de l'embouchure de la Vilaine, en passant par Noyal-Pontivy, Naizin, Locminé, Saint-Jean-Brévelay, Boëric et Muzillac. Au total, 133 communes du Morbihan sur 256 parlent encore la variété dialectale du breton armoricain connue sous le nom de vannetais.

Galloes ou bretonnes, d'ailleurs, toutes ces communes sans exception sont restées fidèles à leurs vieux us et à leurs antiques costumes. Sauf dans la Cornouaille finistérienne, on ne trouverait nulle part d'aussi pittoresques « vêtements ». Et quelle variété surtout dans la coiffe des femmes, depuis le joli bonnet carré des Alréennes, qui recule la figure comme au fond d'une niche de dentelles, jusqu'à la toque d'avocat des ménagères de Plouray, qui prête aux réunions de ces villageoises l'aspect inattendu d'un aéropage féminin !... Est-il plus naïfs « pardons » que celui de Saint-Cornéli de Carnac, où défilent, à l'issue de la messe paroissiale, devant le grand portail, les bestiaux gracieusement offerts par les cultivateurs de la région au céleste protecteur des bœufs ; plus étranges que celui de Notre-Dame-le-Josselin, avec les cris lugubres de ses « aboyeuses » venues chercher la guérison aux pieds de la vierge du Roncier ; plus émouvant que celui de Notre-Dame-de-Larmor, d'où part chaque année, le 24 juin, pour la bénédiction solennelle des « coureaux », la procession marine des sardiniers conduite par le clergé de Ploemeur et que rejoignent en mer, sur des barques pavisées, les processions de Riantec, de Port-Louis et de Groix ; plus imposants et plus réputés enfin que celui

BRETAGNE

de Sainte-Anne-d'Auray, où l'affluence des pèlerins est si grande que l'énorme vaisseau de la basilique ne peut la contenir et qu'il faut célébrer les offices en plein air. — Sainte-Anne-d'Auray qui, depuis quelques années, possède son théâtre breton, rival du théâtre bavarois d'Oberammergau et dont l'auteur de *Nicolazic*, l'abbé Le Bayon, est à la fois l'impresario, le metteur en scène et le génial fournisseur ?...

Que dire cependant des églises, chapelles et oratoires qui sont les prétextes de ces pèlerinages ? Si la basilique de Sainte-Anne est moderne, son cloître est du pur Louis XIII ; à Saint-Fiacre du Faouët, vous verrez la merveille des jubés bretons, un cancel supérieur à ceux de Saint-Herbot, du Folgoat et de Kerfons ; à Kernascleden, le granit est si délicatement fouillé, ciselé, dentelé, festonné, que la tradition en veut faire honneur à deux anges qui se relayaient pour guider la main des ouvriers ; le calvaire de Guéhenno, œuvre de l'imagier Guilloic, retouchée par les abbés Jacquot et Laumailé, peut le disputer, pour la majesté de l'ordonnance et le fini de l'exécution, aux calvaires de Guimiliau, de Plougastel et de Pleyben ; Saint-Armel, outre un portail et une façade d'une extraordinaire richesse de détails, possède les plus belles verrières de Bretagne ; Saint-Nicodème de Pluméliau la plus belle fontaine miraculeuse (trois piscines) et le plus hardi clocher à jour (46 mètres) du diocèse de Vannes.

L'architecture militaire et civile n'est pas moins brillamment représentée dans le Morbihan : Sucinio, Elven, Pontivy, Hennebont, Rohan-Guémené, Castel-Finans, Rochefort-en-Terre, etc., jusque dans leurs tours croulantes et leurs murailles démantelées, gardent encore fière allure ; Josselin, Comper, Keralio, Château-Gaillard, la Connétable de Vannes, soigneusement restaurés, Péaule, avec son presbytère Renaissance dans le style du palais Farnèse, Port-Louis, avec sa citadelle intacte, Lorient, avec son arsenal flanqué des deux pavillons Louis XV construits par la compagnie des Indes, méritent l'attention des archéologues. Auray seule, que Rio, en 1840, appelait « la première ville du département », n'a plus que quelques pans de murs ; mais comme elle rachète ce désavantage par les admirables perspectives de sa promenade du Loch, ses rues capricantes, ses maisons vénérables et ventruës, aux armes des Montigny, des Montcalm et des Gouvello !...

..

Ce qu'il faut mettre à part, dans le Morbihan, et qui confère à ce département, parfois

LE MORBIHAN

si âpre, un charme proprement unique, c'est le liséré d'émeraude de sa côte, ce sont les petites mers intérieures formées par les embouchures de ses rivières, c'est la poussière d'îles et d'îlots jetés comme à la volée dans ses estuaires, ses fords, ses lagunes, ou posés en brise-lames (Groix, Belle-Isle, Hoedic, Houat) à l'avant-garde du continent. Belle-Isle en particulier n'a pas volé son nom : toutes les gammes de la lumière, toutes les folies de la couleur y chantent un cantique éperdu. Derrière ce barrage et à la faveur des courants secondaires du Gulf-Stream qui pénètrent dans ses pertuis, le littoral morbihannais est un des plus tempérés de la France, au point que la vigne y donne chaque année, dans la presqu'île de Rhuys, une récolte abondante et que, dans cette même presqu'île et dans la plupart des îles du Morbihan, fushias, lauriers-tins, arbusiers, figuiers, myrtes, aloès, poussent en plein air comme à Cannes ou à Menton.

Là encore pourtant nous retrouvons les étranges monuments funéraires qui ont tant intrigué autrefois les archéologues et dont le secret semble aujourd'hui percé : le Men-er-Hroek, le roi des obélisques bretons, haut de 23 mètres, mais brisé par la foudre et jonchant de ses débris la lande de Locmariaquer, le Mané-Lud, le Mané-Rutual, le Dol ar Marc' hadourien (table des marchands), constellé intérieurement de signes énigmatiques, l'hypogée de Gavrinis, creusée dans un *galgal* de 100 mètres de circonférence et où l'on accède par une allée de menhirs. Tout ce pays donne l'impression d'un cimetière de géants, sauvage et fermé à l'intérieur, mais, sur la côte, doux et accueillant comme un pourpris.

SARZEAU, PATRIE DE LESAGE

Lesage n'était point Vainne ais. Il était né à Sarzeau, dans la presqu'île de Rhuys, d'une famille de robins. Son père, Claude Lesage, « notaire royal et greffier de la cour royale de Rhuys », sieur du domaine de Kerbistoul, ce qui lui permettait de se donner du noble homme sur les actes de l'état-civil, avait épousé le 20 septembre 1665 demoiselle Jeanne Brenugat, fille du procureur de la ville de Redon. Un hasard avait décidé de leur établissement : les deux conjoints, appelés à Sarzeau pour un baptême, y furent compère et commère. Tout fait penser qu'ils s'ignoraient auparavant. Ils se marièrent dans l'année. Trois ans plus tard un fils leur naissait, Allain-René, qui fut l'auteur de *Gil Blas*. Jeanne Brenugat mourut le 14 septembre 1677 ; Claude Lesage le 24 décembre 1682. Allain-René avait alors quatorze ans : orphelin de père et de mère, il fut confié aux bons soins de l'abbé Brochart, principal du collège Saint-Yves de Vannes ; il resta sur les bancs dudit collège jusqu'à sa philosophie. Mais en somme toute son enfance et une partie de son adolescence, celle où les impressions sont les plus vives, parce que notre personnalité ne leur oppose encore qu'une faible résistance, s'écoulèrent dans la presqu'île de Rhuys. Et donc c'est bien là et non à Vannes qu'il faut aller pour comprendre Lesage. Et comme on l'y comprend tout de suite ! Rhuys est un pays à part dans ce pays breton déjà si divers, si fécond en contrastes de toute sorte. Région sèche, tannée, et qui, sous un des rares ciels de véritable azur qu'on rencontre là-bas, fait plutôt songer, avec les arêtes vives de son sol, sa mer d'un bleu intense, ses figuiers et ses vignes, à quelque canton de la côte provençale. Le clair génie de Lesage aurait eu peine

SARZEAU, PAYS DE LESAGE

à se préciser sur un autre point de la Bretagne. Il trouva ici un milieu privilégié, exceptionnel. — et, si la critique y avait pensé, c'était pour répondre à ceux qui s'étonnent de trouver une telle disparité intellectuelle entre l'auteur de *Gil Blas* et les autres écrivains bretons. Mais, aussi, c'est que rien ne ressemble moins à Combourg ou à Tréguier que Sarzeau et le terroir de Rhuys.

Je me rappelle l'excursion que j'y fis sur la fin de septembre, il y a quelque années ; j'arrivais d'un pèlerinage au pays de Brizeux, et, quand je quittai Lorient, en prenant par la côte, pour gagner Rhuys, les soleils défaillants jetaient déjà ces clartés blêmes et cirieuses qui donnent au ciel breton comme un air de linceul. A Port-Louis, il y avait, dans l'encoignure des fortifications, de vieilles femmes qui vendaient encore des œillets de mer, des œillets minuscules de fin de saison, presque sans couleur, mais d'un parfum rare et qui leur survit longtemps. A Vannes, la brume commença : les pêcheurs avaient déjà endossé le tricot d'hiver, et les soirs, par-Jessus les toits, de longs monômes de bernaches et de pluviers filaient dans le ciel gris.

Je comptais trouver Rhuys toute pénétrée de cette brume, qui tombait ici par couches successives, plus intenses chaque jour ; je la trouvai qui riait dans la pleine lumière d'or, étonnamment sèche et qui achevait de cuire au bon soleil ses grappes épaisses et sucrées. Dans la petite cour de la maison natale de Lesage, deux mimosas gigantesques fleurissaient en plein vent. Ils ombrageaient toute la cour ; ils masquaient la façade et il fallait s'approcher et ramener leurs branches pour déchiffrer, au-dessus de la porte, l'inscription en minuscules lettres noires presque effacées : *Ici est né Allain-René Lesage le 8 mai 1668.*

(*L'Âme Bretonne*, 1^{re} série, CHAMPION, édit.)

UNE VISITE A L'ILE D'HOUAT

(LE COMMUNIQUÉ CÉLESTE)

L'île, au soir tombant (18 juillet 1918), tournait vers nous sa face méridionale où se voyaient quelques arbres et des maisons basses autour d'un clocher trapu. C'était Houat, la métropole de ce Paraguay breton, où une « charte », aujourd'hui caduque, avait institué jusqu'en ces dernières années un collectivisme primitif tempéré par la mansuétude du Lénine ecclésiastique qui y exerçait la dictature. J'avais souvent projeté d'y faire une descente, de rechercher ce qui subsistait dans l'archipel de l'antique statut des îles. La guerre s'était mise à la traverse de mon dessein. Et voilà qu'une occasion exceptionnelle s'offrait à moi de satisfaire ma curiosité : ses flanc-gar-des postés, son « convoi » en sûreté dans la baie de Quiberon, l'*Engageante* (commandant de Carpentier), où j'avais embarqué, l'un des soirs précédents, pour m'initier à la dure vie des patrouilleurs, venait de mouiller sous Houat, à l'entrée des passes, et, sauf imprévu, ne devait pas quitter son mouillage avant le petit jour.

— Si c'était un effet de votre bonté, commandant... L'île est si proche !... On y serait en cinq minutes.

— Ouiche ! Comptez sur une bonne demi-heure. Enfin, puisque ça vous fait plaisir !...

Il avait raison. Le vent refusait et le clapotis brisait à tout instant l'erre de notre you-you. L'enseigne Castel, qui m'accompagnait et qui tenait la barre, était pourtant un marin consommé. Je fus sur le point de renoncer à mon projet, quand, en me retournant vers le fond de la baie, où le soleil venait de se coucher, je vis un spectacle

UNE VISITE A L'ILE D'HOUAT

si féérique, si inattendu et si poignant tout à la fois, que je n'eus plus d'yeux que pour lui.

Au-dessus de la ligne d'horizon et à la façon de ces ombres chinoises qu'on projette sur l'écran, se profilèrent en grisaille les tours, les remparts, les clochers d'une ville inconnue, mais si pareille dans sa disposition générale à nos petites villes de la Brie ou du Valois qu'on eût pu la prendre pour l'estompe de l'une d'elles. Et, au-dessus de cette ville symbolique, dans le ciel le plus pur qu'on puisse rêver et qui n'était qu'une dilution de saphir et d'émeraude, de grands nuages d'une pourpre violente, immobiles dans l'espace et modelés pourtant de telle sorte qu'ils semblaient emportés par le plus furieux des aquilons, éployaient comme un vol de gigantesques Marseillaises, de Victoires hurlantes et déchainées...

Je ne puis rendre l'impression d'allégresse que me fit cette féerie crépusculaire et que partagea d'ailleurs mon compagnon. Nous ne nous posâmes ni l'un ni l'autre la question du poète :

Décors sanglants du ciel, n'êtes-vous que mensonge,
Lointaine obsession, païenne hérédité?...

Ce mirage, cette vision s'accordaient si bien avec le vœu profond, l'attente passionnée de nos âmes, que nous les accueillîmes comme des présages sûrs, encore que momentanément impossibles à vérifier.

Le « sans-filiste » de notre canonnière avait en effet reçu ordre de ne transmettre au carré que les télégrammes de service. Dure consigne en ces heures où se jouait la suprême partie, où le sort du monde se décidait une fois de plus sur la Marne ! L'offensive allemande en direction de Châlons et de Reims était commencée depuis trois jours et nous ignorions tout à bord de la marche des événements militaires. Sans doute voulait-on qu'au cours de la délicate mission d'éclairage et de surveillance confiée à notre bateau, dans une région infestée de mines et de sous-marins, rien ne vint distraire la pensée des chefs et troubler le moral de l'équipage. Mais il y a une télégraphie secrète du cœur ; le monde spirituel a ses ondes hertziennes comme le monde physique, et vous avez tous pu constater que, sans raison bien apparente, l'air devient soudain moins respirable ou plus léger à l'approche de certains événements...

Le fait est qu'aucun de nous, ce soir-là, n'éprouvait la moindre oppression. Si j'avais eu l'esprit anxieux, aurais-je songé à cette équipée nocturne, me fussé-je préoc-

BRETAGNE

cupé de la charte des îles bretonnes et de ce qui en peut subsister dans l'archipel? Mais enfin je ne savais rien des événements, au sens strict du mot. Tout ce que je puis dire, c'est que j'avais confiance, que cette confiance était générale à bord de l'*Enyageante*, mais qu'elle ne s'appuyait sur rien de précis, jusqu'au moment où se déclencha cette féerie crépusculaire dans laquelle nous voulions voir, nous voyions vraiment un gage certain de victoire.

La nuit achevait de tomber quand notre you-you s'échoua sur le sable de l'île, près du vieux fortin, rasé dans un pli de la dune. La féerie de l'Occident s'était éteinte, mais une autre féerie commençait avec la lune qui, dans le ciel bleuté, baignait les choses dans une clarté élyséenne. Nous pensions trouver le village couché, endormi. Mais il y avait eu la veille un mariage de marin et, pour le « retour » de noces, l'unique auberge de l'île, la *Cantine patriote*, était restée ouverte par permission spéciale de M. le maire, qui n'est plus le curé — mais c'est tout comme — car si le curé, M. Lecène, frère de l'évêque de Beauvais, est mobilisé, un de ses confrères, réformé de guerre après blessure, remplit à Houat les fonctions de secrétaire de mairie et assure discrètement le cours de la tradition. L'île, théoriquement, est rentrée dans la norme et ne se distingue plus des autres communes de France, mais c'est toujours la charte de l'archipel qui la régit en fait; l'église est toujours le cœur de l'île. Et, si l'on boit et si l'on danse dans la cantine municipale, comme ce soir, c'est que la cure l'a permis ou qu'elle a bien voulu fermer les yeux.

Beuveries modérées d'ailleurs et danses parfaitement décentes. Nulle part je n'ai mieux compris le mot du mage Sembobitis, cité par Anatole France, que la danse est une prière. C'en était une en vérité que cette ronde grave, nouée par des filles et des garçons (en si petit nombre ceux-ci, hélas!) et menée sur un air de cantique auquel les chanteurs avaient adapté des paroles bilingues de circonstance :

Neusket kin bara (Il n'y a plus de pain) :
Personne ne m'en donne.
Qui m'en donnera ?
Personne ! Personne !...

La singulière chanson de noces ! Le pain de Brest, d'où nous venions, était sans doute exécrable ; celui du bord ne valait pas beaucoup mieux. Et on nous le rationnait sévèrement. C'était la disette partout, en ces mortelles semaines du dernier été de la

UNE VISITE A L'ILE D'HOUAT

guerre. Mais ici c'était la famine. Renseignement pris, l'île, depuis huit jours, n'avait pas reçu un gramme de pain : ses 230 habitants et la petite garnison du fortin devaient se contenter de pommes de terre avariées.

— Sur la semaine, passe encore, grommelait un vieux pêcheur. On y est habitué. Mais le dimanche et surtout des jours comme ceux-ci !...

— *Gast* ! renchérit son compère, c'est la première fois qu'on aura vu un dîner de noces sans pain. Est-ce que ça va durer longtemps, ce régime de suce-tou-pouce ?

— Rassurez-vous, mes amis, leur dis-je. Il y avait eu un petit retard dans l'envoi des blés d'Amérique, mais ils arrivent à flot maintenant. La crise est conjurée; notre propre récolte à nous-mêmes donne les plus belles espérances. Et puis, avez-vous vu dans le ciel le magnifique communiqué de ce soir, l'annonce de la grande victoire remportée par nos troupes... ?

Un communiqué céleste ! J'avais beau être en Bretagne, terre classique du surnaturel, mes auditeurs me regardaient avec des yeux ronds et se demandaient vraisemblablement, *in petto*, si je n'avais pas perdu la boule. L'enseigne Castel, à côté de moi, souriait d'un air approbatif. Son sourire ne convainquait pas plus les gens que mes explications. Nous avions raison pourtant tous les deux et, le lendemain soir, à la Pallée, en prenant terre, nous apprenions qu'assaili de flanc par Mangin, bousculé au centre par Degoutte, foudroyé en queue par Gouraud, l'ennemi avait lâché pied sur toute la ligne et se repliait précipitamment vers la Marne. L'aube de la délivrance était levée.

LA CORNOUAILLE DU SUD

La Laïta, fille harmonieuse de l'Isle et de l'Ellé, sépare administrativement le Morbihan du Finistère. C'est la région de Quimperlé. Il n'y a qu'une voix, chez les artistes, pour louer la grâce surannée de la petite ville, ses vieilles rues fleuries de coiffes blanches et de tabliers polychromes, sa curieuse place Saint-Michel divisée en deux les jours de marché : la « place au soleil » et la « place aux cochons », sa vénérable basilique de Sainte-Croix bâtie en 1083 sur le modèle du Saint-Sépulchre et l'un des très rares spécimens d'église en rotonde que nous ayons chez nous... Quimperlé à lui seul vaudrait le voyage ; mais Quimperlé n'est que le plus beau joyau de cet écrin maritime et pastoral où brillent péle-mêle le Pouldu et ses sables ; Moëlan et ses bruyères : Beg-Meil et ses chênes ; Rospenden et son étang ; Concarneau, la ville double, l'une close au monde sur son flot, dans le rude corset de pierre que lui laça le duc Jean III, l'autre, la ville des filets bleus, des « friteries » et des hôtels, épanouie au soleil sur la berge ; Pont-Aven, la ville des Moulins, qui est aussi et surtout la ville des rochers et des cascades, la Belle au Bois d'Amour, rêvant, en coiffes à coques et en collerette tuyautée, dans la fraîcheur verte d'un demi-jour d'aquarium.

Si la Touraine est le jardin de la France, ce pays-ci, de Quimperlé à Landerneau, peut être dit vraiment, avec Gustave Geffroy, le jardin de la Bretagne, un jardin très vieux et très doux, un peu mystique, mais d'un mysticisme encore païen, dévot aux fontaines-fées en même temps qu'à Jésus. La mer, qui le baigne, n'y a que des sourires, sauf sur trois ou quatre points de la côte particulièrement exposés : tels le cap de la Chè-

LA CORNOUAILLE DU SUD

vre, le « château » de Dinant et la rude barricade de Roscanvel, flanquée par les formidables bastions des Tas-de-Pois, à l'entrée du Goulet de Brest ; telle encore la région de Penmarc'h, sorte de grand radeau à demi submergé, qui nourrit sur ses steppes plats une population étrange aux crins durs et noirs, aux pommettes saillantes, aux prunelles retroussées, aux vêtements brodés de disques, de lunules et de spirales symboliques, les *Bigoudens*, débris de quelque tribu mongole échappée au massacre des Champs catalauniques ; telle enfin la région du Cap-Sizun, avec la pointe du Raz, hérissée, déchiquetée, tragique : la mer bout ; le sol trépidé ; dans la brume, des gouffres mugissants se creusent (*l'Enfer de Plogoff*), où l'imagination bretonne croit ouïr la plainte des *crierrien*, des âmes « dévoyées » qui n'ont pas reçu la sépulture en terre sainte et qui rôdent aux confins des deux ordres d'existence.

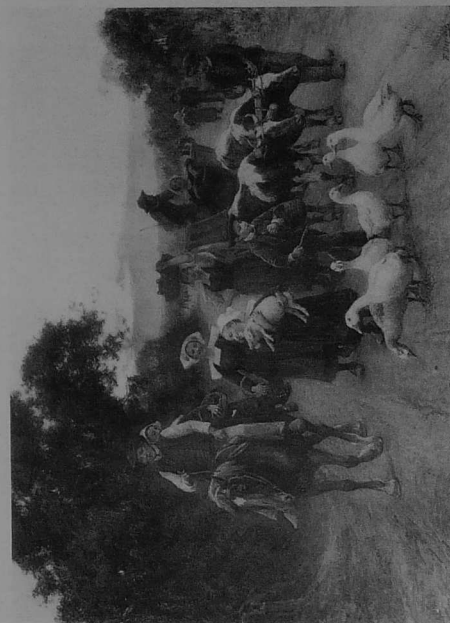
Les amateurs de sauvagerie goûteront là de fortes émotions. Mais il faudra qu'ils les y aillent chercher... Partout ailleurs, dans la magnifique baie de Douarnenez, couronnée par les quatre cimes violettes du Ménez-Hom, dans la rade de Brest, dans les anses de la Forêt, de Fouesnant, de Loctudy, du Caro, aux estuaires de l'Odét, de l'Elorn et de l'Aulne, la mer rentre ses griffes et n'est plus qu'une sirène voluptueuse. Insinuante, elle emprunte le lit des petits fleuves bretons pour remonter jusqu'aux villes de l'intérieur. Au pied du Mont-Frugy, devant la statue équestre du roi Grallon chevauchant le portail de la cathédrale de Quimper, elle balance son corps nacré sous les plus verdoyantes futaies de la Cornouaille ; à Châteaulin, à Landerneau, à Audiern, on la voit passer, riieuse, cambrée à la proue des barques qu'elle traîne dans son sillage. Et l'on sait qu'à Morgat et à Camaret, dans les grottes de l'Autel et de l'Arche, toutes incrustées de somptueuses pierrieres, elle a ses retraites mystérieuses, ses boudoirs de silence et de rêve, où on la peut surprendre, à minuit, les soirs de lune, peignant ses cheveux d'algues...

Qu'un tel pays, odorante corbeille de feuillage et de fruits posée au bord des eaux marines, apparait différent de l'image qu'on se fait ordinairement de la Bretagne ! La Cornouaille du sud n'est pas toute la Bretagne sans doute ; ce n'est qu'une des faces, et la plus riante, de cette contrée qui a tant de visages. Nulle part les chapelles et les calvaires ne sont plus finement ouvragés, l'idiome celtique plus chantant, les usages plus pittoresques, les binioux plus alertes, les passe-pieds mieux cadencés, les costumes plus chatoyants. Quimper a pu constituer tout un musée avec une noce cornouaillaise. Mais les personnages qui ont servi à l'établissement de cette

BRETAGNE

curieuse figuration ethnographique — Fouesnantaïses aux longs yeux veloutés, Hiennes monacales, Bigoudennes maillues, enrubannées et mitrées comme des impératrices de Chine, patriarches de Scaër en *brayou-ridet*, un ostensor brodé dans le dos, etc., etc., — vous les retrouverez quand il vous plaira, tirés à des milliers d'exemplaires, dans les grandes assemblées religieuses de la race, à Loc-Ronan, pendant les sept jours de la « troménie » septennale, à Rumengol, lors du « pardon » des chanteurs, à Sainte-Anne-la-Palud surtout, lors du « pardon » de la mer, « la plus imposante et la plus belle des solennités bretonnes », dit un bon juge, Anatole Le Braz...

Un charme singulier émane ici des choses, qui persiste et qui agit sur les âmes à la façon d'un subtil envoûtement. D'où vient ce charme étrange ? Est-ce du passé, toujours vivant en Bretagne ? De l'atmosphère de spiritualité qu'on y respire ? Ou de l'ambiguïté d'une terre à moitié marine, sirène et fée à la fois, qui mêle au bruissement des feuilles dans le soir la rumeur lointaine des cloches d'Is englouties sous les eaux ? Renan prétendait qu'on ne secoue plus la hantise de ces « voix d'un autre monde », pour peu qu'on ait prêté un moment l'oreille à leurs tremblantes vibrations...



Deyroulle - Retour du Marché

EN PASSANT PAR QUIMPERLÉ

Je ne sais si vous connaissez Quimperlé et sa région. C'est l'Arcadie de la Bretagne. Deux rivières y confluent, aux noms helléniques, l'Isole et l'Ellé, qui forment la Laita. Et le paysage sylvestre où elles circulent est, en vérité, d'une grâce incomparable. Mais, ce jour-ci, la neige le recouvrait. Les arbres grelotaient. Même l'hiver, les arbres gardent leur beauté; dévêtus de leurs feuilles, on voit mieux leur délicate structure, leur secret filigrane. La dame de Courteline, qui remarque qu'en hiver les arbres sont en bois, constate simplement une vérité d'expérience.

Je me serais volontiers attardé, malgré le froid, sous les ormes de la Place Royale, comme on appelait autrefois la belle esplanade qui domine le cours de l'Ellé. Leurs troncs, au soleil, découpaient une ombre bleue sur la neige; des flottilles de mouettes remontaient le fleuve avec la marée. C'était charmant. C'eût été plus charmant encore, si les vieux ponts de bois, tendus de lierre et de vigne-vierge qui trempaient dans l'eau leur feuillage, n'avaient été tout dernièrement remplacés par d'affreuses passerelles en ciment armé. Au diable les ingénieurs qui portent leurs mains pataudes sur ces visages de nos petites villes bretonnes, fragiles et doux comme des pastels! Et j'en aurais dit bien d'autres à ces barbares dont les cheminées commencent à hérissier le paysage et qui ne voient dans nos cascades que des chutes d'eau à capter. Mais l'aimable cicérone qui me faisait les honneurs de la petite ville, M. Léon Le Berre, un de nos meilleurs bardes bretons et l'un des plus érudits, m'entraînait vers la fameuse église Sainte-Croix, bâtie en rotonde sur le modèle du Saint-Sépulcre et qui est enclavée dans l'ancien monastère des Bénédictins.

BRETAGNE

L'église est curieuse, en effet. Mérimée en a parlé; Viollet-Leduc, si je ne m'abuse, en a dressé le plan de restauration. Mais ce qui frappe d'abord, c'est le passage voûté qui y conduit par le cloître et qui a cette originalité de servir en même temps de porte d'entrée à la gendarmerie, au tribunal, à la mairie, à la sous-préfecture, à la justice de paix, au presbytère et à l'église communale. Toute la vie publique et religieuse de la petite cité est concentrée céans, dans les mêmes bâtiments claustraux, si vastes, si confortables, qu'on a pu encore y loger, sous les lambris de l'ancien palais abbatial, l'hôtellerie moderne du *Lion d'Or*.

— Vous le voyez, me dit M. Le Berre, nous avons réalisé ici, bien avant la guerre, l'union sacrée. Une même âme — et un même toit pour tous !

(*La Guerre qui passe*, Bloch, édit.)

LES SARDINIERS

La pêche de la sardine se fait sur nos côtes à l'aide de grandes barques non pontées, de sept à huit tonneaux, grées en chasse-marée et montées généralement par cinq hommes et un mousse. Neuves, ces barques reviennent, barre en mains, à 4.500 ou 2.000 fr. ¹ Grosse somme déjà : nous n'avons là cependant que le prix de la coque et des agrès, auquel il convient d'ajouter celui de la roque et des filets spéciaux pour la sardine. Ces filets coûtent entre 70 et 100 francs pièce, et il en faut une quinzaine par bord. Ce sont de grands quadrilatères longs de vingt à vingt-cinq mètres et hauts de neuf ou dix, la ralingue supérieure garnie de lièges, la ralingue inférieure de plombs ou de pierres qui les maintiennent verticalement dans l'eau. La dimension du tour de maille est calculée d'après les dimensions minima et maxima de la sardine et va de 36 à 75 millimètres. Le poisson se doit prendre par les ouïes : que la maille soit trop étroite, il tourne bride ; trop large, il passe au travers. D'où la nécessité d'avoir à bord un certain nombre de filets de « moules » différents.

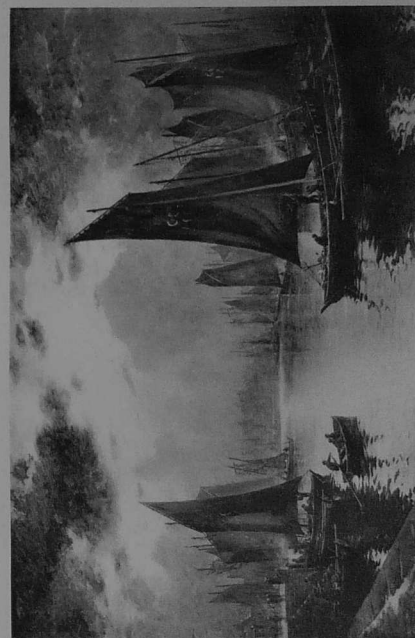
Acquisition dispendieuse, d'autant que, vienne une bourrasque, et le filet est perdu ; il suffit de moins quelquefois, d'un « béluga » qui s'amuse et, en trois coups de queue, déchire toute cette dentelle. Le filet à sardines est tissu d'un fil aussi mince que possible ; pour le rendre moins visible encore, on le passe au sulfate de fer qui lui donne la teinte bleutée de l'eau de mer. Telle est la défiance de ce capricieux petit poisson qu'il n'est sorte de précaution qu'on ne doive prendre pour éviter de l'effrayer. Une fois sur

1. Ces chiffres restaient exacts jusqu'à la guerre. Aujourd'hui, il faut au moins les quadrupler.

BRETAGNE

le lieu de pêche les mâts sont abattus, les filets immergés. Silence complet sur toute la ligne; tandis que deux hommes de l'équipage, les « teneurs », saisissent leurs lourds avirons de vingt pieds et se mettent à « nager » doucement, presque sans bruit, pour « tenir la barque bout au vent, » le patron se poste sur la « chambre » et sonde les profondeurs de cet œil aigu du marin qui vaut les meilleurs télescopes. Égrenés jusqu'à l'horizon, sept et huit cents bateaux sont là quelquefois à la file et, dans la grise immensité, toutes ces hautes silhouettes patronales, debout à l'arrière des barques et se découpant en vigueur sur le ciel, ont moins l'air d'interroger l'abîme que de célébrer quelque office mystérieux. De fait, la pêche, il y a quelques années, débutait comme une cérémonie religieuse: dans le Finistère, par un grand signe de croix du patron et une brève oraison que, tête nue, répétait tout l'équipage; dans le Morbihan, par une aspersion d'eau bénite sur les engins et sur la mer. Ces usages n'ont peut-être pas complètement disparu et il y a encore, en Bretagne, des bateaux « chrétiens ». On commence à les compter, cependant. Le *gamblot*¹ d'une main, chaque patron puise tour à tour dans un des deux *baillets* posés près de lui. L'un des baillets est chargé de « farine », l'autre de rogue. C'est avec ce dernier appât qu'on prend la sardine; mais il coûte extrêmement cher. Aussi nos pêcheurs en sont-ils très ménagers. Avant de s'en servir, ils veulent savoir si l'emplacement est bon. Ils commencent donc par jeter un peu de « farine » dans l'eau. La « farine » (matière de tourteau, d'arachides et de rogue) a la propriété de faire « lever » le poisson. On s'aperçoit rapidement de ses effets à certains éclairs argentés qui raient les profondeurs et aussi aux bulles d'air (*bouffies* ou *berven*) que la vessie nata-toire de la sardine laisse échapper en « levant ». Il est temps alors de jeter la rogue. A petites poignées, en l'émettant entre ses doigts, le patron la laisse filer à l'arrière. La sardine, avidement, se jette sur l'appât; les mailles du filet la saisissent par les ouïes. Quand le patron juge la charge suffisante, il hèle ses hommes pour retirer le filet et en immerger un second. Les coups de filet de 5 et 6000 sardines ne sont pas rares; on en cite où grouillaient jusqu'à 20.000 sardines. Les pêcheurs ont un terme spécial pour désigner ces coups de filet miraculeux: ils disent que le poisson est « fou ». Ce n'est précisément plus le cas aujourd'hui, où il se montre d'une sagesse qui frise l'indifférence. Sitôt le second filet immergé, les pêcheurs procèdent rapidement au *depescage* (démallage) du premier. Deux hommes, — un pêcheur et le mousse, — prennent le filet brasse

1. Sorte de grande cuiller en bois. Le *gamblot* est surtout employé dans les ports de l'est Breton et de Vendée. Dans l'ouest, les patrons, pour puiser l'appât, se servent simplement de leurs mains.



Guillaume Vigneron

Maronier - Une Éclaire

LES SARDINIERS

à brasse et le secouent pour faire tomber le poisson. Si celui-ci résiste, on l'arrache d'un coup sec, quitte à laisser la tête dans les mailles. Cette sardine étêtée ne sera pas vendue ; elle servira, le soir, pour la *cotriade* du bord.

La pêche peut durer plusieurs heures comme elle peut n'en durer qu'une ; mais il faut compter avec le retour. Vraie course au clocher ! Les barques, toutes voiles en dehors, détalent vers l'usine. Aux premiers arrivés les meilleurs prix. Tant pis pour les retardataires, qui trop souvent, si la récolte fut copieuse, devront se contenter de salaires dérisoires. J'ai vu des bateaux s'en revenir ainsi avec 60.000 sardines ; mais j'ai vu aussi, à Douarnenez, toute la flotille (800 bateaux) s'en revenir à vide, sauf deux équipes qui avaient pêché, de droite et de gauche, quelques sardines de racroc. Le baril de rogue s'est épuisé peu à peu : la sardine était là pourtant, comme en témoignaient la couleur de la mer, les « croix » des mouettes, les plongeurs des godes, les bonds des marsouins. D'où vient qu'elle soit restée insensible à toutes les sollicitations ? Mystère encore ! On n'a par ménagé l'appât ; mais à certains jours, on ne sait pourquoi, la capricieuse ne veut entendre à rien, fait grève, refuse de « travailler », pour parler comme les pêcheurs.

(Sur la Côte, FLAMMARION, édit.)

LES BIGOUDENS

A Plomeur, raides sous leur mitre,
En plastrons d'or vert, jaune ou roux,
Les Bigoudens, sur le placître,
Tournent au son des binious...

D'où viennent-elles, ainsi faites,
Avec leur face sans méplats
Et les disques qu'aux jours de fêtes
Elles collent sur leurs soins plats ?

L'immobilité de leur masque
Fait paraître encor plus lointains,
Daus l'aigre et sonore hourrasque,
Leurs yeux vaguement tibétains.

Peut-être qu'au temps où la Gaule
Cbâtait l'orgueil d'Attila,
Un débris de tribu mongole
Vint à la nuit s'échouer là.

C'était un plateau solitaire,
Un grand cap triste du Ponant,
Perdu tout au bout de la terre,
Sous un ciel bas et frissonnant.

LES BIGOUDENS

Quand l'œil des fuyards, dans la brume,
Put l'explorer le lendemain,
Un mur circulaire d'écume
Partout leur barrait le chemin.

Partout la mer, la mer sans borne !
Son sel corrodait l'eau des puits,
Et, campés sur leur grand cap morne,
Ils n'en ont pas bougé depuis.

Ils vivent dans cette ouate blême,
Les bras croisés sous leurs mentons,
Chrétiens, au moins par le baptême,
Et, par la langue, Bas-Bretons.

Mais l'âme ancestrale persiste,
Et c'est toujours comme autrefois
Le viel Orient fataliste
Qui stagne en leurs crânes étroits.

C'est lui qui charge leurs corps frustes
D'or jaune ou vert ou cramoisi
Et qui déroule sur leurs bustes
Une Genèse en raccourci...

O filles des hordes camuses
Qui meurtrirent les champs latins,
Bigoudens, en vos cornemuses,
Hennissent des poneys lointains.

Vous plongez au profond des âges ;
Dans votre Orient fabuleux,
Vous aviez déjà ces visages
Ronds et ces crins aux reflets bleus ;

BRETAGNE

Sous des toits portés par des hampes
Et taillés dans des peaux d'élans,
Vos yeux retroussés vers les temps
S'ouvrirent voici deux mille ans ;

Et, près des flots lourds endormies,
Vous avez l'air, dans vos draps d'or,
D'une peuplade de momies
Terrée aux confins de l'Armor.

(*Poésies complètes*, Jouvz, édit.)

LES BRUGARDS DU CAP SIZUN

En tant qu'agriculteurs, les *brugards* (du breton *brug*, bruyère) ne sont guère privilégiés. Ils habitent, à l'extrémité du Finistère, une région sauvage, déchiquetée, noyée d'un brouillard perpétuel : sur cette avant-garde du vieux monde qui supporte la première l'assaut de grandes lames transatlantiques, le granit est presque partout à vif. Le plateau, plus directement exposé, reste abandonné aux bruyères dont l'immense moutonnement violet remplit tout l'horizon, barré vers l'ouest par une ligne d'écume. C'est seulement dans les vallées, au creux des dunes, que la nature s'adoucit ; de petites fermes s'y blottissent, face au sud, qui surprennent le visiteur par leur mobilier hétéroclite : casiers, orins, filets, avirons voisinent avec des bèches, des herses, des ventilateurs. A l'avenant du logis, les hôtes se présentent tantôt bottés jusqu'aux cuisses, en vareuse et en suroît, comme des pêcheurs, tantôt chaussés de lourds sabots et vêtus de la *chupen* des laboureurs. Ces amphibies sont justement nos *brugards*. Et leur existence en partie double s'explique par les profits qu'ils en tirent. Voici, par exemple, la famille G., de Cléder, dont M. Le Gall a tracé une monographie détaillée remontant à 1908. Composée de « douze personnes laborieuses et unies », sous la direction patriarcale du père, cette famille exploite près de la mer une ferme de sept hectares (douze journées, comme on compte en Bretagne). La ferme, en 1903, a rapporté 300 francs, blés et légumes ; l'élevage 400 francs, produit net, frais de nourriture défalqués ; la pêche, tant à pied (mulets, bars et poisson plat) que sur les deux

BRETAGNE

bateaux langoustiers appartenant aux G., 2.475 francs ; mais elle a été exceptionnellement brillante. Au total, le budget des dépenses de la famille, qui est très économe, il est vrai, n'ayant pas dépassé 825 francs, la presque totalité des bénéfices de la pêche a pu être placée à la caisse d'épargne ou consacrée à l'achat de nouveaux terrains autour de la ferme...

(L'Année Bretonne, 2^e série, CHAMPION, édit.)



Henri Royer - Femmes du Cap au bord de la Mer.

Cliché Vianassa

UNE VISITE A L'ILE DE SEIN

Il fait du vent, et même gros vent, mais c'est le vent du sud-ouest qui porte vers l'île. Après quelques bordées dans la rivière, quand nous aurons doublé le musoir de la jetée, il n'y aura plus qu'à courir grand largue dans la direction de Sein.

Trois femmes embarquent avec nous : une artisane d'Andierne, coquette, l'œil vif sous son fin bonnet de dentelle, une jeune paysanne du Cap et une vieille Ilienne en *jobeline* noire qui revient de pèlerinage.

Il n'y a qu'un banc à l'arrière où l'on puisse s'asseoir sans trop gêner la manœuvre. Les femmes font le signe de la croix au moment où on lâche les amarres ; la grande voile est hissée, puis le foc, le petit foc, « le flèche », et nous courons notre première bordée sur Poulgouazec, un hameau de pêcheurs qui trempe dans le Goayen, en face d'Andierne, et qui dépend de Plouhinec.

Cette navigation en rivière n'est pas sans danger à cause des tournants et de l'étroitesse du chenal. Des maisons de plaisance, des bois de pins-parasols, de hautes bâtisses blanches pareilles à des casernes et qui sont des « friteries » bruisantes de chansons et de cris l'été, aujourd'hui muettes, s'étagent sur notre droite le long de la digue en pierres de taille construite par l'ingénieur Fénoux et qui est un beau travail d'art, mais parfaitement superflu. On pensait qu'elle fixerait le chenal ; il n'en a rien été. Les bancs de sable de l'entrée se déplacent comme avant et la barre est aussi forte. On commence à danser sur le *Zénith* ; le teint des femmes tourne à la cire ; elles se penchent sur le plat-bord et gênent la manœuvre. Le patron finit par les renvoyer dans le poste, et je reste seul sur le pont avec l'équipage.

BRETAGNE

Brusquement, la jetée franchie, l'horizon se découvre. Nous sommes dans un vaste estuaire, nu, sans une île, sans un rocher, et qui rappelle à s'y méprendre l'estuaire de la Seine. C'est la même configuration de côtes : à gauche, des collines violettes qui se fondent vers Penmarc'h dans une brume grise, d'un gris à peine plus foncé que celui de la mer et du ciel ; à droite de hautes falaises coupées verticalement et creusées de grottes profondes. Rien ne pousse sur ces falaises qu'un peu de bruyère mêlée d'un ajonc court et dru, où se blesseraient les troupeaux. L'été, cela fait des tapis d'un rose pâle poudré d'or, qui sont délicieux à l'œil, et, l'hiver, leur teinte rousse et brûlée reste belle encore. Les vraies fleurs du paysage, ce sont les clochers de granit qui pointent sur la hauteur ; il s'en lève un tous les cent mètres. Le patron me les nomme au passage : Saint-Tugen, Saint-Yves, Saint-They, Saint-Collodan, Saint-Michel, Esquibien, Goulien, Primelin, Plogoff, enfin la chapelle d'*Itron-Varia-ar-Veac'h-Mad*, Notre-Dame-de-Bon-Voyage, qui, du plateau de Pennearc'h, commande l'entrée du Raz...

Elle est bien connue des Bretons, cette chapelle de Bon-Voyage où, le jour du pardon, ils se rendent processionnellement sur leurs barques, bannières au vent, les flammes pâles de leurs petits cierges étoilant le Raz à l'infini. Effectivement le Raz est devant nous : il fait un grand sillon de l'est à l'ouest, où la mer bout, tourne et court comme dans un cuve chauffée à blanc. « Le Raz se broie, *en hem zraill*, » disent les marins. Encore quelques embardées et nous y serons. Mais le patron a donné un ordre au mousse ; l'enfant disparaît, puis remonte sur le pont, traînant à sa remorque la vieille Ilonne qui s'accroche à la rampe pour ne pas perdre l'équilibre. Elle s'agenouille contre la lisse, face à la chapelle de Bon-Voyage. Le patron crie impérieusement : « Bas les casquettes ! » et la bonne femme, après un signe de croix que répète tout l'équipage, récite l'*Angelus*, l'*Ave Maria* et de *De profundis*. Les hommes font les répons en sourdine et, quand c'est fini, la vieille Ilonne regagne sa couchette au bras du mousse. Ce n'est pas tout à fait la scène classique dont parlent les guides, avec sa prière fameuse :

Done va sikourit, evit tremen ar Raz ;
Rag ma vag zo bihan hag ar mor a zo braz !

« Seigneur, secourez-moi au passage du Raz ; car ma barque est petite et la mer est grande ! »

UNE VISITE A L'ILE DE SEIN

C'est quelque chose de plus simple et de tout aussi poignant...

Nous sommes maintenant en plein Raz ; nous naviguons, d'après la légende, au-dessus des champs où fut Is, et les marins bretons, qui ne vont pas chercher leurs explications bien loin, disent que c'est à la présence de cette ville sous les eaux qu'est dû le trouble de la mer. Peut-être, en nous penchant, verrions-nous glisser entre les algues les fantômes mélancoliques d'Ahès et de ses cavaliers, les quarante seigneurs aux manteaux de pourpre qui se rendaient chaque matin à la messe de Laoual et qui communiaient exprès pour lui rapporter des hosties. Ahès, certains jours, monte encore sur les eaux. Elle annonce la tempête : « *Chetu Mari ar C'hap* ; voilà Marie du Cap ! » disent les marins en se signant, et ils font demi-tour. Rien de moins certain, d'ailleurs, que cette prétendue submersion d'Is. Les Bretons eux-mêmes ne sont pas d'accord sur l'emplacement qu'occupait la ville. En 1828, pourtant, un marin de Plogoff, nommé Pierre Tréanton, qui pêchait dans le Raz le jour du vendredi saint, ramena une croix moise en granit, d'un mètre vingt de hauteur, qui s'était accrochée à sa palangre et qui provenait évidemment d'un calvaire ou d'une église. On montre encore cette croix à Penneac'h...

Il est dix heures du matin. Nous coupons en perpendiculaire un vapeur qui vient de l'*Ar-mor-glei*, la mer gauche, que le Raz fait communiquer avec la mer droite, *Ar-mor-deo*. Il faut bien calculer l'heure des courants pour passer le Raz. Il n'y a pas d'hélice qui tienne, de voile ni d'avirons, me dit Ménou. Le Raz n'a que deux passages : l'un pour les grands navires, entre la Petite-Vieille et Sein. La meilleure heure pour s'y risquer est l'étales. Si c'est flot, en effet, le courant porte au nord sur la Tête-du-Chat : vingt-trois navires ont fait côte en une seule année sur les Barillets ou le Chat, sans compter ceux qui ont coulé à pic et n'ont pas dit leur nom. La seconde passe, pour les caboteurs et les bateaux de pêche, s'ouvre entre la vieille Gorbébella et la pointe du Raz. C'est la plus sûre. Cependant, aux trois dernières heures du jusant, la marée y porte sur les écueils de la Vieille. Par temps calme, le navire est perdu ; la houle du large le prend par le travers et l'envoie talonner sur quelque haut-fond :

Nep ne sent ket ouc'h ar stur,
Ouc'h ar garreo a ra sur.

« Si le navire n'obéit pas au gouvernail, au rocher il obéit sûrement. »
On les voit distinctement à présent, cette vieille Gorbébella et sa fille, la Petite-Vieille,

BRETAGNE

l'une avec son phare de trente-trois mètres de hauteur, l'autre avec sa balise à feu que la dernière tempête a décapitée. Derrière elles, la pointe du Raz, *ar Staon*, l'étrave de la terre, le *Gobeun promontorium* de Ptolémée, déchire l'eau àrement... Et voici que devant nous,

Si basse à l'horizon qu'elle semble un radeau,

commence d'émerger l'île. Un radeau à l'ancre, en effet, ou mieux, dans cette lumière d'hiver, pâle et douce, un gigantesque nymphéa de qui son phare blanc semble la fleur. Nous courons vent arrière sur elle. La mer est plus calme, hors 'du Raz, et nous retrouvons ici la grande houle rythmique et berceuse du large. Ça ne dure guère d'ailleurs. La mer blanchit encore : cette fois ce sont les brisants. Ils sont là tout autour de Sein, sur dix lieues de circonférence, comme une meute de chiens enragés, havant et jappant après le naufrage : Guelvan, Nerroth, ar Gazek, Plassou, Vaskern, Guernéfan, Trouziart, Neulach, Janetta, et le dernier de la bande, le plus féroce, aujourd'hui muselé, une flamme au front, Armen. Il faut une connaissance singulière des lieux pour louvoyer dans ces remous, entre ces gueules sournoises ou large ouvertes. On peut se fier là-dessus au patron Ménou et, en général, à tous les Iliens. Le Raz est leur boulevard. Ils en savent par cœur tous les écueils et, pris par la brume ou la nuit, l'oreille les dirige presque aussi sûrement que l'œil. Chaque brisant possède sa rumeur particulière qu'ils reconnaissent de loin et qui les renseigne...

Et, tout de même, c'est une assez forte surprise à qui débarque ici pour la première fois, sous l'impression de ses lectures ou des récits qu'on lui a faits, d'apercevoir, au lieu des misérables chaumes bas, sans lumière, qu'il attendait, un double amphithéâtre de maisons blanches, solidement maçonnées, gaiement ouvertes sur la rade et d'un étage ou deux sur rez-de-chaussée. Un énorme banc de rochers, le Nerroth, protège cette rade de l'est à l'ouest. La digue de Keulaurou s'infléchit vers le sud comme un bras qui se courbe ; de beaux quais, des cales, deux ou trois petits débarcadères soigneusement entretenus achèvent de donner au visiteur une impression de bien-être matériel que ne démentira pas un examen plus attentif des lieux. Les barques sont rentrées. Elles sont toutes grées en sloops et se balancent dans les deux ports naturels creusés derrière le Nerroth et que sépare une légère avancée de roches : le port du sud, réservé pendant l'été aux Paimpolais et qui a pris d'eux son nom (on l'appelait auparavant *am aod meur*), et le port des Iliens ou port Saint-Guénolé.

UNE VISITE A L'ÎLE DE SEIN

C'est dans celui-là qu'est le corps-mort où va s'amarrer le *Zénith*...

Ce qui frappe tout de suite ici, c'est, à quelques exceptions près, la forte unité de cette race. Les hommes sont grands, nerveux et souples : peu de blonds parmi eux, et de même chez les femmes. C'est chez celles-ci, comme il arrive presque toujours, que les traits originels se sont le mieux conservés. Elles ont une pureté de type presque classique ; à seize ans on dirait des Junons. Toutes portent la cape noire, dite *jubilinen*, le châle noir, la jupe noire que vous leur avez vus dans le célèbre tableau de Renouf : *la Veuve de l'île de Sein*. La seule ligne de blanc est fournie par la chemise qui sort un peu et croise sur la gorge légèrement découverte. Je ne saurais dire l'effet de ce costume si sévère et ainsi généralisé. Un deuil éternel semble vraiment peser sur ces femmes, qui fait leurs bouches amères et leurs yeux graves sous les extraordinaires cils noirs dont ils sont ombragés. Cette noblesse, cette gravité du type tiennent sans doute pour beaucoup aux mariages consanguins, qui sont presque de loi ici. Il n'y a que dix-neuf noms de familles à l'île, et surtout des Hervés, des Porsmoguier, des Miliner, des Ménou et des Thymeur. Même sang chez tous. Or il est extrêmement rare qu'une fille ou un homme de l'île se marie sur la grande terre. Les veufs et les veuves qui cherchent placement sont seuls dans ce cas. Il est assez mal porté ici, en effet, de se remarier en secondes noces : on a l'air de ne pas regretter le mort. Une superstition y ajoute : en épousant un veuf, une lienne aurait peur d'être étranglée par la première femme du mari, dont les mânes la jalouseraient.

Ces mariages consanguins, excellents pour le maintien du type, ont bien leur côté fâcheux ; le moins qu'ils entraînent est le lymphatisme qui, joint à l'alcoolisme croissant chez les hommes, est pour ce peuple une menace de dégénérescence prochaine. Rien n'égale en charme, cependant, les préliminaires de ces unions entre proches ou alliés. La connaissance se noue généralement au catéchisme. Des promesses s'échangent qui seront observées fidèlement. L'heure venue de partir au service, la mère prend son fils à l'écart : « Dites-moi, jeune homme, quelle est la jeune fille que vous avez choisie pour que je m'attache à elle. » Dès ce moment elle l'appellera de préférence aux autres jeunes filles pour tous les labours où elle a besoin d'aide. Mais cette faveur ne va point sans quelque esprit de renoncement chez l'élève ; elle ne doit plus assister à aucune fête, prendre part aux danses et aux mariages. Il lui faut être réservée dans ses propos, modeste dans son costume. Au retour du service, son ami fera d'elle sa société habituelle et, lorsque enfin il croira le moment venu de l'épouser, tous deux iront ensemble s'ins-

crire à la mairie et à l'église. Les parents ne seront officiellement informés qu'après. La noce est simple, et la religion y tient la première place. Point de gala, de banquet monstre comme sur la grande terre, mais un repas dans la famille de la jeune fille, pour ses parents et amis, et un autre dans la famille du garçon pour les siens. Les invités fournissent une partie des provisions : plusieurs jours à l'avance, les hommes sont allés pêcher du congre, qu'ils salent eux-mêmes et qu'on couche ensuite sur un lit de pommes de terre ; la tâche des femmes est d'éplucher ces pommes de terre la veille du mariage. Le matin, les fiancés ont communiqué. Après le repas de noce, on danse parfois, sur des airs chantés de gavotte (l'île n'a pas de ménestrier). Le lendemain, messe et service pour les parents décédés ; les époux communient une seconde fois. Puis ils se rendent sur les tombes de leurs proches et y demeurent longuement en prière.

C'est de ce moment qu'ils entrent dans leur nouvelle vie. Pendant tout un mois, cependant, la mariée gardera ses atours de noce et ne travaillera pas. Délicate attention et qu'on est surpris de trouver chez ce peuple où la condition des femmes est restée si dure et voisine du servage ! Les femmes ne tutoient pas leurs maris ni leurs enfants mâles, et le curieux, c'est que le tutoiement ici est général. Est-ce souvenir d'une lointaine communauté d'origine ou la révélation de leur christianisme primitif ? Les femmes s'appellent toutes entre elles *Va c'hoar*, ma sœur, et les hommes *Va breur*, mon frère. Les hommes ne travaillent jamais à terre qu'à la réparation de leurs filets, de leurs casiers et de leurs barques. Le champ du labeur humain a été ainsi divisé : la mer aux hommes, la terre aux femmes. Ce sont celles-ci qui font le ménage, récoltent le goémon, fabriquent la soude, cultivent le sol, coupent le blé, etc. Il n'y a pas de cadastre à Sein, pas de titres de propriété, et cependant les procès y sont inconnus. Tout se passe entre femmes, à l'amiable. Pour le partage des terres, qui a lieu le jour même de l'enterrement, elles se rendent sur place avec un enfant : chaque pièce de terre est divisée en autant de lots qu'il y a d'héritiers. Après quoi, on fait tourner le dos à l'enfant et dans son béret, qu'il tend par derrière, chacune des femmes dépose un caillou. Puis on dit à l'enfant de jeter les cailloux sur les lots : le lot où tombe le caillou devient la propriété de la femme qui l'avait mis dans le béret ou de ceux qu'elle représente. Il en a été ainsi de tout temps : Cambry, qui visita l'île à l'époque du Directoire, dit que les femmes faisaient les partages avec leurs tabliers et que la plupart des hommes ignoraient la place de leurs propriétés.

Ces mœurs primitives s'expliquent autant chez les Iliens par la fidélité aux anciens

usages que par leur éloignement des centres administratifs et l'espèce d'autonomie qu'on leur a toujours laissée : leur organisation, au commencement du XIX^e siècle, était celle du clan, de la tribu ; ils continuent de vivre en marge du code. C'est peut-être bien encore la meilleure explication de cette religiosité excessive dont on ne trouve point l'équivalente, même en Bretagne. Longtemps solitaires, perdus à l'extrémité du vieux monde, sur la mer la plus terrible, dans un danger continu, sans même ce sentiment de sécurité et de détente qu'éprouvent les autres marins, leur journée faite, en prenant pied sur le continent, mais se regardant vraiment comme sur un pan de terre naufragée, sur un radeau de fortune, ils se sont tournés vers la religion comme vers le seul havre d'allègement qui s'ouvrait à eux. Hommes et femmes entendent la messe tous les matins, communient tous les dimanches. L'église est placée, à la mode bretonne, au milieu du cimetière : nul n'en sort sans aller prier sur la tombe de ses proches ; le cimetière est le rendez-vous commun. Si fréquenté, si étroit, il n'y pousse pas plus d'herbe que sur une place publique. L'après-midi, on se rend encore à l'église. On y retourne le soir. Tout cela sans préjudice des jubilés, des missions, des cérémonies du carême, du mois de Marie (mai), du mois du Sacré-Cœur (juin), du mois du Rosaire (octobre), des pardons aux diverses chapelles du littoral, des pèlerinages à Sainte-Anne-d'Auray et à Lourdes, des retraites bretonnes, pour hommes et pour femmes, à Quimper, à Quimperlé et à Lesneven...

Le mysticisme de la race, déjà si vif sur la grande terre, s'est exaspéré ici, assombri encore de tout ce que l'existence y a de précaire. Cela se marque, chez l'Ilien, à sa hantise de la mort. L'air est plein d'âmes errantes. Elles se lèvent de la mer, des champs, des grèves, des rochers, âmes de noyés criant après la sépulture (1), d'autres venues du continent par le *bay-nos* et pour qui l'île est une sorte d'antichambre funèbre, de conciergerie de la mort (2), d'autres encore, toutes dolentes, âmes parentales et indignes, nostalgiques de la vie quittée, en quête d'un souvenir ou d'une prière. A certaines heures du soir, après l'*Angelus* sonné, elles assiègent les maisons et il faut avoir soin de ne pas fermer trop brutalement la porte par crainte de les blesser. Cette obsession perpétuelle de l'au-delà se trahit à toutes sortes de signes et spécialement dans une locution

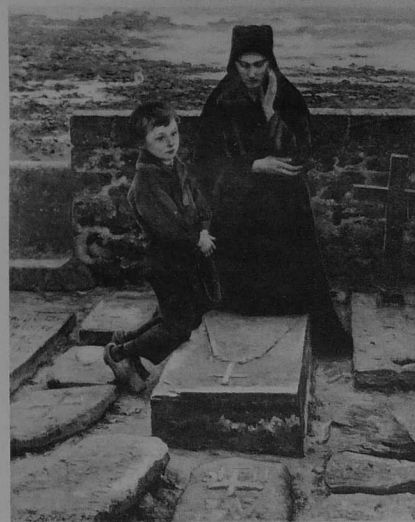
1. *Chouerien* ou *crierien*.

2. Le *bay-nos* est un bateau qu'on aperçoit, au bran de nuit, se dirigeant vers l'île et chargé de lumières. « Il fait sur mer l'office du *coarik ankou*, du *charriot des morts*, sur terre. Il est commandé par le premier mort de l'année. Une dame X... d'Audierne, perdit son mari du choléra le 1^{er} janvier 1886 ; cette dame n'a plus d'autre nom que son surnom Ankou, la Femme du Trépas. » (Le Carguet, *Tableau du Raz de Sein*).

BRETAGNE

qui est ici d'un emploi courant : quand on reçoit un petit service de quelqu'un, quand on sort d'une maison, quand on pousse l'huis avant de se coucher, partout où nous disons *merci* ou *bonsoir*, l'Ilien dit : « *Joa d'ann anaoun !* Joie aux âmes ! » A quoi les autres personnes répondent : « *Amen.* » La solidarité entre proches, très forte en leur vivant, ne se relâche pas après la mort. Ce sont les parents immédiats du défunt (après le mari ou la femme) qui creusent sa fosse ; ce sont eux qui le portent et le descendent en terre, — exception faite pour les enfants qui sont portés par leur parrain ou leur marraine. Dès qu'un Ilien meurt, le glas tinte ; le curé quitte l'église avec les enfants de chœur ; la foule les suit jusqu'à la maison du défunt où le prêtre récite le *Placebo*, repris en sourdine par les assistants. Les visites se succèdent pendant toute la journée et la nuit. Le lendemain a lieu l'enterrement. A cause de l'étroitesse du cimetière, et faute de concessions perpétuelles, on est obligé d'empiler les morts les uns sur les autres : la pioche qui creuse heurte à chaque instant de la chair, des ossements. On les met de côté et on les dépose dans un coussin sur le cercueil du nouvel inhumé. La terre jetée sur celui-ci est aussitôt recouverte d'une pierre ; c'est souvent la même dalle funéraire, d'aspect mérovingien, en caractères d'un pied de haut, qui sert ainsi depuis dix générations. Le soir de l'enterrement, la famille donne un grand repas aux parents et aux amis du défunt. On y fait son éloge que suivent diverses oraisons. Si le défunt laisse des enfants en bas âge, ils sont recueillis par leurs parents immédiats. En aucun cas, on ne les abandonne à la charité publique. Chacun y aide d'ailleurs ; la préférence pour les emplois de mousses est toujours accordée aux orphelins et aux fils de veuves. Les patrons qui les emploient passent pour avoir plus de chance que les autres...

Ce qui est bien significatif, c'est que tout cet appareil funèbre, à l'inhumation près, se reproduit pour les Iliens qui ont disparu en mer ou au service. Le frère de Pauline Ménon était décédé à Toulon, à l'hôpital Saint-Mandrier. Dès qu'on connut la nouvelle, on fit avertir les autres parents et on entama les apprêts de la veillée mortuaire. Pour cette veillée, qui n'est pas sensiblement différente de celle où le mort est présent, on étend un drap sur la table ; on dessine une croix sur le drap avec deux serviettes repliées et on pose sur cette croix le portrait du défunt ; à défaut, quelque objet lui ayant appartenu. Puis on va prendre à l'église le crucifix et les deux chandeliers. Le prêtre et les enfants de chœur viennent réciter le *Placebo*, et la nuit se passe, comme d'habitude, en visites et en prières. Messe d'enterrement le lendemain, puis service de huitaine, enfin service anniversaire du bout de l'an.



Renouf. — La Veuve de l'Île de Sein.

Cliché Villard

UNE VISITE A L'ILE DE SEIN

Les plus pauvres Iliens participent à ces honneurs funèbres. La piété de leurs proches ne s'arrête point là : il est encore d'usage d'inscrire les morts sur la prière publique de l'année (coût : 1 fr. 50 par nom et par an). Le prêtre lit au prône le nom des inscrits et récite ensuite un *De profundis* général à leur intention. C'est lui aussi qui, le jour de la Toussaint, désigne en chaire les huit hommes de la paroisse chargés du *tro ann anaoun* (procession des âmes). Une quête à domicile est faite par leurs soins. La nuit venue, après les trois nocturnes des morts, quatre d'entre eux restent à l'église pour sonner le glas qui ne cessera plus de tinter. Les quatre autres, avec des clochettes, font le tour du village. Ils s'arrêtent devant toutes les maisons et de préférence devant celles où il y a eu des morts pendant l'année. Leur mélodie frissonnante s'élève alors dans la nuit :

Christenien divanet,
Da pedi Doue gan ann anaoun tremenet,
Da lavarat eur pater hag enn ave :
Requiescant in pace !

« Chrétiens, éveillez-vous ; priez Dieu pour les âmes des défunts et dites à leur intention un *Pater* et un *Ave*. » De l'intérieur, des voix répondent : « *Amen...* » Cette lugubre procession ne se termine qu'au petit jour¹.

La croyance à une sorte de survie matérielle et souterraine est encore manifeste à certains traits : on voit sur les anciennes tombes des trous en forme de calices et de buires qui servaient aux libations de laitage et de vin ; les Iliens restent persuadés que la terre du cimetière paroissial est nécessaire au repos des morts...

C'est depuis 1877 seulement que la marine entretient un médecin à l'île. Les hommes lui firent bon accueil au début ; mais les femmes déclinaient longtemps ses soins...

Aujourd'hui même tous les Iliens ne croient point à l'efficacité des secours médicaux. Ils ont meilleure confiance aux remèdes de bonnes femmes, à certaines formules mystérieuses connues d'elles, à des pratiques d'un caractère étrange où il est malaisé de distinguer la part de la raison et celle de la foi. Telle est la neuvaine à saint Corentin pour guérir la langueur des enfants. Saint Corentin (un des patrons de l'île) a sa chapelle près du phare, dans un lieu désert et stérile, battu des vents, où elle achève de

1. Le *tro ann anaoun* a été supprimé cette année et ne sera vraisemblablement plus rétabli. C'était, me dit-on, une occasion d'orgie pour les quêteurs et les sonneurs.

BRETAGNE

s'effriter. Quand un enfant est malade (*lanquès*), il est d'usage qu'on fasse dire une messe pour lui à cette chapelle. Neuf veuves, choisies par les parents, s'y rendent en procession et en font neuf fois le tour, le chapelet à la main et en ayant soin, tous les trois tours, de rentrer à l'intérieur pour dire un *Pater*. Deux enfants les accompagnent, chacun avec la moitié d'une miche de pain. La miche est déposée sur l'autel. A l'issue de la cérémonie, on la reprend et les neuf veuves y mordent les premières. Elles retournent ensuite au village avec le restant de la miche. A chaque passant qu'elles rencontrent, elles doivent tendre un morceau de pain en lui disant : « Voici du pain de la neuvaïne. — Bonne santé au malade, répond le passant, et que Dieu pardonne aux âmes ! »

A cette même chapelle de Saint-Corentin, on faisait anciennement tourner la crosse du saint, qui était mobile, du côté où l'on désirait que soufflât le vent. Il suffisait de dire :

Awel mad, sant Corentin,
Awel mad, ma pedin.

« Bon vent, saint Corentin, bon vent, je vous prie. »

Le sentiment religieux n'est encore ici qu'à son premier stade ; il ne s'est point élevé encore au-delà du premier mystère entrevu. Cette religion de la mort n'en est vraiment que la secrète terreur, la confuse obsession. Sous ce mot même de religion, il ne faut point entendre un corps de dogmes, une doctrine arrêtée et précise, mais un ensemble mal lié de rites, de formules, de pratiques extérieures, aussi anciens peut-être que la race. L'Ilien continue d'attacher un sens bon ou mauvais aux manifestations les plus simples. Il croit à la puissance d'un mot, d'un geste, d'un coup d'œil. Pour terminer une discussion entre femmes, il n'est que de dire : « Si cela n'est pas, je soubaité que tel malheur arrive ! » La discussion s'arrête aussitôt. Il faut avoir soin, en sortant de l'église, de secouer dans les quatre directions du vent l'eau bénite que l'on a prise aux doigts et c'est pour que les morts se tiennent tranquilles. Au moment des couches, si la patiente prononce le nom d'un saint ou d'une sainte, il faut, sous peine que ce saint ou cette sainte ne se venge, que les assistants reprennent le nom en chœur en ajoutant : « Secourez-la, pour lui faire avoir bonne et prompte délivrance. » Quand on sème le blé, le passant, du plus loin qu'il vous aperçoit, doit crier : « *Doue ho penigo* ! Dieu bénisse ce que vous faites ! » Il est bon en parlant de la récolte future de l'appeler « *an eost beniquet*, la récolte bénie. » Une puissance mystérieuse et jalouse, servie par de redoutables intercesseurs (les saints et les morts), semble peser sur le monde. Le culte

UNE VISITE A L'ILE DE SEIN

de ces intercesseurs est autant une précaution qu'un besoin de l'âme : il s'agit de les désarmer, de se les rendre propices ou, tout au moins, de s'assurer leur neutralité. C'est l'idée primitive qu'on retrouve, à l'origine du sentiment religieux, chez tous les peuples de race aryenne. *Joa d'ann anaoum* n'est, à bien prendre, que l'écho attardé et mélancolique du *paces deorum querere*...

C'est ici l'île sacrée de la légende celtique, *Enez-Sun*, l'île des sept sommets, mi-toyenne entre la vie et la mort, bouche de l'Annwyn¹, soupirail de l'invisible sur le connu, principe et fin des deux ordres d'existence². Ici parlait, au témoignage de Pomponius Mela, l'oracle le plus écouté de l'Occident, desservi par neuf vierges que les Gaulois nommaient Cènes : ils croyaient qu'elles pouvaient annoncer l'avenir et, par leurs incantations, soulever la mer et les vents, prendre mille formes animales, guérir les maux les plus rebelles. Ici, selon Foreatulus, Merlin, fils d'un incubé et d'une nonne, fut instruit par les fées. Au déclin du druidisme, quand les ermites et les moines eurent dispersé le collège des neuf vierges, cachées sous les roches vacillantes de Minconoc, elles vendirent, pour vivre, le beau temps aux marins. C'est sous ces flots, labourés par notre étrave, que s'étendait la ville d'Is, si vaste et si peuplée, si belle aussi, que Paris, dans son impuissance à la surpasser, s'est voulu dire seulement son égal : *par Is*. Autre Gomorrhe, elle défit la vengeance de Dieu, et un soir qu'Abès et son rouge cavalier menaient sur les ciboires et les hosties profanés l'inférieur branle des sept péchés capitaux, la mer s'enfla brusquement, rompit les digues et couvrit la ville. Abès, changée en Mari-Morgan, en fée traîtresse de l'abîme, rôde à fleur d'eau dans les courants du raz, et qui vit une fois son buste levé, ses seins aigus, sa souple chevelure et la main qu'elle tend devant ses yeux pour fouiller l'horizon, ne rêva jamais plus d'une autre femme. C'est sur ce promontoire, veillé par l'œil vert de la morne Goriëbella, qu'au dire de Claudien Ulysse trouva le terme de ses longues erreurs et, après de sanglantes libations, évoqua le peuple grelottant des Ombres. Et, comme au temps d'Ulysse, l'air est agité d'un sourd frémissement. Autour de ce promontoire, Procope raconte qu'il y avait plusieurs villages occupés par des pêcheurs, des laboureurs et des marchands.

1. Nom de l'Enfer chez les Celtes.

2. *Dis deus alfa et omega, il est principium atque finem, collocavit mirificæ* (Jurisconsulte Bobie).

BRETAGNE

Quoique soumis aux Francks, ils ne leur payaient point tribut : ils prétendaient que c'était un privilège et comme la rançon de leur condition misérable, qui, seuls entre les vivants, les obligeait à vaquer au service des mânes. Dans le milieu de la nuit, une voix les appelait du dehors : ils quittaient aussitôt leurs lits de goémions et couraient au rivage, en proie à une volonté supérieure. Là ils trouvaient des barques vides en apparence et qui pourtant ne s'élevaient pas d'un travers de doigt au-dessus de l'eau. Il leur fallait conduire ces barques jusqu'au pied d'une île placée à la limite extrême de l'horizon ; ils ne voyaient personne ni pendant le trajet, ni pendant le débarquement ; mais, arrivés à destination, ils entendaient la voix qui, en remettant les mânes à leur nouveau gardien, les nommait par leur nom, avec les qualités et les titres qu'ils avaient eus de leur vivant. Maintenant encore, au lever du soir, il n'est pas rare qu'on aperçoive dans les eaux de Sein un bateau qui glisse silencieusement chargé d'êtres invisibles... Des replis de sa souterraine demeure, le sombre roi de l'Annwyn gouverne toujours l'île des Sept-Sommeils. C'est lui qui fait si profond le regard des femmes, ce regard magnétique et noir qui vous suit longuement par les rues et dont on ne secoue plus l'obsession : et qu'y aurait-il en vous, prunelles ténébreuses des Hiennes, sinon cette démenche voluptueuse de l'« Au-Dela » ? C'est lui qui glace le sourire sur les lèvres de l'étranger débarquant à Sein pour la première fois et qui donne à sa rêverie ce tour émouvant et funèbre. Tant de fantômes décolorés, qui furent des marins obscurs ou des héros imposants de légendes, finissent par voiler de leur poussière le soleil des vivants. Mais ce crépuscule même a sa beauté et l'air naturel paraît fade à qui goûta une fois de cette cendre mortuaire.

(Sur la Côte, FLAMMARION, édit.)

LA PÉNINSULE DE PLOUGASTEL

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL

Plougastel est triplement célèbre dans le monde : par son calvatre, par ses mariages et par ses fraises. Il devrait l'être encore par le pittoresque de ses mœurs, la douceur de son climat, le charme et la variété de ses paysages.

Cette presqu'île du Finistère, comprise entre la rade de Brest, l'Elorn, les landes de Dirinon et la rivière de Daoulas, est l'une des mieux délimitées qui soient ; c'est à peu près aussi, malgré son étendue (4.682 hectares) et l'importance de sa population (8.000 âmes), la seule commune de ce département, si riche en tramways, que ne sillonne aucun rail. Mais les routes y sont bonnes, sans être larges ; montueuses, mais bien entretenues. Point d'ornières, fût-ce dans les chemins de petite communication et d'intérêt privé.

Voilà qui n'est pas si commun en Bretagne. Les Plougastelois, de toute évidence, connaissent le prix du temps et diraient volontiers qu'une bonne route, c'est de l'argent. Croyez, d'ailleurs, que, s'ils avaient trouvé quelque avantage à l'établissement d'un railway, ils n'eussent point attendu jusqu'en 1911 pour en demander l'exécution. Mais la mer leur suffit. Elle est la grande voie naturelle de cette région péninsulaire qu'elle étroit et qu'elle sculpte amoureuxment. Son flot y pousse des pointes profondes et pénètre, par les anses de l'Auberlach et du Teven, jusqu'au cœur du pays. Brisé à son entrée dans la rade de Brest par la formidable barricade granitique de Roscanvel, il

BRETAGNE

n'a plus ici aucune âpreté ; il s'est fait souple et insinuant. Pourquoi la terre résisterait-elle à ce séducteur ? Même en hiver, il ne lui apporte que des caresses, de molles écharpes de vapeurs irisées et la tiédeur de ses courants ; aux syzygies, il chasse vers elle les dépôts de fucus et le sable coquillier dont elle amende son sol siliceux ; en mai et en juin, il s'attelle aux steamboats rebondis, où elle entasse les prémices de ses fraisières et qui laissent derrière eux, à travers la Manche, un sillage parfumé.

On peut avancer sans témérité que la péninsule plougastéloise est l'œuvre de la mer. C'est comme une seconde Floride que ses effluves ont créée à l'autre extrémité du Gulf-Stream, une Floride bretonne, presque aussi lumineuse et aussi luxuriante que la Floride américaine. Mais, cette Floride, il faut la découvrir. Elle ne se livre pas du premier coup d'œil à l'observateur superficiel, et les touristes qui abordent Plougastel par le bac de Kerhuon sont loin de la soupçonner. Vu de la rive droite de l'Elorn, le paysage plougastélois est, en effet, un des plus tourmentés que je connaisse. Une côte à pic, où l'ajonc et les pins ont peine à s'agripper et que crénelée une chaîne d'énormes roches schisteuses, veinées de quartz blanc, donne à cette face septentrionale de la presqu'île l'aspect d'un vaste camp retranché. Et l'impression n'est pas tout à fait trompeuse : de Roc'h-Nivelen au bourg de Plougastel, sur une demi-lieue de plateau, s'étend une zone rase et désertique comme les zones militaires. Mais, quel changement, aussitôt le bourg franchi ! Brusquement le plateau fléchit, cède, s'échancre et coule, dirait-on, vers les bords de sa mer intérieure par toutes les pentes de ses vallées et de ses criques. Autant la rive de l'Elorn est sombre, hérissée, verticale, autant la rive opposée, qui regarde Logona-Daoulas et Crozon, est déclive, facile, accueillante. Nulle contrée n'a de routes plus délicieuses au printemps ; on glisse sous un entrelacs de néfliers, de pommiers, de cerisiers et de pruniers dont le moindre frémissement de l'air secoue sur le promeneur la neige odorante. Et peut-être, dans cette configuration singulière de la péninsule plougastéloise, faut-il voir autre chose qu'un simple hasard et y distinguer une attention délicate de la Nature. On croirait volontiers, qu'en mère prudente, elle a voulu favoriser l'isolement des Plougastélois, sauvegarder l'intégrité de la race ; elle a entassé les obstacles sur la frontière nord de la presqu'île, directement exposée à l'invasion brestoïse et insuffisamment défendue par le fossé de l'Elorn ; vers le sud, où les risques étaient moins grands, elle n'a pas eu besoin de prendre les mêmes précautions et elle a laissé la mer et la terre consommer à loisir leurs fécondes épousailles.

LA PÉNINSULE DE PLOUGASTEL

LA MAISON ET LE MOBILIER

Chaque province, sans doute, a son type général d'habitation, et la Bretagne ne pouvait faire exception à la règle. Mais, en y regardant d'un peu près, on voit vite que, dans le détail, ce type est susceptible d'un assez grand nombre de variantes et que la maison cornouaillaise, par exemple, n'est pas tout à fait la maison léonarde qui, elle-même, ne se confond pas avec la maison trégorroise ou vannetaise.

Il arrive même, à la faveur de leur « péninsularité », que certaines régions, comme le pays bigouden ou le pays plougastélois, introduisent dans ces types secondaires une variété nouvelle. J'ai visité, au cours de mes divers séjours dans la commune de Plougastel, un assez grand nombre d'habitations rurales. Qu'elles soient au nord, au sud, à l'est, à l'ouest ou au centre de la péninsule, leur disposition à toutes est la même ; elles affectent toutes une forme rectangulaire et, aussi bien, presque toutes sont de construction récente, en schiste et granit rejointoyés.

C'est dire qu'elles ne diffèrent pas sensiblement à l'extérieur du commun des maisons manables du Léon et de la Cornouaille ; mais elles ont de plus qu'elles un auvent en ardoises et, dans le vantail supérieur de leur porte, une petite porte intérieure (*dor bilan*) qui s'ouvre et se ferme à l'aide d'un battant mobile en bois plein. Dans la région de l'Auberlae'h enfin, les cheminées sont fréquemment surmontées de petites croix en fer. Les étables et les granges, à l'écart de l'habitation principale, reçoivent assez souvent une couverture de glui ; jamais l'habitation principale. La tuile même ne se risque pas ici et toutes les toitures des maisons sont en ardoises. Premier signe d'aisance. Un signe plus certain encore de bien-être, c'est l'étage dont la plupart de ces maisons de cultivateurs sont pourvues. Remarquez, en effet, que cet étage est, à certains égards, une pure superfétation : on y loge les armoires, les coffres et autres objets mobiliers exclus par le rite domestique de la pièce du rez-de-chaussée ; on n'y habite pas.

C'est cette pièce du rez-de-chaussée qui est restée partout la pièce essentielle et à tout faire, à la fois dortoir, réfectoire, cuisine, salle de travail et de réception. Elle occupe généralement toute l'étendue du rez-de-chaussée, sauf le coin réservé à l'escalier. On y entre de plain-pied. Il ne s'y trouve pas de vestibule. Mais, perpendiculairement à la porte, est placé un buffet-vaisselier qui fait office de cloison. Quand on a contourné le buffet, on a devant soi la cheminée, haute et large, avec des bancs ou des fauteuils en bois de chaque côté de lâtre ; le chambrano en est caché par une toile cirée à fleurs ;

BRETAGNE

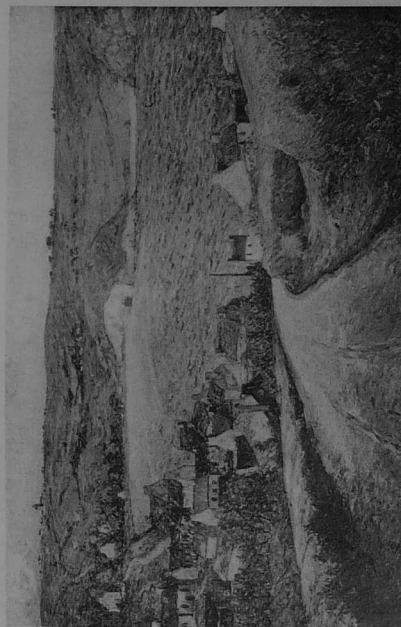
sur le manteau sont appliquées des étagères chargées de vaisselle et qui encadrent une niche vitrée abritant un crucifix.

Du premier coup d'œil on saisit l'importance attribuée ici au foyer domestique. Il est vraiment encore un autel et, autant qu'à la présence du crucifix sur son manteau, cela se marque aux soins qu'on prend de son entretien, à l'élégance des étagères, à l'éclat de la vaisselle qui le décore, etc. Tout y est en ordre ; le combustible, landes et mottes, n'empiète pas, ne déborde pas de tous côtés comme dans les fermes du reste de la Bretagne, et cela grâce à une particularité de la maison plougastéloise qui a su ménager près du foyer un réduit spécial, nommé le *patafourn*.

Le *patafourn* ou *plataforn* (corruption peut-être du mot français : *plate-forme*) est, dans sa plus simple expression, une grande tablette de bois blanc dont on emprunte le dessus comme desserte et sous laquelle on entasse le combustible. Le *patafourn*, transformé en chapelle ardente, est également l'endroit où l'on expose les morts. Il occupe un recoin de la pièce obtenu par une ingénieuse disposition des meubles alignés contre le mur du fond, face à la porte et à la fenêtre. Ces meubles, placés bout à bout, sans solution de continuité et bordés de *bancs-tossel*, sont toujours des lits-clos. Il ne forment pour ainsi dire qu'un seul panneau, de longueur plus ou moins grande, suivant l'étendue de la pièce ; mais ce panneau s'arrête à deux mètres environ du foyer et c'est dans le vide laissé par lui que s'ouvre le *patafourn*. De l'autre côté du foyer, contre le mur de pignon, un second buffet-vaisselier, bordé d'un *banc-tossel*, fait vis-à-vis à un lit-clos détaché, adossé lui-même au dos du buffet-cloison de l'entrée et bordé aussi d'un *banc-tossel*. C'est un nouveau réduit, un nouveau compartiment plutôt, qu'on a ainsi obtenu par la disposition des meubles dans cette pièce sévèrement rectangulaire. L'espace compris entre les bancs et qui est éclairé par une fenêtre à embrasure sert de salle à manger et reçoit à cet effet une table oblongue et massive dont le couvercle dissimule fréquemment un pétrin.

Voilà, dans ses grands traits, l'aménagement intérieur d'une ferme plougastéloise. Ceux de mes lecteurs qui ont visité des fermes trégorroises, léonardes ou vannetaises, pourront faire la comparaison.

Précisons, maintenant, certains points de notre inventaire. Ce qui frappe tout de suite, quand on pénètre au rez-de-chaussée d'une maison de Plougastel, c'est la profusion des lits-clos et des vaisseliers. Ils sont, avec la table, les bancs et une horloge, les seuls meubles de la pièce. Lits et vaisseliers, même en sapin et de fabrication moderne, ont



Charles E. Dinet

Maudra. - Village au bord de la Mer.

LA PÉNINSULE DE PLOUGASTEL

du cachet et une certaine grâce un peu lourde, comme la race. On n'y retrouve ni les fuseaux ni les roues des meubles cornouaillais. Les motifs ornementaux de ces meubles-ci auraient plutôt du rapport avec les spirales et les courbes du style Louis XV. Tels quels, antiques ou modernes et toujours cirés, vernissés, polis comme des miroirs, ils contrastent par leur richesse avec la pauvreté des *bancs-tossels* qui sont en bois blanc et sans la moindre moulure. Le lit-clos, isolé près de la fenêtre, en face de la table, et qui est réservé aux maîtres, est généralement aussi le plus finement ouvragé et le mieux accoutré du logis. Un bénitier avec son buis, des images de sainteté, des devises pieuses brodées à la main autour d'un Sacré-Cœur ou du monogramme de Jésus-Christ, sont accrochés extérieurement aux panneaux de chaque-lit. A Godwin-Vihen, près Saint-Guérolé, une affiche rapportée par la femme Héron d'une retraite à Lesneven et collée par elle sur le mur, près de son lit, lui répète matin et soir :

AR MARO

A zo eur moment terrubl

Evit ar becherien

Gabel in ractal dirag

Ar Barner souveren (1).

Variante bretonne du *Mane Thecel Pharès* et qui flamboie sur bien d'autres murs qu'ici ! Comment ce peuple, nourri de si graves enseignements, ne serait-il pas dévôt dans l'âme ?

Mais sa dévotion, pour profonde soit-elle, ne l'a pas assombri. Les gilets et les sur-gilets du costume masculin, les corsages et les tabliers des femmes, les bonnets des enfants, le *luren* même (bandelettes) des bébés au maillot, déroulent toute la gamme du prisme, chantent sur tous les tons la joie de vivre. Ce peuple est le plus ardent des coloristes. Et c'en est aussi le plus raffiné. Les violets, les verts, les rouges, les jaunes vifs, qui formeraient ailleurs le plus adultère mélange, se juxtaposent et se combinent sur lui harmonieusement. Il porte cet amour de la couleur jusque dans son mobilier et ses ustensiles de ménage. Vous ne trouverez qu'à Plougastel ces cuillers en buis incrustées d'étain, sculptées de motifs rouges et verts, avec des cœurs creusés dans le manche, tapissés d'étoffe à fleurs et recouverts d'un petit carreau. Et vous ne trouvez-

(1) « La Mort est un moment terrible pour les pêcheurs appelés à comparaître devant le souverain Juge ».

BRETAGNE

rez qu'à Plougastel ce luxe de bols, d'assiettes et de plats en faïence peinte et dorée qui chargent les vaisseliers et qui, remarquez-le, ne remplissent qu'un rôle décoratif. On ne s'en sert jamais. Toute cette vaisselle est exclusivement pour la montre, pour le régal des yeux. Le Plougastelois pousse si loin ce goût de tout ce qui brille qu'il réserve un petit coin de son champ pour la culture de ces courges non comestibles, mais qui prennent en mûrissant les tons les plus chauds et ressemblent vraiment à de fabuleux fruits d'or. Et l'hiver venu, avec son jour gris et la mélancolie de ses brumes, il aligne ces énormes pépites sur la corniche des lits-clos, sur les étagères des vaisseliers; elles lui égalaient la tristesse des « mois noirs; elles sont pour lui comme des gouttes de lumière, des parcelles de soleil miraculeusement conservées...

(*L'Âme Bretonne, 4^e série, CRAMPION, édit.*)

UNE TOUSSAINT A LA FONTAINE-BLANCHE

C'était le 1^{er} novembre, au bourg de Plougastel. Les vêpres des morts venaient de s'achever et je flânais mélancoliquement sur la place, parmi la bigarrure des cornettes blanches, des corsages violets, des pantalons de berlinge brun, des vestes bleues sou tachées de vert et des jupes noires liserées d'orange, quand le sacristain de la localité passa devant moi avec un panier rempli de petits pains. Machinalement je le suivis des yeux et le vis qui entrait dans une maison voisine, se signalait, remettait un de ses pains, empochait quelque monnaie et recommençait le même manège un peu plus loin. Les sacristains de Bretagne exercent généralement un métier auxiliaire, et il se pouvait à la rigueur que celui-ci fût boulanger ou fournier en même temps que sacristain. Mais, d'autre part, il n'est point d'usage qu'on distribue le pain dans l'après-midi et moins encore qu'on se signe en le distribuant. Et enfin il ne s'agissait point céans de tourtes ni de miches, mais de ces manières d'échaudés qu'on appelle là-bas des pains mollets. Intrigué, je me faulnai à travers les groupes et, comme l'étrange colporteur entrait avec le restant de sa fournée dans un débit de la place, j'arrivai assez tôt pour l'entendre qui, après avoir esquissé un signe de croix, demandait en breton à l'hôtesse;

— Désirez-vous un pain des âmes ?

— Oui, s'il plaît à Dieu, répondit l'hôtesse qui se signa elle aussi en prenant le pain, tendit une pièce d'argent au sacristain, enveloppa son achat dans une fine serviette de toile blanche et l'alla serrer incontinent dans un tiroir du vaisselier.

Le *bara an anaon*, le pain des âmes !... Je tenais la clef du mystère. On est encore per-

suadé, en Bretagne, qu'à certains jours de l'année les défunts quittent leur sépulture et relient les maisons qu'ils habitaient de leur vivant. Sur la table de famille, dans certaines paroisses du Léon et des Montagnes Noires, on dispose à leur intention les éléments d'une frugale réfection nocturne, *hik-season*, crêpes et laitage : les hôtes du logis se partagent au matin les reliefs de ce « past » mortuaire, et c'est leur façon de communier avec l'esprit des ancêtres.

Bien évidemment, la coutume du *bara an anaon* est née de cette croyance — nullement particulière aux Bretons, d'ailleurs, et qu'on retrouve chez tous les peuples de race aryenne — en un prolongement matériel et souterrain de la vie des âmes. Madame Kervarec, dans le débit de laquelle j'étais entré à la suite du sacristain, m'expliqua fort aimablement que c'est la fabrique de l'église paroissiale qui commande aux boulangers le *bara an anaon*. Autant de ménages, autant de pains mollets. Prix minimum de l'échaudé mortuaire : deux « blancs » (10 centimes) ; mais la générosité de l'acheteur peut pousser jusqu'à l'écu et même au-delà. Ce ne sont point les « âmes » qui s'en plaindront, puisque le produit de la collecte sera remis au clergé qui l'emploiera en services et en messes pour le repos des trépassés. Le soir venu, cependant, à la table de famille, après les « prières des défunts », le pain des âmes, tiré de sa blanche enveloppe, est partagé entre les assistants. Chacun se signe avant de manger son morceau. Et voici le plus touchant peut-être, car il est rare que, dans ces pays maritimes, la table de famille soit au complet : la part des absents est réservée et précieusement mise de côté dans l'armoire où l'inquiétude des mères ne tardera pas à la consulter.

— Ces morceaux de pains sont donc sorciers ? demandai-je avec étonnement.

— Ils sont sacrés, c'est tout ce que je sais, répondit mon hôtesse, et l'on peut donc les consulter sans faire de péché : s'ils se conservent en bon état, c'est signe que tout va bien pour l'absent ; s'ils viennent à moisir, c'est signe que sa santé se gâte ou que sa vie est en danger. Les pains n'ont jamais trompé personne.

— Ma foi, je serais volontiers de cet avis, confirme un campagnard qui assiste à la conversation. J'ai fait mon « congé » à Toulon et en escadre ; je n'ai pas été malade un seul jour pendant mes quatre années de service. Aussi, en rentrant à la maison, j'ai trouvé mes quatre morceaux de pain secs comme du bois...

Cela est dit sans sourire, d'un ton grave et convaincu, par un homme jeune encore, un « chulot », comme on appelle ici les membres de l'aristocratie terrienne, bien pris dans son antique pourpoint bleu-de-roi à boutons de nacre et qui parle français avec au-

tant d'aisance que le bas-breton. Le cas n'est point rare à Plougastel, dans cette cellule peut-être unique de l'organisme national qui ressemble à un rêve de Le Play réalisé à l'extrémité du territoire, tant la vie privée y est bien accordée au rythme de la vie collective et le respect de la tradition associé à la compréhension des formes les plus savantes du progrès économique ! Heureux pays, me disais-je, où l'individu, fortement encadré, par le syndicat agricole, dans son groupe social, l'est encore comme autrefois, par la frairie, dans son groupe spirituel ! Et, comme j'en étais là de mes réflexions, une sonnerie lente et musicalement gémissante sur quatre notes espacées et toujours les mêmes : *do-la-sol-fa*, me fit lever interrogativement les yeux vers mon hôtesse.

— Le glas noble, m'expliqua-t-elle. On ne le sonne que pour les grands enterrements et pour la vigile des Trépassés. Le glas du commun se sonne à deux cloches seulement... Mais hâtez-vous, Monsieur : puisque ces coutumes paraissent vous intéresser, il n'est que temps, si vous voulez assister dans l'ancien cimetière à l'adjudication du *gwezzen an anaon* ou arbre des âmes ; sa mise aux enchères a dû commencer avec le glas...

Cette fois encore, un supplément d'explication n'eût pas été inutile ; mais le temps pressait et le plus sage me parut de courir au cimetière. Je n'y arrivai malheureusement que pour assister à la péripétie finale de la pièce. Du socle de la croix qu'il avait pris pour estrade mon fourrier-sacristain de naguère, transformé en commissaire-priseur levait vers la foule massée sur le placître une sorte de grand candélabre en bois tourné dont les branches, au lieu de chandelles, portaient des pommes — de belles pommes rouges — à chacune de leurs extrémités.

— Vingt-huit livres dix sous... Personne ne met au-dessus ?... Adjugé !

J'étais navré... Quelqu'un me tira par la manche. C'était le « chulot » du débit qui m'avait suivi sur le placître et avait remarqué ma déconvenue...

— On vend des arbres semblables dans chaque *breuzez* ou frairie, me dit-il, et on ne procède généralement à leur adjudication qu'après celle de l'arbre paroissial. En un quart d'heure de marche vous pouvez être rendu à la Fontaine-Blanche, la frairie la plus proche. Je vais moi-même de ce côté. Donc, si le cœur vous en dit...

L'invitation ne pouvait tomber plus à propos. Chemin faisant, mon compagnon me fournit tous les éclaircissements désirables sur l'institution des arbres mortuaires. Ces arbres ne sont pas tous en forme de candélabres. Il en est de beaucoup plus simples, comme celui de la frairie Saint-Trémeur, qui est un petit if de trois mètres de haut environ : le tronc en est écorcé, les branches taillées en pointe et l'on ente d'autres bran-

ches artificielles dans le tronc pour multiplier les saillies. Sur chacune de ces saillies, au nombre d'une quarantaine, on pique une pomme rouge...

— Et pourquoi une pomme? demandai-je curieusement.

Mon guide l'ignorait et ses compatriotes, m'assura-t-il, n'étaient pas mieux renseignés. Comme il arrive si souvent en Bretagne, le rite s'est perpétué, mais sa signification s'est perdue.

— A moins pourtant, me dit-il après un moment de réflexion, que ce ne soit par allusion à la pomme qui causa la chute de notre premier père.

— L'arbre des âmes serait donc une réplique bretonne de l'arbre du Paradis terrestre?

— Peut-être, mais je ne vous le garantis pas.

La réserve du « chulot » est bien explicable et il se pourrait fort en effet que l'origine du *gwezen an anaon* n'eût rien de biblique: ce peuple est si pénétré encore du vieux naturalisme aryen! Tant y a que, le soir de la Toussaint, à Plougastel-bourg et dans les quinze ou vingt frairies de la paroisse, des arbres de cette sorte sont mis aux enchères et poussés quelquefois jusqu'à 30 et 40 francs par leur dernier enchérisseur. L'acquisition de l'arbre des âmes est généralement le résultat d'un vœu.

— C'est ainsi, me dit en substance mon guide, que, quand un ménage frappé de stérilité désire avoir un enfant, il promet, s'il est exaucé, de se porter acquéreur, au nom de l'enfant à naître, d'un *gwezen an anaon*. L'adjudication faite, une interversion de rôle se produit et, d'adjudicataire, l'acquéreur de l'arbre se transforme en vendeur au détail. Mais, comme les quarante pommes de cet arbre ne suffiraient pas aux demandes de la clientèle, notre marchand improvisé s'en procure quelques centaines d'autres qui, baptisées comme les premières *avalo an anaon* (pommes des âmes), se débitent au même tarif, soit un et deux sous pièce. Bien entendu, le produit de la vente des fruits, défalcation faite du prix d'achat, est versé au clergé par l'adjudicataire de l'arbre. Quant à l'arbre lui-même, tantôt l'adjudicataire le dépose dans la chapelle de la frairie, tantôt il le garde comme un porte-bonheur dans sa maison jusqu'à la Toussaint suivante, époque où il l'en sort, y pique de nouveaux fruits et le met aux enchères, soit directement, s'il est membre d'une frairie suburbaine, soit par l'intermédiaire du sacristain, s'il appartient à la frairie paroissiale... Mais nous voici rendus, Monsieur; la chapelle de la Fontaine-Blanche est devant vous et là, sur les marches du calvaire, se tiennent côte à côte le vendeur de l'arbre, le vendeur des pommes et le vendeur des pains...

Le soir tombait: ses premières ombres descendaient les pentes du Ménez-Hom, dont on voyait moutonner les quatre cimes violettes à l'horizon; aux brèches du grand plateau dénudé qu'elles bastionnent vers le sud-ouest, des morceaux de mer luisaient sourdement comme des incrustations d'étaïn; une combe s'ouvrait à nos pieds dans l'éclaircie du feuillage et, de cette combe solitaire, entre la limpide fontaine qui lui a donné son nom et le calvaire signalé par mon guide, se levait le pignon fleuroné de la jolie chapelle en qui les anciennes chartes saluaient la rose du monachisme armoricain, *rosa monachorum*, et qui était, jusqu'à la Révolution, un prieuré de l'abbaye de Daoulas.

La légende veut qu'à cette même place, jadis, une chapelle plus antique s'élevât. Comme elle tombait en ruines, on déménagea la statue de la Vierge et on la logea dans l'église paroissiale. Mais, à la faveur de la nuit, la statue prit sa volée: on la retrouva le lendemain au milieu des ruines, dans une touffe de sureau. Derechef on la transporta au bourg et derechef elle retourna clandestinement à son buisson fleuri. Il fallut l'y laisser et construire, pour l'y abriter, une chapelle toute neuve qui, avec sa rosace trilobée et son riche portail aux arcs en contre-courbe, n'a pas sa rivale dans toute la Cornouaille du nord. La belle dame qui l'habite reçoit, au 15 août et au lundi de Pâques, l'hommage solennel des pèlerins; mais il lui survient, à certaines nuits, des visites plus mystérieuses: de la chapelle du Relecq, en Léon, une lumière se met en route, franchit l'Elorn et pénètre dans la chapelle de la Fontaine-Blanche par la petite porte de la nef. Un instant elle s'arrête devant l'autel, puis continue sa promenade et va se perdre dans les lointains du Ménez-Hom, couronnés par une autre chapelle de Marie.

— C'est la Vierge du Relecq, vous disent les bonnes gens, qui vient rendre visite à ses cousines de Cornouaille!...

Pour le moment, le petit placître qui s'étend devant la chapelle n'est pas très animé. Il ne s'y voit, avec les trois vendeurs, qu'une vingtaine d'assistants disséminés dans l'ombre des talus et sur les banquettes de la route.

— *Seiz liv ha dek gwennek!* (Sept livres et dix sous!) répète inlassablement le vendeur de l'arbre, un grand gaillard sec et comme tanné, qui répond au nom magnifiquement barbare de Gourloüen Cap.

Mais personne ne met de surenchère. L'arbre des âmes, l'arbre sacré de la frairie, payé trente-deux francs l'an passé, va-t-il donc s'adjudger à ce prix dérisoire? Non! Une partie des membres de la frairie a dû s'attarder au cimetière après les offices du bourg;

BRETAGNE

voilà des groupes qui dévalent vers le calvaire et, d'un de ces groupes, soudain, une voix féminine jette avec décision :

— *Eiz livr* (Huit livres !)

— Huit livres et dix sous ! riposte de l'autre côté de la route une voix moins assurée, celle d'une jeune femme à tête hâve qui tenait jusque là l'enclère et qui se démasque du talus où sa présence nous avait échappé.

— Neuf livres !

La lutte est engagée et elle devient tout de suite palpitante, presque dramatique vraiment, entre ces deux rivalités féminines dressées pour la possession de l'arbre porte-bonheur. Quels secrets peuvent se tapir sous ces cornettes en bataille ? Mais visiblement la partie n'est pas égale entre les deux adversaires. A mesure que la « criée » se poursuit, la voix de la première enchérisseuse faiblit, devient plus hésitante : les ressources de la pauvre femme ne lui permettent pas sans doute de dépasser un certain chiffre.

— Vingt livres !... Trente !... Trente-cinq !... Quarante !...

Un arrêt, pendant lequel on entend un sanglot étouffé, puis le traînement d'un pas qui s'enfoncé dans la nuit.

— Personne ne met plus ? demande le vendeur... Adjugé !

L'acquéreuse de l'arbre s'en empare avidement : c'est une riche « chulotte » de la frairie, m'explique mon guide, une Kerandraon, du clan des Kerandraon de Kernévénen, dont la tige, à la Saint-Jean dernière, s'est fleurie d'un tardif rejeton.

— Et l'autre ? a vaincue ?

— Une femme de marin... Elle est sans nouvelles de son homme depuis six mois. Elle avait mis son dernier espoir dans l'arbre des âmes ; puisqu'il ne lui est pas resté, c'est que l'homme ne reviendra pas. On ne peut s'engager avec les morts qu'au nom des vivants.

(*L'Âme Bretonne*, 4^e série, CHAMPION, édit.)

BREST EN 1916

J'avais vu Brest, l'an passé, tout endormi dans la torpeur morne d'un après-midi de septembre, un Brest presque désert, sans escadre, sans bateaux de commerce, sans wagons, comme si l'on avait tiré le verrou sur son goulet et supprimé ses communications avec le monde.

Je l'ai revu ces jours-ci. Quel changement ! Brest, porte de l'Occident, s'est rouvert à la vie qui afflue de tous les points de l'horizon vers sa rade merveilleuse. Les bassins sont garnis sur trois rangs ; les ballots s'étagent sur les quais ; les grues tournent et grincent ; les sirènes déchirent l'air. Animation toute factice, me prévient un grincheux, et c'est la guerre seule qui donne à Brest cette apparence d'activité : les transactions commerciales proprement dites entrent pour très peu dans le mouvement du port.

Je le veux bien. Mais c'est donc aussi que quelque chose a changé, depuis un an, dans la conduite des opérations militaires, puisqu'il y a un an une rade aussi admirable était à peu près inutilisée par les marines alliées et qu'on y comptait en tout et pour tout trois ou quatre vieux bateaux déclassés. Un ciel gris, une mer grise, léthargique, pareille à une eau morte : les pauvres invalides, comme bloqués dans cette nappe d'étain refroidi, semblaient incapables d'esquisser la moindre évolution. Avaient-ils seulement un équipage ? On en pouvait douter, au silence anormal des quartiers marins à l'heure de la descente à terre.

Qui a vu ce Brest d'antan ne le reconnaîtrait plus aujourd'hui. Brest n'a qu'une rue, longue, étroite, qui, de la gare, descend au pont tournant. On l'appelle la rue de Siam,

BRETAGNE

en souvenir des ambassadeurs que ce pays envoya au grand Roi et dont elle vit passer le cortège. Mais c'est une merveille de pittoresque que cette rue, abstraction faite de ses immeubles, bien entendu, vieilles bâtisses révolutionnaires aux fenêtres à guillotine qui n'ont de gai que leurs devantures : la véritable architecture brestoise, un peu froide d'ailleurs, est dans les quartiers écartés, dédaignés de la foule. Non, ce qui fait le pittoresque de cette rue, vraisemblablement unique au monde, c'est son grouillement tricolore, la magique floraison mouvante qu'y mettent à toute heure les coiffes blanches, les cois bleus et les pompons rouges.

Et, sans doute, je jouais de bonheur ce jour-là : deux de nos escadres étaient sur rade, une division qui ralliait, une autre prête à lever l'ancre. Et, d'un peu partout, prévenues, les mamans étaient accourues embrasser leurs gars, les femmes leurs maris. Cela donnait à Brest un air d'assemblée champêtre, de grand « pardon » villageois, où les mitres des bigoudennes et les « papillons » de Fouesnant voisinaient sur la chaussée avec le *kourricher* des Ouessantines qui, sur leur petit chapeau noir à franges, laissent pendre les boucles sauvages de leurs chevelures. On n'entendait guère de syllabes françaises dans cette foule : hommes et femmes, en se retrouvant, reprenaient naturellement leur idiome familier. Le français ici est la langue officielle, la langue de l'école et du régiment ; mais le breton reste la langue du cœur, comme le parler d'oc pour les Méridionaux, l'*eskara* pour nos Pyrénéens...

(*La Guerre qui passe*, Bloud, édit.)



Clair E. Drouot

Maufra - Côte Bretonne

LE " PAYS NOIR "

Il faut distinguer entre les Léonards. Ce qu'on a dit de leur « intelligence avisée, » de leurs « yeux vifs », de leur « parler net », s'applique bien à cette aristocratie paysanne des « Julots » de Pleyber-Christ, de Saint-Pol et de Saint-Thégonnec, dont les riches « convenants » et les gras herbages sont l'orgueil du Finistère ; cela n'est plus aussi vrai des maigres et tristes Léonards de Lesneven, de Plouguerneau, de Lannilis et de Kerlouan. Nous sommes ici en plein « pays noir ». Et ce n'est pas le costume des habitants qui lui a valu ce surnom ; les « Julots » portent aussi le *chupen*, le gilet et le pantalon de drap sombre. C'est le caractère, c'est l'âme de ces hommes qui sont vêtus d'un deuil éternel.

Pourquoi ? Comment ? La tradition fait remonter à un vieil ermite du vi^e siècle, saint Goulven, le changement qui s'est opéré dans le moral des Léonards du Kéménet-III.

« Jadis cette race aimait la danse avec une sorte de fureur, dit Miorcec de Kerdanet ; jeunes et vieux, sains et malades, tous voulaient bondir. Mais Goulven, avec son éloquence douce, persuasive, trouva bientôt le secret de tout changer ; il convertit les chansons profanes en cantiques pieux de sa composition ou bien de ses vicaires. Le diocèse devint un pays de foi, de dévotion, de bon exemple... »

Le fait est qu'aujourd'hui encore, dans cette partie du Léon, la danse est proscrite de toutes les fêtes publiques ou domestiques ; à Lesneven, il y a quelques années, quand la municipalité décida de donner un bal pour l'inauguration de la nouvelle mairie, ce

BRETAGNE

fut presque un scandale. Alors que, dans le reste de la Bretagne, il n'y a pas de bon « pardon » sans gavotte et sans ménétrier, ici les fêtes religieuses sont religieuses jusqu'au bout. Vainement vous prêteriez l'oreille pour surprendre la nasillarde mélodie d'un de ces bardes gyrovagues qui colportent d'assemblée en assemblée, dans la Cornouaille et le Trégor, leur répertoire de *gwerz* et de *sônes* à deux liards la feuille. Langoureuse, sentimentale, la *sône* est un poison pour les âmes ; le seul *gwerz* autorisé, comme au temps de l'ermite Goulven, est le cantique, la biographie rimée du patron de la paroisse ou le récit édifiant des miracles dus à son intervention. Et il y a une autre raison peut-être, toute géographique, à ce puritanisme des Léonards du Kéménéf-Ili : l'isolement où ils ont vécu jusqu'en ces dernières années. De grandes friches rases, des tourbières et des landes, que cerne, à l'horizon, la lisière vaporeuse d'une chénaie centenaire, les séparaient du reste du monde. Entre Trémaouézan et Ploudaniel, le train file droit au milieu d'un paysage d'une mélancolie oppressante, plat et nu jusqu'aux confins du cercle visuel, sans une maison, sans un arbre, hanté par les échassiers et les corbeaux. On se croirait dans le Born. Mais brusquement, au détour de la voie, un clocher s'élance entre les chênes, un de ces « clochers à jour » de la chanson qui semblent un défi au bon sens et aux lois de l'équilibre et qui ont quelque chose de lancinant comme un cri de détresse. Grêles fleurs de spiritualité, les seules qui pouvaient naître de ce sol sans humus, de cette grande table granitique, échancrée çà et là de failles profondes où bleuit deux fois par jour le flot marin, ces clochers du Léon, comme le paysage, et plus encore que lui, inilient à l'intelligence des habitants.

(*L'Âme Bretonne*, 2^e série, CHAMPION, édit.)

LES PAGANIS

Les Paganis sont répandus sur toute la côte, mais leur groupe principal est à Gargrec-Hir. J'y arrivai à marée descendante, comme la plupart des riverains étaient sur la grève, les barques amarrées à des poteaux plantés dans le sable, et hommes et femmes s'occupant à en décharger le goémon d'épave. Derrière la dune, en rang d'oignons, une cinquantaine de petits chaumes lépreux et tristes clignaient leur œil unique vers la terre. Des portes basses, cintrées, au linteau desquelles étaient parfois gravées des inscriptions et des dates, donnaient sur une pièce sombre, sans air, où des perches supportaient au plafond la provision de « landes » de l'année. Et peu à peu, quand le regard s'était adapté à ce milieu crépusculaire, c'était une surprise de voir se lever de l'ombre toute une floraison de lits-clos, de huches et d'armoires dentelés et brodés comme des chasses. Ces prétendus sauvages ont gardé un sens artistique extrêmement fin et qu'on ne rencontre plus dans aucune campagne. N'était quelques objets plus modernes, provenant du bris et qu'ils n'ont pu vendre ou qui leur ont paru bons à l'usage, on se croirait chez eux au temps de la duchesse Anne... Le déchargement du goémon terminé, mon hôte rentra dans son costume de grève (le burnous blanc en bure feutrée, le caleçon de berlinge coupé au-dessus du genou et le bonnet *glaz* percé d'une œillère pour la pipe) et, sur cette figure basanée, cette longue tête aux yeux aigus, ce front large et rasé jusqu'à mi-crâne, je crus démêler peut-être quelques-uns des caractères d'une race aventureuse et contemplative tout ensemble, mais aussi, et une fois surmontée la première impression de

défaillance, ce sentiment de cordialité hospitalière qui est le fait général des Bretons. Deux fortes filles aux jambes nerveuses, montrant d'admirables dents et coiffées de cet original *chalquen* d'indienne à fleurs en forme d'oméga, qu'on serre à la nuque par un ruban noir, survinrent peu après, puis une femme d'âge mûr et un Pagan octogénaire qu'on me dit être le vieux Laë. Mon introducteur était connu d'eux : ils m'eurent vite accueilli. L'hôte fit un signe à l'une des filles : elle ouvrit l'armoire et en tira une fiole ronde et trapue et des verres pour chacun de nous.

— Du tafia de *penzé*, me glissa l'hôte. On peut bien vous confesser cela à vous : la dernière bouteille, et qui n'est pas la plus mauvaise, pour avoir passé sous le nez de la maltôte.

— Oui, dit le vieillard, on n'en fait plus de pareil. Les *penzés* deviennent rares ; le vent du nord ne souffle plus comme autrefois...

— Dites la vérité, vieux Laë, qu'il y a trop de maltôtiers aujourd'hui, grogna la femme avec un éclair sombre dans ses yeux.

— Bah ! répliqua l'homme, buvons toujours ce coup-ci à leur santé, mais le fait est qu'on les croirait payés exprès pour faire de la misère aux pauvres gens.

— N'empêche, continua sourdement la femme, que je ne leur conseille pas de tomber sous le croc des fils de Le Droff qu'ils ont fait condamner à deux cent francs d'amende pour le *penzé* de l'acajou !...

La conversation oblique, mais inévitablement le mot de *penzé* y revenait à chaque instant. Chez cette race singulière, qui a toujours vécu de la mer et qui ne fait plus qu'en végéter, tout gravite autour du naufrage. Ils comptent les années par *penzés* : « Telle chose arriva lors du *penzé* des vaches », ou bien : « c'était à l'époque du *penzé* Jacob ». La terre qu'ils habitent n'est que de sable, feutré d'un court gazon aromatique, et la pêche au large est interdite aux frêles barques qu'ils chevauchent. Depuis quelques années seulement il s'est établi à l'Abervrac'h une fabrique de soude dirigée par le maire de l'endroit, M. Glaizot, où ils peuvent écouler une partie de leur goémon. Le tonneau de soude s'y achète de quatre-vingts à cent francs. C'est quelque chose, concèdent-ils, et leur situation s'est un peu améliorée. En économisant ils arriveront peut-être à se payer des barques plus fortes pour faire la pêche aux homards et aux congrès qu'ils vendraient, l'été, aux « baigneurs » de Brignogan. Ils ne demanderaient pas mieux que de renoncer au bris, si c'était possible et puisqu'on leur fait tant d'histoires à ce sujet. Mais il faudrait d'abord trouver à vivre autrement...

Sans chercher plus loin, je crois qu'ils m'ont donné la vraie raison de leur persistance au pillage. On en a donné d'autres, plus savantes, historiques et ethniques. L'appellation de Paganis tendrait tout d'abord à montrer l'antique férocité de ce peuple. *Keinanen* ou Lamentations était autrefois le nom de l'Abervrac'h, « à cause, dit le P. Grégoire de Rostrenen, que tous les mois, à l'époque du paganisme, on y sacrifiait un enfant à la mamelle à une fausse divinité ». Le druidisme est encore debout sur cette terre et sous ses signes les plus parlants (dolmens de Plouneour et du Ménéc, menhirs de Pontusval et de Kerisquillou, cromlec'h de Kerroc'h, etc.). Les habitants lui furent-ils plus longtemps fidèles que les autres Bretons ou le nom de Paganis (païens) leur resta-t-il comme un opprobre à la suite du massacre de la peuplade chrétienne de Lanivoaré¹ ? Il est certain qu'on dut les évangéliser à plusieurs reprises et au xvi^e siècle encore, où Michel Le Nobletz fit de grandes conversions parmi eux. Le révérend Père concède d'ailleurs qu'avec beaucoup de défauts ils avaient un certain nombre de vertus, dont la chasteté : mais elle est commune à tous les Bretons.

Une explication plus singulière, que semblerait confirmer pourtant l'observation rapide du caractère de ces peuples, est celle qu'on a voulu tirer de leur prétendue origine sémitique. On sait avec quelle persévérance invincible se maintiennent en Bretagne, d'une paroisse à l'autre, les caractères ethniques les plus déconcertants. Rien ne ressemble moins par exemple au type classique de la jeune femme cornouaillaise que la Bigouden de Pont-Labbé, aux yeux obliques, aux crins noirs et aux pommettes saillantes. Et de même, chez le Pagan, on est tout de suite frappé de sa forte individualité. Son teint basané, sa haute stature, son corps sec et nerveux, ses yeux enfoncés et luisant d'un feu sombre sur un nez en bec d'oiseau de proie, ne rappellent pas seulement le type arabe ; mais dans son costume même, dans ses burnous blancs ou bruns en bure feutrée d'une seule pièce dont il s'enveloppe jusqu'aux genoux, dans ses attitudes, sa prédilection pour les poses accroupies, il donne encore l'illusion du Maugrabin. Pol de Courcy a vu les Paganis à l'église, assistant aux offices, les jambes repliées sous eux et dos à dos. D'autres écrivains ont noté leur crâne rasé au sommet, tandis que le reste des cheveux tombe

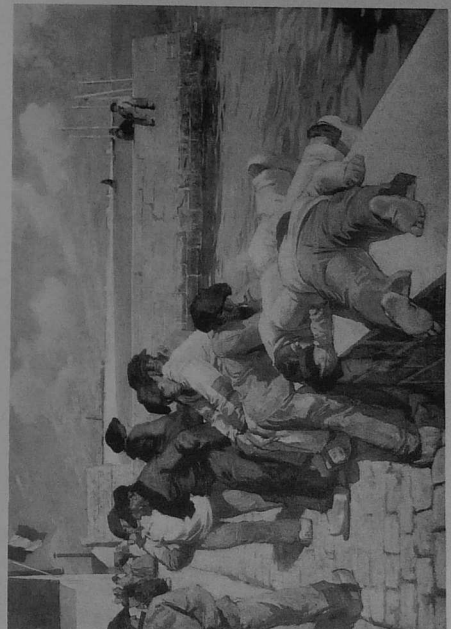
1. Les ossements de ces martyrs, au nombre de sept mille huit cent quarante sept (en breton *seiz mil seiz cent seiz* : quatre à six, sept mille, sept cent, sept vingt et sept), sont enterrés dans un cimetière à part de Lanivoaré, où ils sont honorés comme des reliques.

BRETAGNE

en boucles frisées sur l'épaule comme aux Gallas d'Afrique, leur parler sonore et guttural, leurs petits chevaux harnachés à la mauritane. J'ai voulu savoir si, de grand hasard, il ne serait pas demeuré chez eux quelques-uns de ces noms sémitiques comme il s'en trouve encore dans quelques districts de Bretagne. Les plus anciens registres que j'aie pu consulter à la mairie de Kerlouan (et à l'exception de deux ou trois noms : Jézéquel, Didon, Tigréat, de couleur vaguement phénicienne) ne contenaient que des noms celtiques. Et l'étonnant n'est point là, mais que, parmi ces noms, ceux qui reviennent le plus fréquemment soient des noms d'origines galloise : Abaléoc, Abily, Abernot, Abivin, Abgrall, Abaziou, etc., qui, visiblement, ne remontent pas plus loin que le xiv^e siècle, quand Yvain de Galles et ses archers descendirent s'entôler en Bretagne sous les fleurs de lys du roi Charles.

Renonçons à ces hypothèses. Entre la terre et la mer règne sur toute cette côte un large ruban de dunes, où ne pousse aucun arbre, impropre à toute culture, hérissé de rochers et de grandes pierres erratiques. La végétation naturelle de ces dunes est une petite herbe courte, des joncs et des chardons bleus, juste de quoi nourrir quelques moutons. La terre leur étant ainsi fermée, les hommes ont dû se retourner vers la mer. Pêcheurs, ils eussent pu rapporter du large les merlus et les congres qui firent en un autre temps la fortune des sêcheries de Penmarc'h et d'Audierne. Le manque de cales, l'éloignement de tout centre habité, la pénurie des communications leur étaient autant d'obstacles. Pour seule ressource légitime, ils avaient et ils ont le goémon de coupe et le goémon d'épave qu'ils peuvent vendre comme engrais aux paysans des environs. Maigre ressource cependant et dont ils ne vivaient point. Heureusement qu'ils en ont une autre, cachée, défendue, si tentante : le *penzé*. Quel métier vaut celui-là, qui donne presque en tout temps et flatte davantage leurs habitudes de flânerie et d'observation silencieuses ? D'une embrasure de rochers ils attendent, les yeux sur la mer, serrant contre eux leurs longues gaffes ou ces crocs à trois branches qu'ils lancent de loin sur l'épave flottante. Ils « font la guette » ; ils l'ont faite toujours et toujours vu dans le bris une redevance que leur payait la mer. En cela sont-ils si coupables ?

Leur conception de la propriété est seulement en retard sur la nôtre. Sans remonter aux Lestrygons pillards du vieil Homère, on peut remarquer que le *péchois* ou *péçois de mer* (latin *peccia*, d'où est venu aussi le mot breton *penzé*), c'est le droit de pillage codifié dès le v^e siècle, d'après certains annalistes, et si rémunérateur que rois et ducs se hâtent d'en faire un droit régalien. Leurs vassaux n'en jouissent que par usurpation ou



Châle Grouas

Lucien Simon - Le Quai.

LES PAGANIS

tolérance : on connaît ce seigneur du Léon qui se vantait d'avoir sur ses côtes « une pierre de plus grande valeur que tous les diamants du monde et qui lui rapportait mille sols par an ». L'ordonnance de 1681 essaya bien de sauvegarder, contre une indemnité à l'État et une autre à l'inventeur de la prise, le bien des naufragés. « Mais les riverains, dit justement Alexandre Bonet, ne sanctionnèrent jamais en s'y soumettant, ni le régime du brigandage légal, ni celui d'une restitution généreuse. Ils ont toujours regardé l'un et l'autre comme une usurpation sacrilège. » Le pillage reste dans les mœurs et on arrive ainsi jusqu'à nos jours où le développement de la surveillance, un plus juste sentiment de la solidarité humaine, extirpent d'à peu près partout cette détestable coutume. Elle ne demeure vivante encore chez les Paganis que pour les raisons qui l'avaient établie et maintenue chez les autres peuples. « Si on jette un coup d'œil sur la carte marine, dit M. Le Guen, on est frappé de la position des côtes voisines de l'Abervrach au rapport des navires qui viennent de la Manche et de l'Océan. » C'est le véritable point de rencontre des deux mers ; toutes les épaves s'y donnent rendez-vous comme en un cimetière mitoyen. La côte elle-même, déchirée, brouillée de courants, est extrêmement dangereuse ; le balisage et l'éclairage en sont défectueux. Combien d'années n'a-t-il pas fallu avant que, sur la réclamation du conseil général, on se décidât à placer un signal sur le Fil, à l'entrée de Pontusval, où s'étaient perdus tant de marins ? C'est en 1860 seulement qu'on a doté sur la pointe de Beg-ar-Pol de l'unique fanal qui éclaire la côte jusqu'à Plouguerneau. Sollicités par un long défaut de surveillance, la pauvreté, l'occasion et l'habitude, comment les Paganis auraient-ils pu renoncer au pillage qui faisait leur unique gagne-pain et où ils ne voyaient, par tradition, qu'un métier comme un autre ?

(Sur la Côte, FLAMMARION, édité.)

LES SOUDIERS DU BAS-LÉON

Les étrangers qui visitent le littoral du Bas-Léon n'aperçoivent pas sans étonnement, par les beaux temps clairs de juillet et d'août, de grandes traînées de fumée jaune épanchues sur la côte à la manière d'un brouillard. Tout le paysage est comme passé au soufre. Il n'est pourtant fait mention d'aucune solfatare à cet endroit. Et l'on pourrait croire, malgré tout, à un oubli des géographes, si des jets de flamme, çà et là, perçant l'opaque rideau safrané, ne décelaient sur les hauteurs la présence de centaines de foyers incandescents. De vagues souvenirs romantiques, des phrases de Chateaubriand et de Marchangy remontent spontanément à la mémoire : on rêve, malgré soi, de quelque grand holocauste mystérieux ; on se demande quel encens perpétuel font fumer sur ces promontoires de la mer cimmérienne des Aurinias et des Vellédas insoupçonnées.

La réalité est beaucoup moins poétique, et cet encens prétendu risquerait de réjouir médiocrement les marines du dieu Lug, tant il est âcre et pénétrant. Aussi bien n'a-t-il point cette ambition ; étranger à toute préoccupation métaphysique, il s'exhale, comme la première fumée d'usine venue, des fours en plein air creusés pour la fabrication des pains de soude : c'est simplement de la fumée de goémon.

Tout ce pays n'est que dunes : le sable, en marche vers la terre, s'y étend déjà sur une zone neutre et profondément ravinée de près d'un kilomètre de large. Quelques graminées, des fougères, la soldanelle, la chélidoïne à fleurs jaunes nommé aussi pavot cornu, une certaine variété d'élyme, s'accrochent seules de cette poussière minérale,

LES SOUDIERS DU BAS-LÉON

dont les myriades et les myriades de grains sont comme l'imperceptible et enveloppante cavalerie légère que l'Océan lance à l'assaut des côtes dont il médite l'annexion. Au pied des dunes, dans les sillons que le vent et les eaux d'hiver creusent entre leurs vagues momifiées, de misérables chaumes se pelotonnent, le dos tourné à la mer, rasés comme des lièvres au gîte, dont ils ont le pelage et l'attitude apeurée : il faut être devant eux pour discerner que ce sont des maisons, tout au contraire des meules de varech alignées sur la crête de la dune et qui rappellent les paillettes des villages africains.

Villages éphémères, dont la durée n'excède jamais plus de trois ou quatre mois. Leurs cases rondes et brunes attendent là depuis mai ou juin, peut-être depuis ce matin d'avril où un goémonier de l'Abervrac'h me prit à son bord pour me déposer en passant sur la terrasse de l'Île-Vierge, au pied du phare gigantesque dont on achevait la construction. Il faisait jour à peine. Des golfes de nacre et d'émeraude s'ouvraient dans les falaises du ciel. Mais vers l'Est, comme appuyés sur la mer, il y avait une menaçante ligne de nuages noirs immobiles qui ne se décidaient pas à lever l'ancre. Ils bloquaient tout l'horizon. Enfin, de légers flocons gris se détachèrent de la masse : évoluant comme des avisos dans les parties éclairées du ciel, ils semblaient porter les ordres avant l'appareillage de l'escadre. Et celle-ci s'ébranla à son tour, se mit en marche vers l'Occident...

Sous voiles, avec le courant de dérive, nous devions être en une heure à l'Île-Vierge. Toute la flottille de l'Abervrac'h avait quitté le port en même temps que nous et, des criques les plus proches, de Plouguerneau, de la baie des Anges, de Cézou, d'autres bateaux prenaient le large, goémoniers pour la plupart comme le nôtre, reconnaissables à leur gabarit rudimentaire. Au total, il y avait bien çà et là près de deux cent cinquante de ces frustes embarcations, marcheuses fort médiocres de surcroît, mais très propres, par leur coque plate et l'évasement de leurs bordages, à naviguer entre les roches et à porter de gros fardeaux. Les goémoniers de l'Aber se hasardaient rarement en pleine mer, d'ailleurs, même pour mouiller leurs casiers à homards et à langoustes, quand chôme la pêche du goémon... Je les vois déjà autour de Stagadou qui, dans les chenaux, les étroits couloirs de l'archipel, se livrent à leur occupation favorite. Ils sont en partie rassemblés autour de l'Île-Vierge et, de la terrasse du phare, je puis suivre encore à l'œil nu leurs manœuvres peu compliquées : les voiles sont abattues près d'une « basse » un des hommes, couché à l'avant, promène sur la basse sa longue gaffe armée d'une faucille. D'un coup sec, la faucille tranche le goémon de fond, laminaire ou himantha-

lies¹, d'autant plus recherché qu'il donne une « bouillie » excellente. Ses stipes épais, gros souvent comme le poing, sont par bonheur assez mous. Le goémon fauché remonte aussitôt à la surface où des grappins le recueillent. Deux heures de marée, quand les hommes sont prestes et les fonds abondants, suffisent pour charger une barque. Au premier flot, on hisse la voile et on gouverne vers quelque grève voisine : l'équipage y dispose d'un petit carré de dune qui lui appartient en propre ou qu'il loue aux fermiers du littoral contre une minime redevance annuelle. Déchargé par les femmes et les enfants à l'aide de grandes civières concaves faites avec des tiges de fer recourbées, le goémon est étendu à plat sur la dune ; il y demeure quelques jours ; puis on l'emmeule, en tas de 1.000 kilogrammes, sur une assise de pierres sèches haute de 35 centimètres environ. Il y achève de s'essorer et, après deux ou trois mois, peut être facilement incinéré.

C'est qu'en effet, à la différence de ce qui se passe sur les autres côtes, le goémon finistérien, — sauf le goémon d'épave utilisé tel quel par les cultivateurs de l'intérieur, — n'est vendu qu'aux usiniers de la région et après avoir été transformé en pains de soude. Il n'est pas rare d'ailleurs que le goémonier soit doublé lui-même d'un petit propriétaire ou d'un fermier, qui ajoute ainsi aux revenus de sa terre le casuel de la récolte du goémon. Stagadou, par exemple, la seule île habitée de l'Aber, est louée à un cultivateur qui paie son fermage avec les pains de soude qu'il fabrique. Tel était aussi le cas d'un autre goémonier du Vourc'h, petit hameau de huit ou dix feux blotti autour de la chapelle² Sainte-Marguerite, dans l'« armor » de Porsal, où mon enquête m'avait entraîné un de ces étés derniers. A vrai dire, je n'avais que le choix pour cette enquête ; sur toutes les dunes, aux deux côtés de l'Aber, des fours brûlaient, voilaient de leurs lourdes fumées la mer et les îles. Dans les éclaircies de ce brouillard opaque, des ombres se démenaient, apparaissaient, disparaissaient ; des fourches luisaient... Inquiétante fantasmagorie ! Les dunes elles-mêmes n'avaient rien de très rassurant. Là où les foyers n'étaient pas allumés, elles ressemblaient à des cimetières dont on eût violé les fosses, brûlé, dispersé les ossements. Fosses singulières, longues de huit à dix mètres sur 70 ou 80 centimètres de large, dallées en dessous et sur les côtés et séparées de mètre en mètre, comme pour des squelettes enfantins, par des traverses de pierre brute posées sur champ. Un je ne sais quoi de barbare et de très lointainement rétrospectif, avivé par le voisinage d'une douzaine de meules rondes et trapues, semblables à des huttes de no-

1. D'où peut-être son nom indigène de *talit*. La *limnaria phyllitis* et la *limnaria digitata* paraissent correspondre, d'autre part, au *meltern* des Bretons.

mades, émanait de ces déconcertants sarcophages. Plus loin, autour d'une haute gaffe à faucille plantée en terre et dont le croissant d'acier prenait sur le ciel une mystérieuse signification, des blocs noirs, rectangulaires, adossés les uns contre les autres, simulaient de grands cairns préhistoriques. On eût dit des blocs de lave, sans les efflorescences violâtres qui les étoilaient, ou encore les dalles funéraires de ces étranges fosses enfantines, d'abord aperçues sur la dune.

Il n'y faut voir —, on l'a deviné, — que des pains de soude en train de refroidir après avoir été retirés de leurs moules. Ces pains pèsent en moyenne deux cents kilos. Leur forme, imposée par les usiniers de la région, varie peu d'une commune à l'autre. En quelques endroits pourtant, comme au Conquet, l'unité de vente est le tonneau, et nous savons qu'à Pleubian, jadis, c'était la tourte. Les pains de soude, d'ailleurs, ne ressemblent que très vaguement à des pains : mais leur préparation rappelle un peu les procédés des boulangers pour répartir le levain et brasser la pâte : d'où le nom qui leur a été donné... Notre examen, qui dure depuis quelques minutes, est brusquement interrompu par la rabatée d'un coup de vent qui nous chasse dans la figure toute la fumée d'un four voisin en pleine incandescence. Nous faisons demi-tour pour prendre cette fumée à revers et nous arrivons devant un groupe de soudiers, composé d'un vieillard, d'un garçon et d'une jeune fille. Tous trois sont pieds nus et en corps de chemise. L'enfant n'a qu'un embryon de culotte ; la fille est une grande rousse aux yeux de jais, qui luisent étrangement sous le cintre de sa *chalguen*, sorte de capote d'indienne dont les pans retombent comme une pèlerine sur l'épaule ; l'homme est coiffé d'un bonnet phrygien d'où pendent ses mèches grises. Il s'appelle Rouzic. Propriétaire d'un petit « convenant » de quatre hectares, il vit au hameau du Vourc'h sous le même toit que sa femme, ses onze enfants, son gendre et la famille d'icelui. Ses quatre hectares de terres, dont un de dunes, lui rapportent 360 francs l'an. Revenu insuffisant, n'était l'appoint du goémon.

— Ah ! ma foi oui, je ne sais ce que nous deviendrions sans lui, confesse le brave homme, après avoir retiré pour me saluer la petite « bouffarde » noire fichée dans le creux de ses dents. Mais voilà, chaque année les prix baissent... J'ai vu qu'on se faisait 1.500 francs l'an avec la soude. C'était du temps de l'usine de Granville, qui n'avait pas assez de goémon chez elle et qui en envoyait chercher ici par les caboteurs : Granville nous payait jusqu'à 120 francs les cent kilos de soude ; une année même, en 73, je crois, où la concurrence avait été plus ardente, 126 francs. On brûlait tout à cette époque, goé-

BRETAGNE

mon de fond, goémon de rive et goémon d'épave ; on faisait quelquefois jusqu'à trois fournées par jour. C'était le bon temps...

— Et maintenant ? dis-je au brave homme.

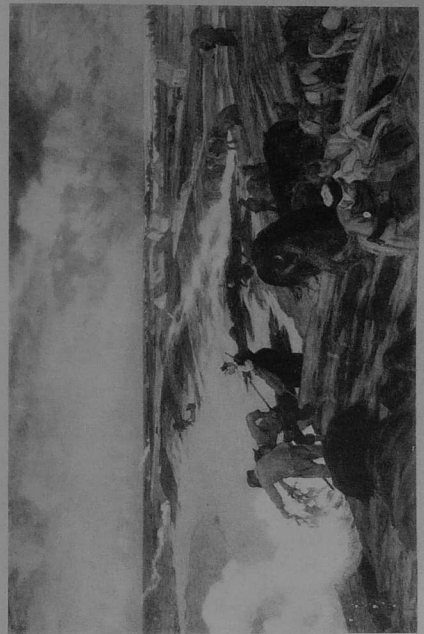
— Maintenant, il n'y a plus d'usine à Granville et il faut s'estimer heureux quand on a retiré 6 ou 700 francs de toute sa récolte. Juste la moitié de ce qu'elle rapportait autrefois !...

Il s'est remis à sa besogne tout en causant. L'enfant et la fille démolissent à coups de rateau une meule de goémon voisine, en chargent une civière et la portent à leur père. Celui-ci prend le goémon par petites poignées, le secoue vivement pour le débarrasser de son sable et des milliers de talitres et de petites mouches qui bruissent sur ses thalles racornis, craquants, aux colorations riches encore, malgré la teinte sombre qui commence à les envahir, puis le place en suspension sur le foyer de manière qu'il déborde des deux côtés de cinquante centimètres environ. Une fumée âcre, épaisse, tirant sur l'orange, s'échappe de la fosse : le goémon, que l'homme rabat à mesure, s'enfle comme une voûte au-dessus de la coulée incandescente ; l'air circule, fait courant ; sous l'action du calorique, les cendres se liquéfient et s'agglutinent ; mais un malaxage spécial est nécessaire pour leur donner l'homogénéité requise. Je demande à Rouzics s'il compte procéder bientôt à cette dernière opération.

— Oh ! me dit-il, pas avant deux ou trois heures. Il faut d'abord que tout mon goémon soit consumé... Mais vous n'avez qu'à faire quelques pas sur la dune : ce serait bien extraordinaire si, à moins d'une portée de sifflet d'ici, vous ne trouviez pas ce que vous désirez.

Je suis le conseil du brave homme et, en effet, sur une dune voisine, je découvre un autre groupe de soudiers dont la récolte est complètement incinérée. Bateaux et civières ont fini leur tâche et c'est maintenant le tour des piffons ou *ringards*, grosses barres de fer dont on travaille vigoureusement la cendre en fusion. Quelques minutes de malaxage, et la bouillie de soude, au bout de ce temps, a pris assez de consistance pour qu'on puisse lui donner la forme réglementaire ; on l'étale soigneusement dans son moule ; on la tasse et on l'égalise au moyen d'une palette en bois et on la laisse refroidir toute la nuit. Le lendemain on la sort de son moule, convertie en blocs noirs rectangulaires, durs comme ciment, qu'on pose de champ sur la dune autour d'un mât de charge ou d'une gaffe à faucille. Quand le goémon est bien sec et le vent favorable, on peut faire ainsi jusqu'à 4.000 kilos de soude par jour.

(Sur la Côte, FLAMMARION, édit.)



Châtel Crozon

Dauchoz. - Les bédouins de Colognes.

LE CHATEAU DE BARBERINE

Musset l'avait placé en Bohême. Il n'était pas si loin. M. Dujardin-Beaumez l'a retrouvé en Bretagne et en a fait l'acquisition pour le compte des Beaux-Arts.

Le château de Barberine s'appelle Kerjean : il appartenait aux Barbier ou Le Barbier et, de ces Barbier, Musset a peut-être tiré Barberine¹. C'est l'une des trois merveilles de l'architecture civile léonarde. Les deux autres, qui forment la base d'un court triangle dont Kerjean occupe le sommet, étaient Kergounadec'h et Kerouzéré. De Kergounadec'h, par malheur, il ne reste que les tours et les cheminées, mais quelles tours et quelles cheminées ! La donzière de Granville qui, par jalousie, dit-on, et pour que sa belle-fille n'héritât pas de ce joyau, fit scier les planchers et abattre la façade de Kergounadec'h, voulut que tours et cheminées subsistassent, afin d'attester jusque dans les siècles les plus reculés la barbare grandeur de son acte. Kerouzéré nous est parvenu à peu près intact : sa restauration n'a pas exigé grand effort du service des Beaux-Arts qui l'a conduite, d'ailleurs, avec beaucoup d'intelligence. On ne saurait voir un plus joli château féodal. Tout y est grâce, légèreté, au point qu'on ne fait pas attention que ce bijou, monté sur affût, était une forteresse en même temps qu'un plessis...

Il s'en faut bien que Kerjean soit aussi bien conservé ; mais trente Kerouzéré et plu-

1. La tradition place à Kerjean la scène fameuse où un coureur de ruelles, qui avait parié venir à bout des résistances de la dame de céans, réputée pour sa vertu autant que pour sa beauté, fut enfermé par la belle dans un grenier du château et contraint à filer au rouet jusqu'au retour du mari. On trouve la première version écrite de cette légende dans le *Nosellino* de Matteo Bandello (1480-1561) sous le titre de *Barberina*. La scène se passe à la cour du roi de Hongrie Mathias Corvin. Reste à savoir de quel des deux textes, du breton ou de l'italien, s'inspira Musset. J'opte pour l'italien. On lit cependant dans la *Preface* de M. F. Duine aux *Contes et Légendes* de M^{lle} Elvira de Cerny : « Elle (Elvira) s'inspira de l'histoire de la belle Francesca (so) de Kerjean, qui trouva moyen de faire filer le duc d'Alençon. Musset connut cette histoire et créa *Barberine*. Mais la comédie n'a plus rien de breton, hors le souvenir de la fée Morgane, qui vint sur les lèvres de l'audacieux chevalier ».

sièurs Kergounadec'h tiendraient à l'aise dans l'enceinte de Kerjean. Un aveu de la terre de Maillé, cité par Miorcec de Kerdanet, compare les Barbier « aux géants qui bastirent la tour de Babel » et l'on est presque tenté de souscrire à cette formule hyperbolique. Aujourd'hui encore, les vastes proportions du château font l'étonnement des architectes. Le choix du site est une autre cause de surprise : à trois lieues de Saint-Pol-de-Léon, loin des grandes routes, derrière un rideau de futaies, Kerjean s'élève, solitaire et magnifique, dans la commune finistérienne de Saint-Vougay.

Tous les touristes le connaissent pourtant et ceux qui n'ont pas eu l'honneur d'y être reçus ont pu, tout au moins, admirer de l'esplanade son massif rempart de six mètres d'épaisseur, baigné de douves profondes et flanqué aux quatre angles de bastions carrés et crénelés « avec meurtrières à feu de sape, rasant et plongeant sur toutes les faces. » Cette enceinte, unique de son espèce et faite pour recevoir une solide artillerie — qu'on lui enleva sous la Révolution, — ne mesure pas moins de 250 mètres de long sur 150 de large. Une faible partie seulement du vaste espace ainsi embrassé est à ciel ouvert : il y avait là ce qu'on appelle en Bretagne un *liorz*, un jardin intérieur et familial ; tout le reste est occupé par des édifices qui couvrent, d'après certains calculs, une superficie d'un hectare soixante ares. Pour trouver un ensemble architectural ayant ces proportions, il faut sortir de la province et pousser jusqu'à Versailles : d'où le nom de « Versailles breton » donné à Kerjean, bien que rien n'y rappelle le chef-d'œuvre de Mansard, auquel il est antérieur d'un bon siècle. Les auteurs de la comparaison n'ont eu égard sans doute qu'à la grandeur de l'édifice. En outre, Kerdanet et les continuateurs d'Ogée voudraient que son parc ait été dessiné par Le Nôtre, et ce serait une nouvelle ressemblance avec Versailles. Mais j'ai vu attribuer à l'ancien directeur des jardins royaux tant de jardins hauts et bas-bretons que je ne suis pas autrement convaincu du fait. Il suffit qu'un parc, chez nous, soit du xvii^e siècle pour qu'on le mette sous la signature de Le Nôtre. Tant il y a que ce parc de Kerjean était fort beau, qu'il mesurait trois hectares de superficie et qu'avec ses futaies, son étang, son labyrinthe et ses avenues, on ne pouvait rien voir de plus à souhait pour les yeux : c'était le cadre le plus congruent au château lui-même, dans lequel, pour ruiné qu'il soit en partie, M. Chaussepied discerne avec raison l'un des spécimens les plus heureux que nous ayons en Bretagne du château à la française, caractérisé par « son corps de logis principal placé au fond, ses deux ailes et sa clôture d'entrée formant une cour d'honneur où se passait toute la vie intérieure des châteleurs et de leurs gens. »

En vérité, c'eût été grand pitié que de laisser s'en aller en poussière une merveille comme celle-là, et c'est le chemin qu'elle était tout justement en train de prendre. Triste fin du long effort qu'avait coûté Kerjean ! Les archéologues ne s'accordent point sur la date de sa construction : les continuateurs d'Ogée veulent la retarder jusqu'au règne de Henri IV ; Léon Palustre, avec beaucoup plus de raison, la place vers 1560 ; M. Chaussepied vers 1543, peu après la mort de Jean Barbier (1538), lequel avait fait dresser par un maître d'œuvre des plans et devis qui serviraient peut-être à ses successeurs. Les travaux, en tout état de cause, durèrent fort longtemps, une trentaine d'années, selon Palustre, « pendant plus de dix ans », selon M. Chaussepied. C'est ce qui explique qu'on découvre plusieurs styles dans Kerjean : un portique Henri III, un campanile Henri IV et un corps de logis « presque » Louis XIII. Le plus curieux est qu'au lieu de commencer par l'habitation des maîtres, l'architecte se soit d'abord occupé des communs, de la chapelle et des remparts. Palustre suppose que Louis Barbier, pour le compte duquel se faisaient ces travaux, « voulait s'éviter ainsi la tentation de laisser incomplète une œuvre qui aurait été le rêve de son oncle et pour laquelle tant de richesses s'étaient trouvées un jour réunies entre ses mains ».

L'oncle dont il s'agit — un oncle comme en souhaiteraient tous les neveux — s'appelait Hamon Barbier. Il était chanoine de Léon, Nantes et Cornouaille, ce qui n'est pas une dignité ecclésiastique si extraordinaire. De plus, les Barbier n'avaient qu'une illustration médiocre. Avec ces moyens insuffisants, notre homme s'arrangea pour accaparer les plus beaux bénéfices de Bretagne : il n'en laissait passer aucun qui fût supérieur à 300 livres. Cela alla au point, dit l'abbé Manet, « qu'à son décès il y eut plus de quarante vacances et que le pape demanda si tous les abbés de Bretagne étaient morts le même jour. » M. Hauréau confirme le fait dans la *Gallia Christiana* et met le propos dans la bouche de Jules III. Palustre cependant marque une prudente réserve : il aimerait qu'on lui dit où étaient tous ces bénéfices qu'on prête à l'avidité chanoine et dont il n'a trouvé trace nulle part, sauf en ce qui concerne l'abbaye de Saint-Mathieu, dont Hamon Barbier fut nommé abbé commendataire en 1533.

Palustre a mal cherché. En même temps qu'ès qualités de chanoine de Léon, Nantes et Cornouaille et abbé de Saint-Mathieu-Fin-le-Terre, Hamon Barbier signait, percevait et donnait décharge ès qualités d'official et grand vicaire de Léon, archidiacre de Quémenet-Ily, conseiller aux Grands-Jours de Bretagne, recteur de Plougoulin, Plounevez-Lochrist, Plouzané, Plouvien, Guipavas, Plabennec, Plouneour-Trez, Plougar, Lannilis,

BRETAGNE

Guimiliau, Sizun et Ile de Batz. Cela ne fait pas quarante bénéfices, mais en fait tout de même près de la moitié. Et je n'assurerais pas que ma liste soit complète. Il reste que, nanti de vingt ou de quarantes bénéfices, Hamon Barbier était fort riche, fort économe aussi et qu'il thésaurisait dans les meilleures intentions du monde, non pour son propre plaisir, mais afin « de mettre un neveu dont la tutelle lui était confiée, Louis Barbier, fils de son frère Jean, à même de construire un château aussi vaste que magnifique. » Il poussa l'amour pour ce neveu jusqu'à dépouiller à son profit les moines de Saint-Mathieu dont il fit transporter le chartrier à Kerjean. Et il eut la satisfaction, avant de mourir, de voir sortir de terre les admirables remparts, la majestueuse galerie à pilastres doriques et les beaux pavillons d'angle aux campaniles superposés qui composent à Kerjean une ceinture de pierre sans pareille et que le temps a respectée. L'histoire ne dit pas si Hamon Barbier fut pleuré de ses neveux, Louis Barbier et dame Jeanne de Gouzellon, sa femme : on aime à le penser et qu'un si digne oncle n'aura pas été payé d'ingratitude. Pour ma part, et quelles qu'en soient les origines, je me sens incapable de blâmer le brave chanoine qui fit un tel emploi de sa fortune. Que nos grands flibustiers d'aujourd'hui lèguent à l'avenir des Kerjean et je leur garantis comme au chanoine l'immortalité de la postérité !

(L'Année Bretonne, 3^e série, CHAMPION, édit.)

LE CALVAIRE DE GUIMILIAU

Comme la plupart des monuments analogues, le calvaire de Guimiliau fait corps avec le cimetière paroissial. Les blêmes draperies d'un matin de janvier nous le montrèrent couché dans une brume fantôme et tout frissonnant encore de la froide veillée nocturne qu'il venait de traverser : le granit des statues était tacheté d'efflorescences blanchâtres, cette lèpre des vieilles pierres qui ne respecte pas le kersanton lui-même, le plus fin pourtant et le plus « serré » des granits armoricains. On eût dit qu'il avait neigé de place en place sur les pauvres statues. Le kersanton est la pierre la plus communément employée par les sculpteurs de Bretagne. On l'extrait des carrières fameuses de Logona-Daoulas, près de Brest. Cambry déjà, au commencement du siècle, vantait ce beau granitello noir, quartz et hornblend mêlés, semblable au granit statuaire des Égyptiens. C'est en kersanton, aujourd'hui encore, que se font tous les monuments artistiques de Bretagne, comme ce magnifique calvaire que la piété des Bretons vient d'ériger à Lourdes et qui est sorti des ateliers du grand sculpteur populaire, de l'imagier par excellence de la Bretagne contemporaine, M. Yves Herno fils, de Lannion.

Le calvaire de Guimiliau est, avec le calvaire de Plougastel-Daoulas, le plus célèbre des calvaires bretons. Il faut bien avouer cependant que les proportions en sont loin d'être aussi heureuses que celles du calvaire de Plougonven. Comme l'a remarqué M. Léon Palustre, la croix qui le surmonte ne se dégage pas suffisamment de l'ensemble : elle a l'air d'un accessoire, quand elle devrait être le principal. Cela tient à ce que le développement du calvaire, au lieu de s'opérer en hauteur, s'accuse seulement en lar-

geur, par suite de la substitution du système des appendices rectangulaires, à moitié découpés en arcades, au système du massif octogonal.

C'est par les détails que se rachète le calvaire de Guimiliau : les personnages sont taillés sans trop de gaucherie ; les scènes, vues de près, ont du caractère dans leur naïveté. Je citerai particulièrement la fuite en Égypte, groupe d'un réalisme saisissant : la Vierge, avec l'enfant Jésus, sur l'âne ; saint Joseph devant, minable, le gippon ou jaque serré à la taille par une cordelette de pèlerin, la tête basse et trainant la jambe. Autre scène émouvante, mais qui ne se rapporte que d'assez loin au drame de la Passion : celle où *Catel-gollet* (Catherine la perdue), les cheveux défaits, les seins pendants, avec une inoubliable figure d'épouvante, est précipitée nue dans l'enfer. Un diable lui caresse le cou de sa fourche ; un autre l'agrippe par le bras ; un troisième, mûle de bourreau et de vampire, la saisit par derrière, ses griffes obscènes plantées à l'endroit le plus tendre du corps...

Nous retrouverons ce groupe à Plougastel. *Catel-gollet* est une figure très populaire en Bretagne et dont la popularité, comme on voit par les dates d'érection des deux calvaires de Guimiliau et de Plougastel, est antérieure de plusieurs années à la publication du *gwerz* fameux que le P. Maunoir consacra vers 1640 à cette infortunée pécheresse. Le thème du *gwerz* paraît emprunté d'ailleurs aux *Magicae questiones* du jésuite espagnol Delrio, qui en avait placé la scène à Itara, dans les Indes orientales. Maunoir en fit l'application à *Catel*, dont la légende était encore incertaine et flottante : celle-ci devint, comme chez Delrio, une jeune servante dissolue, qui, ayant cédé en confession un péché « maudit et honteux », fut condamnée aux flammes éternelles et apparut le lendemain de sa mort, « dans un huisson de feu, le visage plein de serpents et les yeux de salamandres », pour annoncer sa damnation à ses compagnes :

« Voici ma main, cause de mon malheur, — et voici ma langue détestable ; ma main qui a fait le péché — et ma langue qui l'a nié. — Par Marie-Madeleine — j'ai été avertie douze fois — qu'il fallait faire une confession sincère et complète — et que je serais pardonnée. — Un More (le diable) noir et gris, à longue queue, — horrible avec les griffes de ses pieds, — en me menaçant de me briser la tête — m'a contrainte de rester bouche close. — Ma malédiction sur les mauvaises compagnies, — sur les soirées ! — Ma malédiction sur les bals et les danses — qui m'ont fait tomber dans le péché !... »

Il y a peu d'années encore, quand les prédicateurs bretons, pour dramatiser leurs prêches, se servaient de tableaux sur châssis volant où les sept péchés mortels étaient

représentés par des animaux, l'orgueil par un paon, la gourmandise par un cochon, etc., etc., c'était *Catel-gollet* qui, de temps immémorial, dans ces naïves figurations, symbolisait la luxure. L'un de ces prédicateurs, l'abbé Le Roux, mort vers 1860, s'était fait une spécialité du type. Retroussant sa soutane, il imitait *Catel-gollet* entrant au bal et déployant ses grâces. Tout le monde riait aux éclats, mais bientôt survenait Belzébuth, qui saisissait sa proie. *Catel* se débattait en vain ; elle tombait en enfer avec des rugissements si horribles, dit Benjamin Jollivet, « que les auditeurs, glacés d'effroi, s'échappaient par toutes les portes, croyant avoir le diable à leurs trousses ».

La représentation plastique de cette sombre anecdote ne devait pas avoir moins de prise sur les Bretons du xvi^e siècle que les prêches mimés de l'abbé Le Roux sur nos contemporains. Mais le martyre et l'enfournement de *Catel-gollet* ne sont point la seule originalité du calvaire de Guimiliau : celui de Plougven n'affichait aucune préoccupation utilitaire ; dans le calvaire de Guimiliau on remarque tout de suite, entre les deux appendices de face, un enfoncement destiné à recevoir un autel et une statue patronale. De fait, les voici. La statue ne porte aucune inscription : c'est peut-être aussi saint Miliau, qui a donné son nom à la paroisse et dont le pardon se tient le troisième dimanche de juillet. On s'y rend de dix lieues à la ronde. Saint Miliau, roi de la petite Cornouaille, que son frère Divrod assassina traîtreusement vers 531 pour prendre sa place, est souverain, dit-on, contre les furoncles et les clous : *Sant Miliau a zo mad evit ann heski !*

Une autre particularité notable du monument de Guimiliau est l'escalier intérieur ouvert dans l'un de ses appendices. Pourquoi cet escalier ? Il est facile de le deviner : tout de même que, les jours de pardon, l'autel du soubassement servait pour la célébration du culte, la plate-forme qui dominait l'autel devait servir d'ambon ou de chaire à prêcher. Les chaires intérieures des églises sont d'époque relativement récente. Les plus anciennes remontent à la fin du xiii^e siècle et ce sont des chaires italiennes. Dans les églises du nord de la France, ce n'est guère qu'au xvi^e siècle qu'elles s'établissent définitivement. Mais en Bretagne, où, à certains jours de l'année, faute de place, les grandes manifestations du culte se déploient en plein air, tantôt on adosse la chaire à l'une des faces extérieures de l'église, tantôt on l'isole sur un massif plein au milieu du cimetière. Chaire et massif viennent-ils à manquer ? Le « promenoir » du calvaire en tient lieu. « De nos jours encore, dit M. René Kerviler, à l'époque des grands pèlerinages, le calvaire de Pontchâteau est une estrade toute dressée pour les semeurs de la parole divine ». La plate-forme du calvaire de Guimiliau dut remplir une destination semblable ;

BRETAGNE

de cette tribune en plein air, la voix du prédicateur, les jours de pardon, pouvait couvrir d'énormes espaces, remuer jusqu'en ses confins extrêmes la marée humaine qui se pressait dans le cimetière et sur le placître. Et telle fut aussi, je pense, la destination primitive de la plate-forme du calvaire de Plougastel-Daoulas, qui n'est qu'une réplique magistrale du précédent. Heureusement qu'à Plougastel, les dimensions étant plus grandes, le défaut de proportions n'est pas aussi sensible. Les faces droites du massif central ne sont plus étranglées entre les projections en diagonale ; la pénible confusion qui choquait l'œil dans le calvaire de Guimiliau, si elle ne disparaît point tout entière, est fortement atténuée par l'ampleur et la bonne disposition des jours. Au lieu d'une croix unique, il y en a trois qui meublent le vide supérieur et dominent la figuration sans l'écraser. Le calvaire de Plougastel est-il de la même main que celui de Guimiliau ? On le croirait. L'architecte se serait donc corrigé à sa seconde tentative et aurait profité des écoles et des tâtonnements de la première.

(*L'Année Bretonne*, 1^{re} série, CHAMPION, édit.)

DANS LA CORNOUAILLE DES MONTS

Longtemps défendue contre l'infiltration étrangère par l'âpreté de son sol, ses gorges angustées, sa triple barricade de *ménez* granitiques, la Haute-Cornouaille a mieux conservé qu'aucune autre contrée de la Bretagne sa physionomie traditionnelle et séculaire ; les petits chemins de fer économiques qui la pénètrent de part en part depuis cinq ou six ans sont de date trop récente pour avoir dérangé l'essentiel de cette physionomie, et le raccourci que nous en présente Jaffrennou dans ses vers est bien conforme à ce que les historiens et les voyageurs du passé nous avaient dit de ce pays grave, presque austère, nourri de blé noir et de seigle, aux grandes forêts mystérieuses alternant avec des landes infinies et comme écrasées de tristesse, mais où les abeilles de Bretagne pompaient un miel d'une douceur exquise et si réputé qu'on l'exportait jusqu'au fond de la Subde il y a quelques années encore.

Entre ces landes et ces forêts, sur les pentes de l'Arrhée et du Ménez-Du, dans les verdoyantes « coulées », du Blavet, du Trieux et de l'Aune, partout où le dur granit natal s'humanise, vivait une population mi-pastorale, mi-agricole, vêtue de ce souple et résistant berlinge brun spécial aux tisseries de la Cornouaille et qui s'ouvrait sur un gilet de drap bleu aux boutons de cuivre armorié. Une peau de bique sans manches, l'hiver, complétait l'ajustement. Tel est toujours — les *bragou-ber* et les *houseaux* compris — le costume des Cornouaillais de Braspart et de Saint-Herbot : si ce costume s'est quelque peu « modernisé » dans la Cornouaille de l'Est, la nécessité y a eu plus de part que la volonté des habitants. Le Cornouaillais n'est point l'homme des concessions.

BRETAGNE

« Dans cette contrée si belle de sauvagerie, dit Jaffrenou, les échos de la langue française ne résonnent jamais ou presque jamais; les traditions primitives s'y perpétuent, ainsi que les naïves superstitions d'un autre âge. Attachés à leur sol natal, ces hommes des landes, sous de rudes dehors, sont les plus doux et les plus hospitaliers des Bretons ».

Souvestre avait déjà noté le fait et rappelé ce vieux rite de l'hospitalité cornouaillaise : la boisson de bienvenue versée dans un pichet commun que le chef de maison tend à son hôte après y avoir bu le premier.

Mais c'est à sa conception du divin qu'on peut mesurer le mieux le degré d'élévation morale de ce peuple. Religieux, certes, les Cornouaillais le sont autant et plus peut-être que leurs compatriotes des basses terres; mais leur religion ne s'épanouit point au dehors; elle est sobre de démonstrations, comme toutes les religions qui ont leur point d'appui dans la conscience. Et peut-être aussi qu'elle se souvient confusément de ses lointaines origines pramanthiennes. « Tant que le feu ne sera pas éteint à mon foyer » est une des locutions favorites de ce peuple : comment ne pas voir là une survivance du passé, du temps où le feu était pris pour symbole de la famille, où l'âtre servait d'autel et se confondait avec le dieu qu'on y honorait ?

Ce culte du foyer, qui s'associe au culte des morts dans toutes les religions primitives et qui fut peut-être fondé sur lui, comme Fustel de Coulanges incline à le croire, dut longtemps suffire aux Cornouaillais des hautes terres qui, même aujourd'hui, me dit-on, considèrent le foyer domestique comme un asile inviolable et sacré. Le père y tient la première place; après lui, les enfants mâles et les serviteurs du même sexe; la mère n'arrive qu'ensuite. Non point que son influence soit contestée ni contestable et que la femme, en Cornouaille, ait abdiqué ce sens aiguë et cette entente des intérêts domestiques qui lui assurent presque partout en Bretagne la direction occulte du ménage : mais cette influence ne se traduit par aucun signe extérieur : à table les hommes et jusqu'aux valets de charrue sont servis les premiers; à l'église, tandis que le chœur et le transept sont réservés aux paroissiens du sexe fort, les femmes sont reléguées au bas de la nef; en visite la femme s'efface pour laisser passer l'homme; en voyage, elle se tient à l'écart de l'homme et un peu en arrière; la mort même ne rétablit pas l'égalité entre les deux sexes et l'on cite certains cantons des Montagnes-Noires où le mari ne porte pas le deuil de sa défunte...

De telles mœurs nous étonneraient chez un peuple qui pousse le culte de la femme



Cliff Cornou

René Menard - L'Œil.

DANS LA CORNOUAILLE DES MONTS

au point d'idéaliser ses faiblesses et de proclamer la fatalité de l'amour, dans le pays de Tristan et d'Iseult, à l'orée des bois où Merlin, après treize cents ans, n'a pas encore rompu l'enchantement qui le retenait prisonnier de Viviane, si nous ne savions tout ce que cette apparente dureté de l'homme dans les ménages cornouaillais cache en réalité d'infini respect pour la mère, de tendresse silencieuse et profonde pour l'épouse. Aussi bien la même organisation de la famille se retrouve chez les *crofters* écossais et dans quelques îles du Solway et de la Clyde ; elle est un legs du passé comme le reste et elle suffit en tout état de cause pour montrer la distance qui sépare le Cornouaillais des hautes terres du Breton de la plaine et des côtes, plus éveillé peut-être, d'esprit plus délié, mais plus aisément perméable à l'influence étrangère. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on remarque que « le génie des populations est partout en harmonie avec le sol qui les nourrit ». Le génie cornouaillais est du même grain que le granit de son sol : même consistance ; même imperméabilité. Le milieu ici a vraiment fait l'habitant.

(*L'Âme Bretonne*, 2^e série, CHAMPION, édit.)

LA FORÊT D'HUELGOAT EN AUTOMNE

(LE GUIBEL ET LE PUNS-AHÈS)

Septembre touchait à son déclin. Les bois prenaient peu à peu ces tons fauves, ces colorations violentes qui rappellent l'incarnat maladif dont s'empourpent les pommettes des tuberculeux; des émanations ignorées montaient du sol, odeur terreuse des mousses dont la couche élastique et dense étouffait le pas des promeneurs, odeur saumâtre des feuilles tombées qui, mêlées aux aiguilles des pins et aux fanes des hêtraies, se décomposaient dans l'humidité de l'atmosphère, odeur alcoolisée des fruits sauvages, merises, prunelles, fraises et myrtilles, si abondants que la main se lassait de les cueillir et que la plupart pourrissaient dans les fourrés, odeur poirée des cépas, des agarics, des chanterelles, qui bombaient çà et là leurs parasols polychromes, et toutes ces senteurs végétales amalgamées composaient un arôme capiteux et puissant qui enivrait comme une boisson fermentée...

Seuls, au milieu de cette somptueuse agonie de la forêt, les arbres d'hiver demeuraient impassibles, gardaient leur immuable manteau de verdure sombre. Sous les épiceas, l'ombre restait aussi glauque et, quand le soleil d'automne les pénétrait obliquement, on se serait cru encore dans le demi-jour d'un aquarium.

Les fûts rouges des pins luisaient seulement plus vifs; il y avait de grands houx dont les cippes nerveux ressemblaient à des paquets de tendons, à des anatomies de muscles excochés. Mais les troncs des mélèzes, si prompts à se parer de leur frêle dentelle smaragdine, les premiers aussi se dépouillaient et ressemblaient sur les hauteurs à

BRETAGNE

d'immenses cierges infléchis. Grossis par les pluies d'automne, les torrents bondissaient de roche en roche dans les vallées et, dominant leur voix de cristal, on entendait au pied du Guibel les grondements sourds du Puns-Ahès, perpétuellement enveloppé d'un nuage d'embrun diamanté...

Pontus l'apercevait déjà, ce Castel-ar-Guibel qui avait donné son nom au nouveau bassin: c'était un grand mamelon boisé taillé primitivement en promontoire et isolé de son rameau d'attache par une tranchée faite de main d'homme. La tradition lui a conservé le nom de château et, en effet, il y eut autrefois sur le Guibel un poste fortifié d'où les légionnaires de Publius Crassus pouvaient fouiller tout l'horizon et surveiller les esclaves qu'ils faisaient travailler dans la vallée à l'extraction et au lavage des minerais. Mais Publius Crassus n'a laissé aucune trace dans l'imagination populaire qui lui a substitué des héros plus près d'elle. La cote d'armes du lieutenant de César s'est allongée en cotillon: Crassus s'est effacé devant Ahès, l'impudique fille du roi Grallon, dont la capitale (Ker-Ahès: Carhaix) s'élevait à quelques lieues plus loin. Cette seconde Marguerite de Bourgogne aurait eu là sa Tour de Nesle, et il faut dire que l'endroit était assez bien choisi pour remplir cette destination.

Même aujourd'hui, où elle apparaît décapitée de son *vallum* et de ses parapets, l'énorme assise du Guibel est un des plus imposants piédestaux de la Bretagne. Sa masse rectangulaire, à pic sur les eaux, surplombe d'une hauteur de cinquante mètres les deux ravins qui la cernent et dont le lit s'embarasse d'énormes blocs de granitelle qu'un vent de panique semble avoir rués les uns sur les autres. Par suite de la rapide déclivité de la pente, les eaux qui grondent dans le ravin de gauche sont emportées avec une extrême violence vers l'espèce de gueule ouverte brusquement au ras du sol.

C'est le Puns-Ahès, l'abîme plus sûr encore que le Youdic¹, qui ne rend pas les victimes qu'on lui jette et qui, saisies dans son engrenage de rocs, écrasées, broyées, triturées par les mille dents de la formidable mâchoire, ne repaissent jamais à la lumière.

(L'Erreur de Florence, HATIER, édit.)

1. On puits d'Ahès: les touristes l'appellent plus simplement le Gouffre.

2. Autre gouffre célèbre dans les traditions bretonnes et situé au centre des marais du Yun.

HUELGOAT

Cimier de Breiz-Izel, vieux nom seigneurial
Où palpite en syllabes d'or et de cristal
L'écho d'une lointaine et mourante fanfare,
Huelgoat!... Je vois un grand cheval blanc qui s'effare
Sur la crête d'un *méné* chauve, en plein azur,
Et dont le cavalier aux yeux de songe, Arthur,
Brenin de Galle et pentern des Armoriques,
Tout l'infini dans ses prunelles chimériques,
S'époumonne à sonner du cor par vaux et monts...
Huelgoat! Le sol tressaille et gronde. Quels démons
Dans la nuit de ses flancs ont foré ces puits d'ombre?
Vers quel Styx innommé, troupeau muet et sombre,
Roulent, le pic au poing, ces hommes demi-nus?
Sous vos cernes de plomb je vous ai reconnus,
Derniers nés d'Obérou le Pâle¹, et je vous aime :
Poètes et mineurs, notre sort est le même
Et nous aussi, l'étoile au front, le pic en main,
Nous tâtonnons aux profondeurs du cœur humain...
Huelgoat! Sources, ruisseaux, torrents, forêts sacrées,
Rumeur des pins pareille aux rumeurs des marées,

1. Héroce de Brizeux au chant XIV des *Bretons*.

BRETAGNE

Chanson des nids, habil des eaux sous le hallier,
Longs appels des chevreuils, comment vous oublier?...
Huelgoat! Huelgoat! Sur la bruyère desséchée,
Lorsque le vent d'hiver menait sa chevauchée,
Tout l'horizon, de Lopéret à Ruguellou,
Se rebroussait comme une immense peau de loup.
Mais, l'été, quand le vent du sud rasait la plaine,
Si traînante et si douce était sa cantilène
Qu'on eût dit par moment un vieil air de missel.
Les champs fumaient, tandis que sur Roc'h-Trévèzel,
Lentement, d'un calice invisible sortie,
La lune se levait, blanche comme une hostie...
Huelgoat! Le camp romain, le Chaos, les menhirs...
J'entends bruire en moi l'essaim des souvenirs;
J'évoque Saint-Herbot au pied de sa cascade,
Le cancel dont un ange a ciselé l'arcade,
La table aux cris, naïf hommage des pasteurs,
Le bosquet et ses bois et sa vasque et ses tours,
Et le val d'Ellez, plein d'odorantes bouffées,
Où l'on marche ébloui dans un conte de fées...
Huelgoat! Le soir descend sur la forêt. Tout bruit
S'est tu. Porche d'argent du château de la Nuit,
Les bouleaux du Skiriou m'ouvrent leur blanche ogive;
L'Oiseau Bleu me fait signe et veut que je le suive,
Et je m'attends à voir venir sur le chemin
La Belle au Bois dormant, une rose à la main...

(*Poésies complètes*, Jouvre, édit.)

TRÉFEUNTEUNIOU

(LE MANOIR DU MARÉCHAL FOCH)

Ceci pourrait débiter comme un conte et n'est pourtant qu'une histoire véridique.

Le 19 juillet 1914, à l'heure où bourdonne dans les rues l'essaim matinal de ses cigarières, Morlaix, la vieille cité moyenâgeuse aux pignons pointus et aux étages en encorbellement, la ville semi-espagnole des patios vitrés et des poteaux d'escaliers sculptés en arbres de Jessé, voyait descendre de la gare un alerte voyageur à tournure militaire qui traversait la grand'place, passait sous les arches de l'immense viaduc jeté au-dessus du confluent des deux ruisseaux qui forment le Dossen et, par le quai de Tréguier, aux sévères bâtisses Louis XIV de schiste noir relevé de moulures en granit gris, s'engageait sur le cours Beaumont et la route de Ploujean pour gagner les ombrages de Tréfeunteuniou.

— Tiens ! Le général Foch qui rentre chez lui !... Allons ! La guerre n'est pas encore pour cette fois.

C'est que Foch commandait à cette époque le 20^e corps, notre principale couverture vers l'Est. Dans les premiers jours de juillet, il avait assisté, près de Nancy, aux manœuvres de la 41^e division, la fameuse « division de fer ». Cet homme était l'œil de la France sur les Vosges. Or, comment croire que si quelque orage avait menacé la frontière, un factionnaire si vigilant eût quitté le créneau de son observatoire et fût venu se reposer au bout du monde, dans ce lointain pays de Ploujean où l'attendaient ses deux gendres : le capitaine Fournier et le capitaine Bécourt ?

TRÉFEUNTEUNIOU

Ainsi raisonnaient les Morlaisiens, pour qui cet officier général, né à Tarbes, le 2 octobre 1851, mais installé chez eux depuis près d'un quart de siècle, était une physionomie familière et presque un concitoyen.

..

Car Ploujean et Morlaix, c'est tout comme. N'était l'écrêteau de l'octroi, on ne les distinguerait pas. Ploujean, au fond, et sinon le village, perché à l'écart, du moins l'éventail de maisons qu'il déploie vers Troudoustain, n'est qu'un faubourg de Morlaix. Entre ce faubourg et le bourg lui-même s'étend une zone morte de grands parcs soigneuriaux, d'étangs rouillés et de futaies plusieurs fois centenaires, où les corbeaux s'abatent au crépuscule de tous les points de l'horizon. Les vieux murs moussus dont elle s'enveloppe semblent ne s'écarter qu'à regret pour livrer passage au petit tramway local qui suit le Dossen ou à la route qui grimpe en lacets vers Ploujean. Il y a comme une léthargie secrète, un sommeil enchanté, sur ce paysage, qui s'éclaircit seulement aux approches du bourg, coquet et propre comme un village anglais. Ploujean, jusqu'en ces dernières années, avait trois célébrités¹ : son lait desséché, son *leur-ger* et le souvenir de Le Flô. Le lait de Ploujean faisait les délices des Morlaisiens ; son *leur-ger* (champ de foire), illustré par la représentation en plein air du *Mystère de Saint-Gwénolé*, et qui fut le berceau de la renaissance du théâtre breton, passait à juste titre pour l'un des plus pittoresques de la contrée, avec son cimetière latéral, ses grands ormes, son clocher à jour et son encadrement de petites maisons grises, quadrillées de chaux blanche. Mais, voué décidément aux gloires militaires, Ploujean tirait son lustre le plus vif du général Le Flô, qui, bien que né à Lesneven, s'était fixé, après son ambassade de Russie, au Nœc'hoat, un château du voisinage, habité aujourd'hui par son gendre, le comte de Nanteuil, dont le fils aîné, lieutenant de vaisseau de réserve, tomba héroïquement à Dixmude. Telle était l'affection de Le Flô pour Ploujean qu'il y voulut être enterré, dormir son dernier sommeil à l'ombre de la vieille église ogivale où il avait son banc réservé, comme un gentilhomme d'autrefois. Près de ce banc s'en voit un autre, sur lequel, par souscription publique, la reconnaissance des habitants de la paroisse a fait apposer, en 1916, une petite plaque de cuivre avec cette inscription :

1. Il en avait même une quatrième : Tristan Corbière, le poète des *Amours Jeunes*. Mais Roscoff adopta bien vite ce géland, et c'est là qu'il le faut aller chercher.

BRETAGNE

« Général Foch, grand-croix de la Légion d'honneur, grand-croix du Bain, grand-croix de Léopold. — Batailles de la Marne, de l'Yser, des Flandres et de Picardie. »

Mais le banc est vide depuis quatre ans. Et, en effet, à peine Foch installé dans ses quartiers d'été, un coup de tonnerre l'en avait brusquement chassé: les Morlaisiens, comme toute la France, comme le gouvernement lui-même, s'étaient abusés sur les intentions de l'Allemagne. Le 26 juillet, un télégramme rappelait Foch à Nancy. Le 4 août, la guerre éclatait. Et Foch, depuis lors, n'est pas revenu à Ploujean.

..

Mais peut-être n'y a-t-il jamais été aussi présent qu'aujourd'hui.

C'est que le nom du nouveau maréchal de France, apprécié seulement des professionnels avant la guerre, remplit à présent le monde et que rien n'est indifférent d'une personnalité de cette importance. Mais c'est surtout qu'une lettre privée de Foch, dont nous avons pu obtenir communication¹, a fait connaître son intention de ne pas choisir un autre lieu que l'humble Ploujean pour y « confondre ses actions de grâce » avec celles des survivants de l'effroyable mêlée, y pleurer avec eux, après la victoire, les glorieux martyrs « qui l'ont payée de leur sang » et parmi lesquels lui-même compte son fils unique et l'un de ses gendres, le capitaine Bécourt.

Par cette déclaration déjà ancienne (la lettre est du 8 octobre 1916), et qu'il n'a pas révoquée, le Pyrénéen de naissance, sans rompre ses attaches avec son pays natal, où il a conservé son vieux logis familial de Valentine, bâti à la fin du dix-huitième siècle par son aïeul et habité encore par sa sœur, s'est définitivement affirmé Breton d'adoption. Tréfeunteuniou n'aura pas été pour lui un abri de passage, le toit d'une heure qu'on quitte pour un autre. Marié à une jeune orpheline de Saint-Brieuc, Mademoiselle Bienvenu, qui était élevée chez son grand père, M. Rochar, avocat des plus distingués, dont la famille comptait une branche morlaisienne, Foch, encore simple chef de bataillon, avait acheté ce domaine aux Saint-Prix. Tréfeunteunio ou Traoufeunteunio (le Val des Fontaines) n'a rien de princier sans doute. Mais il couvre, avec ses fermes,

1. Cette inscription a été remplacée dans la suite et la nouvelle plaque contient tous les titres de gloire du maréchal.

2. «... Cui, c'est bec dans notre vieille église de Ploujean, aux pieds de Dieu, que nous confondrons nos actions de grâces pour les résultats obtenus et nos prières pour ceux qui les ont payés de leur sang ». (Lettre du général Foch au comte de Nanteuil.)

TRÉFEUNTEUNIOU

quelque cent hectares d'un seul tenant, dont un bon quart sous bois et landes, remise indiquée des lièvres et des perdreaux. Foch, grand chasseur devant l'Éternel, pouvait s'y livrer à son sport favori. Telles comparaisons, que nous trouvons dans son cours de tactique, comme celle du gibier qui, suivant la direction qu'il prend, doit être tiré en avant et à gauche, en avant et à droite, couvert ou découvert par le canon du fusil, mais toujours de façon à mettre trois points en ligne, lui ont été évidemment suggérées par ses battues dans les fourrés de Tréfeunteuniou.

— L'aube le trouvait debout, guêtré de cuir fauve, derrière ses pointers nez au vent, nous disait un de ses anciens compagnons de chasse. L'ouverture ne se faisant en Bretagne que dans la seconde quinzaine de septembre, à cause de la maturité tardive du sarrasin, notre illustre ami, travailleur acharné, ne pouvait s'accorder, malgré tout, que quelques jours de délassement. Mais il mettait les bouchées doubles, comme l'on dit. Et dans un pays qui passe pour posséder d'assez bons fusils, il était tenu pour l'un des meilleurs. Ce n'est pas de lui qu'un président du Conseil célèbre pour ses mots à l'emporte-pièce aurait pu dire: « Je ne sais pas ce que vaut comme stratège le général Joffre, mais je l'ai vu prendre d'enfilade à la chasse quatre rabatteurs et leur envoyer son plomb dans les reins. S'il y va du même train avec les Boches, il y a du bon: l'Allemagne est flambée ». A la chasse comme à la guerre, Foch a la main chaude et le geste prompt, mais le coup d'œil sûr. C'est l'homme des délices foudroyants.

A Tréfeunteuniou, c'était en outre le plus simple, le plus cordial des voisins, familier avec chacun, brusque de propos, franc du collier, et qui allait droit son chemin sans craindre le qu'en-dira-t-on.

— Mais, colonel (ou général), lui objectaient des amis, ce que vous faites là est bien imprudent et pourrait nuire à votre carrière.

— Je m'en f... comme de deux sous, répliquait Foch.

L'expression venait si souvent dans sa bouche que nos poilus, qui aiment les sobriquets et qui avaient baptisé Galliéni « le père la Quille », Joffre « le grand-papa », Castelnau « le bonhomme Noël », Pétain « Passeront pas », n'appelaient plus Foch que « le général Deux-Sous ».

..

La légende prétend que le commandant du 20^e corps, en prenant congé de ses intimes à Tréfeunteuniou, leur aurait dit:

BRETAGNE

— Vous ne me reverrez que mort... ou maréchal de France.

C'est là probablement, sûrement même, un de ces mots fabriqués après coup et dont toutes les biographies d'hommes célèbres ont coutume de s'émailler, Foch, qui n'a jamais douté du triomphe final de nos armes, ne s'est jamais fait d'illusion sur la durée et l'âpreté de la lutte qu'il faudrait conduire pour abattre le militarisme prussien. Il est de lui, et bien de lui cette fois¹, le mot fréquemment cité et par lequel, en une de ces formules synthétiques qui sont dans sa manière, il caractérisait notre effort militaire : « Long, dur, sûr. » Et ce mot n'était que le résumé des propos qu'il échangeait avec ses hôtes à Tréfeunteunioù, sur l'évolution de la guerre future.

Causeries doctes et gonflées d'espoir, auxquelles prenait part son chef d'état-major, le colonel (aujourd'hui général de division) Weigand, marié lui-même à une Morlaisienne, Mlle Moïse de Forzan. La conversation se tenait dans le grand salon du château ou sous les tilleuls de l'avenue principale. Tréfeunteunioù a son entrée, en forme d'hémicycle, sur la route de Ploujean au Dourdu : elle fait face à un vieux calvaire historié, *Kronz-ar-C'hat* (la Croix du Lièvre), dont les statues latérales sont tombées, mais qui a conservé son beau christ en granit de Kersanton. Pas de murs autour de la propriété. Un simple talus et des échaliers pour les piétons aux deux côtés de la grille. Entre qui veut. Tous ces manoirs bretons sont les plus hospitaliers du monde et les amateurs, le dimanche, y viennent faire sous bois la cueillette des champignons.

Comment Tréfeunteunioù n'aurait-il pas suivi la règle ? De fait, c'est le moins gourmé des domaines : la nature, ici, n'a pas été peignée par un disciple de Lenôtre : chênes, ormes, châtaigniers, houx, poussent au hasard dans le plus charmant désordre. Le cadre ne commence à se régulariser que plus loin, aux approches du château, où il prend la majesté d'un temple avec sa double colonnade de hêtres centenaires, coupée en perpendiculaire, à son extrémité, par une seconde colonnade d'arbres encore plus vieux et plus beaux, et qui sont des tilleuls. Un peu avant la grille une petite chapelle se détache, qui fut reconstruite par les Saint-Prix, sur l'emplacement d'une chapelle plus ancienne dont on voit des débris de chapiteaux et de fleurons aux deux côtés de la porte. Elle n'a pas grand caractère. Mais ce pauvre édifice, placé sous le vocable d'*Iron Varia ar Gwell-Shikour* (Notre-Dame de Bon-Secours), est un lieu de pèlerinage assez fréquenté. Son « pardon » se tient le premier dimanche de juin et il est un prétexte aux friandes Mor-

1. On l'avait attribué d'abord au maréchal Joffre.

TRÉFEUNTEUNIOÙ

laisiennes à se régaler de lait desséché et de ces crêpes si fines qu'on dirait une dentelle.

Et voici enfin Tréfeunteunioù lui-même, l'habitation désormais fameuse du maréchal. Est-ce une illusion ? Suis-je encore sous la hantise des champs de bataille d'où j'arrive ? Ou les lieux, comme les livres, auraient-ils leur obscure prédestination ? Ce château posé de biais sur l'ourlet d'un grand plateau qui commande la vallée de Kernoler, ce toit trapézoïdal, cette grille de fer, ces piliers portant deux lions lampassés évoquent irrésistiblement à mon esprit un autre château que la guerre allait faire entrer dans l'histoire et qui fut, avec la défense du Grand-Couronné, l'origine de la fortune militaire de Foch. Tréfeunteunioù, c'est Mondement, un Mondement breton, réduit à son pavillon central, dégagé des communs qui l'abourdisent. Et, si quelque fée ne m'a pas troublé les yeux, si Tréfeunteunioù, sous sa futaie celtique, a bien cet air de manoir champenois, on ne peut s'empêcher vraiment d'admirer la claivoyance du hasard qui l'assigna pour résidence au futur vainqueur des marais de Saint-Gond.

(*Les trois Maréchaux*, Houdou, édit.)

LES PILLAWERS DE SAINT-HERBOT ⁽¹⁾

Les deux jeunes gens, tout en causant, avaient atteint le pied du Russec : les bois avaient cessé ; l'horizon se découvrait et, de la grande route qui serpente au bord de la vallée, on apercevait, comme au fond d'un cirque, l'inoubliable paysage circulaire de lande, de pierre et d'eau que fait à cet endroit la coulée de l'Ellez. Des bornes pelées moutonnaient à perte de regard et, au dessus d'eux, le vieux Menez-Mikel, le géant de la chaîne bretonne, levait sa croupe grise et lépreuse. Le temps était doux, mais voilé. Quoiqu'on fût seulement aux premiers jours d'avril, les ajoncs commençaient à fleurir. Des primevères, çà et là, pointaient au revers des talus. L'Ellez, rendu en plaine, s'apaisait enfin et sinuait pacifiquement entre des bouquets d'aulnes et de saules. Mais sa cascade, qu'on voyait luire par une échappée, emplissait tout l'horizon d'une rumeur sourde et continue comme celle de la mer.

Une cloche tinta lentement et les regards des deux jeunes gens se portèrent dans la direction du clocher : droite et carrée et massive, la tour de l'église Saint-Herbot montait à trente-cinq mètres au-dessus du sol. Comment, dans cette combe solitaire, loin de tout centre habité, sans autre garde que le vieil ermite logé dans son tympan et dont la barbe calamistrée pendait en tire-bouchon sur la coule rigide qui l'emprison-

1. Les pillawers sont des chiffonniers ambulants. — La scène du roman *l'Erreur de Florence*, d'où est détaché ce fragment et où s'apprennent deux concepts sociaux, se passe en 1870. Florence Trelawney, fille de lord Trelawney, grand seigneur du Cornwall, est en villégiature chez le père de Pontus de Talgôt, gentilhomme breton de vieille souche. Les Trelawney et les Talgôt sont cousins.

LES PILLAWERS DE SAINT-HERBOT

naît jusqu'aux genoux, avait vu s'épanouir cette grande fleur de granit, ce clocher magistral, un des plus beaux de la Bretagne, puissant comme un donjon, ciselé comme un bijou ? L'église qui l'accotait avec ses pignons fleuronnés, ses pilastres corinthiens, ses fenêtres flamboyantes, son ossuaire renaissance, les guirlandes de feuillage de son porche et les vingt-quatre statuettes de sa grande arcade, n'avait souffert du temps aucune injure ; elle était venue jusqu'à nous telle que l'avaient faite ses architectes successifs, vierge de tout sacrilège et comme si l'orage révolutionnaire n'avait jamais soufflé dans ce val d'élection, dans cette lointaine oasis du monachisme armoricain.

De grands ormes effeuillés, raidis et comme cristallisés par l'hiver, la couvraient de leurs bras chargés d'algues et pareils à ces épaves de mâtues qui ont longtemps séjourné dans les profondeurs sous-marines ; une douzaine de chaumes branlants et une maison plus vaste, qui avait servi autrefois de prieuré, se serrait autour d'elle comme pour lui demander protection et réconfort. Et leur humilité, leur misère, s'avaient du voisinage de cette somptueuse basilique où les imagiers de la Renaissance, les incomparables tailleurs de pierres de la Cornouaille et du Léon, anonymes émules des Michel Colomb, des Ozanne et des Guillouic avaient prodigué comme à l'envi les richesses de leur ciseau...

— Comme leurs compatriotes de Loqueffret et de la Feuillée, dit Pontus à Florence, les habitants de Saint-Herbot sont presque tous pillawers, chiffonniers ambulants, si vous préférez : le pays est trop pauvre pour les nourrir. Les hommes s'expatrient temporairement, frètent une carriole et s'en vont à l'aventure, poussant leur cri mélancolique : *tam pillou, tam !* s'arrêtant aux portes des fermes, dans les bourgades et les villes du bas pays, pour troquer contre un paquet de drilles les poteries communes qui leur servent d'instrument d'échange, se débarrassant ensuite de leur malodorante cargaison dans quelque papeterie de la région ou entre les mains d'un commissionnaire en gros et, sitôt leur salaire en poche, se hâtant de rallier à grandes marches le toit de genêts et l'enclos solitaire où les attendent femmes et enfants. Ces montagnards de l'Arrière ont un sens commercial dont s'étonnait déjà Cambry à la fin du xviii^e siècle ; mais ils ne seraient pas Bretons s'ils n'entendaient le commerce d'une certaine manière. C'est un proverbe chez eux que chaque jour suffit à sa tâche, et c'en est un autre qu'à trop se préoccuper de l'avenir on risque d'empêcher sur les attributions de la Providence, laquelle n'aurait plus rien à faire en ce bas monde du moment que tous les pillawers seraient assurés du lendemain. Et voilà comment, au lieu de travailler à

BRETAGNE

étendre le cercle de leurs opérations, ces singuliers commerçants le réduiraient plutôt et tiendraient pour un péché de ne pas limiter leurs efforts à la satisfaction de leurs besoins immédiats...

— En d'autres termes, dit Florence, vos *pillagers* ne sont commerçants que par nécessité et à leur corps défendant ? Si la terre pouvait les nourrir, ils resteraient chez eux ?

— J'ai bien peur que oui, dit Pontus. Et j'en vois une nouvelle preuve dans l'empressement qu'ils apportent à rallier leur enclos natal. Aucun d'eux, par exemple, ne voudrait manquer la fête patronale de son pays. C'est un point d'honneur pour eux d'y assister. Ils y songent longtemps à l'avance ; ils poussent la délicatesse jusqu'à prélever sur leurs maigres bénéfices la petite somme d'argent nécessaire à l'acquisition d'un cerierge ou de quelque menu cadeau destiné dans leur pensée à rehausser l'éclat de la cérémonie qui se prépare. De même qu'ils regardent le saint de leur paroisse comme leur intermédiaire attitré près de Dieu et l'honorent en conséquence, jaloux d'assurer sa préséance sur les autres bienheureux qui veillent sur les paroisses voisines, de même ils tiennent un peu sa maison pour la leur et se montrent jaloux qu'elle l'emporte en beauté sur les demeures des autres saints. Vous les trouvez misérables et vous les plaignez intérieurement, ces pauvres *pillagers* de Saint-Herbot ? C'est que vous passez devant leur vraie richesse sans la voir. Il est là, leur trésor : c'est cette admirable église dont s'émerveilleraient à juste titre une grande ville et qui leur est une façon de patrimoine immobilier, indivis et inaliénable. Ces incurables idéalistes que sont les Bretons sont fort capables de se passer de *roast-beef* et de *claret*, Florence ; mais ils ne sauraient se passer de poésie : la nourriture spirituelle leur est plus nécessaire que la nourriture du corps.

(L'Erreur de Florence, HAZEN, édit.)

DANS L'ARRHÉE

Vous connaissez cette triste et dure Cornouaille où s'enfonce, presque au sortir de la ville, le grand chemin de Morlaix à Poullaouën. Les Arrhées y sont littéralement à vif et c'est seulement sur la pente méridionale qu'on trouve un semblant de végétation. Je ne sais point de désolation comparable. Toute vie est absente de là, et il y paraît bien à l'éloignement des habitations. N'était la diligence deux fois le jour, un roulier encore ou le cabriolet de quelque vétérinaire en tournée, ce serait la solitude absolue.

Plus bas, dans les prairies qui bordent la montée, dans les landes de Pleyber et du Cloître, il n'est point rare de rencontrer un petit gars paisant ses vaches, une pastoure sur ses douze ans, avec le surcot de droguet et cette étrange jobeline noire qui donne à la plus jolie un air monacal et vieillot.

Mais ici, rien : ni gens ni bêtes.

Et qu'y feraient-ils ? Il y a de ces moments où les Arrhées, même en été, sont secoués de tempêtes épouvantables, de vraies trombes venues de la mer qu'on voit luire au loin comme une plaque d'or, par les temps clairs de juillet, et qui ont ramassé en route, pour en composer le plus étourdissant des aromes, toutes les senteurs de la grève, des prairies, des landes et des bois. Et elles hurlent, elles se démontent, elles donnent de la tête contre cette muraille de grosses pierres d'un rouge plombé, à croire à un effondrement général du plateau, et si acharnées, si ingénieuses, multipliant l'attaque, tournant, virant, filant par les brèches, rebroussant contre les roches et, comme épu-

BRETAGNE

sées, s'arrêtant net tout d'un coup, pour reprendre avec des clameurs, des sifflements, des piailleries de mauvais drôles dont on tire les oreilles, une rage impossible, féroce, presque bouffonne à force d'exaspération, — et là-dessous toujours le même grand souffle profond, la même basse invariable, pareille à un tonnerre...

Sont-ce elles qui ont ainsi dépouillé les Arrhées, mis le granit à vif, raclé tout humus ? Le fait est qu'un bourriquet de six semaines n'y trouverait point à tondre seulement la « largeur de sa langue ». Il n'est pas jusqu'au versant méridional, quoique mieux garanti des vents, où ne se risque pour toute végétation qu'un peu d'orseille moisie, de ronce ou de ces touffes d'un petit jonc saumâtre et brun qui pousse ici, comme au bord de la mer, dans les creux du feldspath.

Mais c'est la chaîne elle-même qu'il faut voir, et, dans la chaîne, la crête, prodigieuse échine pélasgique, tailladée et crevée à coups de foudre et dont il ne demeure que les arêtes. Sous ce ciel bas et gris, dans cette longue solitude et avec leur coloration sanglante, les Arrhées de Cornouailles devaient faire peser sur l'imagination bretonne quelque chose de l'honneur sacrée d'une Thessalie.

Au vrai, les sarciers y abondaient autrefois et, les sarciers disparus, les rebouteux y viennent encore sous la lune cueillir dans les bas pâtis l'herbe de quinte feuille contre les ulcères et l'aigremoine, calmant des nubilés hâtives. A Berrien et au Squiriou, qui sont les hameaux les plus proches, on parle, aux veillées, des sabbats qu'y mènent certaines nuits Hoc'h-Braz et Gewr-Meur, monstres extravagants, panommates et polybraches : voilà qui fait justement le pendant de l'Hadès camburnien et des hécatonchires de l'Œta. Et cette désolation dure des lieues et des lieues ! Aux environs de Berrien, la terre reprend un peu ses droits, les cultures reparaissent, les arbres aussi. En réalité, les arbres seuls viennent bien dans ce sol avare, sans suc, les arbres à racines traçantes qui se satisfont d'un humus médiocre. De Berrien à Poullaouën, en passant par le Huelgoat, on ne voit que pins, sapins, stuges, mélèzes, épicéas. Ils dévalent comme une invasion, s'accrochent aux rochers, poussent jusque dans l'eau, font des ponts naturels sur les gouffres avec leurs troncs éboulés et entre-croisés.

Et tout à coup, au Huelgoat, à Poullaouën, deux immenses clairières s'ouvrent dans ce cirque d'arbres noirs : ce sont les mines, et la désolation recommence.

(*Passions Celles, la Renaissance du Livre, édit.*)

LA MINE ABANDONNÉE DE POULLAOUËN

Au déboucher d'un petit chemin creux, je me trouvai à l'improviste sur la grève de Poullaouën.

Une vraie grève, en effet.

Une grève dont la mer se serait congelée, vitrifiée, déposée en je ne sais quelle matière sans nom, huileuse et noire comme du bitume.

Le soir venait, et cependant, à la surface de cette sinistre asphaltite, de grands cercles rougeâtres apparaissaient nettement encore, d'énormes ornières concentriques, vestiges des anciens puits, toutes pleines d'une rouille boueuse où trempaient de maigres herbes mangées d'oxyde. Et la grève, plus sinistre peut-être que cette mer de bitume et les grands cercles rouges qui s'élargissaient à sa surface, la grève, avec ses myriades de grenailles d'arséniate et de sulfure, tantôt entassées par longs bancs parallèles où l'on enfonçait jusqu'aux genoux, tantôt comme jetées à la volée, disséminées çà et là sur un sol grisâtre, crevassé, où le couchant les allumait de flammeroles rapides, la grève courait tout autour, s'enfonçait là-bas dans les terres, si loin vers l'Ouest qu'on la perdait de vue et qu'on restait à chercher vers quelle gueule d'enfer, quel Érèbe invisible, elle et la mer tachée de cercles rougeâtres roulaient ainsi à l'infini...

Je n'avais point encore visité les mines de Poullaouën, ou plutôt ce qui subsiste d'elles, et la sauvagerie de ce spectacle, l'espèce de malédiction qui semblait peser sur

BRETAGNE

tout le paysage et qui en faisait quelque chose de désolé par une colère divine, à la façon de Sodome et de Gomorrhe, me frappa profondément.

Je portai les yeux de tous les côtés; mais où finissait la grève, aucune trace d'habitation ne se montrait nulle part.

Un silence de tombe couvrait la mine: pas un cri d'oiseau, pas même ce bruissement presque insaisissable, ce vague et confus murmure qui monte comme une palpitation du plus profond des solitudes.

(*Passions Celles*, la Renaissance du Livre, édit.)

AU PAYS DE LA TOUR-D'AUVERGNE

Carhaix, ville parlementaire, dotée d'une cour royale, tenait rang de cité magistrale parmi les cités bretonnes. C'est un rang dont elle est fort déchue. Elle-même ne s'en souvient plus guère; elle ne veut dater que de 89 et de la *Déclaration des droits de l'homme*. Et c'est une prétention qu'on excuserait, si Carhaix veillait avec plus de soin sur la mémoire de ses héros de l'ère nouvelle.

Des personnages moins considérables que La Tour d'Auvergne ont des musées ou des salles particulières de musée dans leur ville natale. Or, n'était le cadeau du roi de Bavière¹, on chercherait vainement ici même l'embryon d'un pareil musée. De cet homme qui a tant écrit — presque autant écrit qu'agi — et dont on ne consulte pas encore sans profit les *Origines gauloises* et les *Recherches sur les antiquités des Bretons*, sa ville natale ne possède qu'un roman catalan et un recueil de *redondillas* où se lisent quelques notes marginales de sa main. Carnavalet est mieux partagé: il a l'épée et des lettres du premier grenadier de France. Et la Bibliothèque Nationale, l'Arsenal détiennent la collection complète de ses ouvrages.

Mais y a-t-il seulement, à l'hôtel de ville de Carhaix, un exemplaire des *Origines* ou des *Recherches*? A diverses reprises on annonça la publication des *Mémoires* de La Tour d'Auvergne. Ces *Mémoires* existent-ils? Sont-ils la propriété de la famille du Pontavice?

¹ Ce sont des reliques de La Tour d'Auvergne (une dent, une mèche de cheveux, deux boutons de gilet, l'épingle qui fixait le ruban à sa cadenetie de grenadiers), offertes dans un coffret de cristal à la ville de Carhaix, lors de l'exhumation du héros, en 1887.

BRETAGNE

Si Carhaix avait un musée La Tour d'Auvergne, comme Domrémy un musée Jeanne d'Arc, Dieppe un musée Saint-Saëns, Arles un musée Mistral, Paris un musée Victor Hugo, ces *Mémoires* lui eussent fait retour, tandis qu'ils iront vraisemblablement à la Bibliothèque Nationale ou dans les collections particulières de quelque riche amateur...

On n'aime bien, comme on ne comprend bien certains hommes que dans leur milieu de formation, dans l'atmosphère qui les imprégna enfants.

La Tour d'Auvergne est inséparable de la Cornouaille où il est né. Elle s'exprime en lui, comme il s'explique par elle. Du haut de ce puissant socle de schiste qu'est le plateau carhaisien, on domine de vastes étendues marécageuses, un long moutonnement de gônetaies et de halliers, que cerne sur l'horizon la ligne bleue des Ménez. Rude paysage, balayé des grands souffles iodés accourus de l'Atlantique et de la Manche et qui s'y livrent bataille! La terre, par places, apparaît comme écorchée, son ossature à vif. Carhaix, la ville aux maisons noires, est à cheval sur l'échine de la Bretagne, *keign-Breiz*, une échine maigre, dépouillée, sans grâce. Que nous voilà loin du plantureux Tregorrois, de la légère Cornouaille du sud! La Bretagne, ici, a je ne sais quoi de puritain, en tout cas de plus grave et de plus sévèrement mélancolique qu'ailleurs qui semble s'être communiqué à La Tour d'Auvergne. L'homme qui avait pris pour devise: « Du pain, du lait et la liberté » pouvait avoir quelques gouttes de sang étranger dans les veines: il reste bien et avant tout le fils de ces sommets âpres et pauvres.

Et c'est pourquoi l'on aimerait tant l'y retrouver autrement que dans le bronze de Marochetti et dans les quelques reliques éparses à l'hôtel de ville.

(L'Âme Bretonne, 2^e série, CHAMPION, édit.)

LA PROCESSION DU PÈRE MAUNOIR

Une blancheur à l'Orient, des déchirures de clarté rose et lilas pareilles à des golfes lumineux où flottaient des archipels frangés d'orange: le petit jour s'éveillait. Bulbe d'argent pâle, le clocher de Pouguernevel bombait sa coupole entre les ifs, sur la hauteur. L'angélus tinta et, dans un mouvement instinctif, la foule des pèlerins fléchit les genoux, psalmodia dévotement, paumes jointes et le chef nu, les douces paroles liturgiques de la Salutation...

Les routes, aux approches du bourg, commençaient à se fleurir de mendiants. Ataxiques, manchots, baneroches, culs-de-jatte, goitreux, aboyeuses de Josselin, patients du mal Saint-Antoine et capiteux en tartare de bure jaune, toute la tribu famélique des *baleerien-bro*¹ s'était abattue des quatre points cardinaux sur les banquettes des talus, dans les douves, sous les porches et les auvents des habitations, d'où elle harcelait les pèlerins de son aigre *miserere*.

Rangés le long du cimetière paroissial, d'autres mendiants attendaient qui se précipitèrent aussitôt les pèlerins en vue.

— Ça, chrétiens, qui de vous, pour sa pénitence, s'est engagé à faire des croix de langue sur le seuil de l'église?

— Un réal! un réal! C'est tout ce qu'il en coûte à qui veut qu'on fasse pour lui trois tours de cimetière sur les genoux!

(1) Littéralement: balayeurs, coureurs de pays.

BRETAGNE

Et les réaux et les « blancs » de pleuvir dans les escarcelles, sébiles de bois ou coquilles de Saint-Jacques, tendues vers les pèlerins par ces étranges marchands de rémission...

Pénétrer dans l'église, il n'y fallait pas songer de longtemps : elle était déjà pleine à déborder. Mais le cimetière et le *leur-guer*¹ qui l'accotaient s'étaient transformés en annexes de l'église : homme de précaution, le Père Maunoir y avait fait dresser hâtivement de rustiques confessionnaux en planches ou en toile. Cinq missionnaires et trente prêtres, depuis trois heures du matin, y expédiaient les pénitents. Aux divers autels de l'église paroissiale les messes succédaient aux messes et les communions aux communions. Tous les ciboires et les hosties des paroisses voisines avaient été mis en réquisition pour la circonstance.

✠

Contrairement à ce qui se passait jusqu'alors dans la plupart des « pardons », on n'entendait sur la placite aucun appel de cornemuse. Ennemis implacables des carolles et des dérobées, le Père Maunoir ne tolérait pas la présence des ménétriers à ses missions.

Les cabarets restaient clos pendant toute la durée des offices. La sainte hostie reçue et dans la nécessité où ils étaient de céder la place à de nouveaux communicants, les pèlerins se répandaient dans le cimetière et sur le champ de foire où d'autres pieuses attractions sollicitaient et retenaient leur curiosité.

Ici c'étaient les pauvresses de sainte Germaine qui leur débitaient, dans des chopines en terre de couleur, l'eau du puits miraculeux ; là, le missionnaire chargé de diriger les chœurs qui faisait répéter dans la chapelle du séminaire les nouveaux cantiques spirituels composés en breton par le *Tad*. Sa voix grave, soutenue d'un basson, donnait le ton aux exécutants des deux sexes ; l'air, la plupart du temps, était déjà populaire et la mémoire n'avait plus qu'à fixer en elle les paroles des cantiques.

Ces cantiques, d'ailleurs, pour ceux qui savaient lire, se trouvaient, à raison de cinq sols, dans l'éventaire du petit mercier Guillaume Yvonnec, lequel accompagnait le P. Maunoir dans toutes ses missions et criait à tue-tête, sous l'auvent de l'*Hôtellerie des*

(1) Fôiral.

LA PROCESSION DU PÈRE MAUNOIR

Trois Rois Mages, où il avait établi sa boutique ambulante, les divers articles de son assortiment :

— A cinq sols, les *Cantikou Spirituel* !... A trois sols, les chapelets de buis béni ! Jamais il n'avait fait tant d'affaires, le petit mercier Yvonnec. Les éditions des *Cantikou* s'enlevaient comme du pain.

Les plus riches pèlerins, domaniers à leur aise, anciens *kloers* de séminaires ou petits gentilshommes « faisant valoir », y joignaient même d'autres ouvrages d'un prix plus élevé : *Ar Yvhez Gristen* (la *Vie du chrétien*), le *Mêlêour ar Galoniou* (le *Miroir des Cœurs*) et les *Quenteliou Jésus d'ann tad fidel* (*Leçons de Jésus-Christ aux fidèles*), tous livres de langue assez indigente, mais ruisselants d'une onction particulière qui s'insinuait dans l'âme des pèlerins et les disposait admirablement aux exercices de la mission.

Le père Maunoir était l'auteur de cette bibliothèque édifiante composée spécialement à l'usage du peuple breton. Encore était-ce moins sur elle qu'il comptait pour mener à bien sa grande œuvre d'évangélisation que sur ces « peintures énigmatiques » renouvelées des anciens *exultet* et dont il avait emprunté la formule à Michel Le Nobletz.

Dix de ces peintures, montés sur châssis, avaient été suspendues aux murs extérieurs de l'église. Elles représentaient la parabole de l'Enfant prodigue, les Sept Péchés capitaux et les deux Fins dernières. Un paon y symbolisait l'orgueil, un verrat la gourmandise, un loir la paresse, etc. D'où leur autre nom de *Miroirs de l'âme*, « parce qu'on y voyait comme dans un miroir, dit un commentateur, la beauté ou la laideur de l'âme, suivant qu'elle était fidèle ou infidèle à la pratique de la vertu »...

Grossières, mais suggestives enluminures ! Entre toutes, la « Fin du Pêcheur » faisait l'objet d'une représentation émouvante où l'artiste avait donné pleine carrière à sa verve sombre et frénetique. L'œuvre était d'un réalisme à faire frémir...

✠

— La procession ! La procession !

Le Père Maunoir arriva presque aussitôt, s'assura que chacun était à sa place et donna sans plus attendre le signal du départ.

Lui-même marchait en tête du cortège. Atteint aux sources de la vie et n'en con-

BRETAGNE

tinuant pas moins de soumettre sa « guenille » aux mortifications les plus effroyables, portant hiver comme été un cilice et une ceinture de fer, couchant sur la dure, ne se nourrissant que de légumes et d'eau claire, versant de la sciure de bois dans ses chaussettes, ensanglantant ses jambes avec des orties, se faisant dégoutter de la cire brûlante sur la peau, il évoquait la figure du divin Crucifié, auquel il s'efforçait de ressembler en mourant chaque jour un peu plus dans sa chair.

C'était un homme de taille moyenne, dont la figure frappait d'abord par son extraordinaire mansuétude. Le front large, dénudé par une calvitie précoce, garni seulement aux tempes d'un bourrelet de poils blancs, était surmonté d'un bonnet carré, élimé et jauni par l'usage ; les yeux avaient la fraîcheur et la pureté des yeux d'enfants ; une légère barbe frisait autour du menton et des lèvres. Sur sa soutane loqueteuse, que, par humilité, il refusait de renouveler, le *Tad* avait passé son surplis brodé des grands jours. De grands souliers ferrés aux pieds, sur sa poitrine la petite croix que lui avait donnée Michel Le Nobletz et qui avait le pouvoir de chasser les démons, à sa ceinture la clochette, la fiole aux onctions pleine d'huile consacrée et le grain béni détaché d'un de ces chapelets que la bienheureuse Jeanne de Tolède faisait bénir au ciel par l'entremise de son ange gardien — autres dons de Le Nobletz — il tenait à la main une grande houssine blanche dont il se servait pour aligner les foules et communiquer ses ordres aux figurants. On y suspendait aussi les chapelets le jour où s'en faisait la bénédiction solennelle.

Telle était cependant l'emprise personnelle du Vénérable sur les Bretons qu'à peine eut-il paru tous les fronts se découvrirent ; hommes et femmes churent dans la poussière comme à l'approche d'un dieu.

Il passa et, derrière lui, se montrèrent les personnages de la loi naturelle : Adam et Ève et leur postérité jusqu'à Noé. Vêtus de peaux de bêtes, courbés sous de lourds instruments de labourage, ces premiers fils des hommes étaient suivis des patriarches, reconnaissables à leurs barbes de fleuve : Sem, Arphaxad, Salé, Héber, Phaleb, Abraham, Isaac, Jacob, etc., que suivaient eux-mêmes les personnages de la Loi écrite : Moïse, une flamme au front, Josué, Gédéon, Elie, Samuel, David avec une harpe, Salomon, la mitre en tête. Les prophètes et les sybilles, chacun avec les attributs de son rang, formaient l'arrière-garde de cette grande fresque ambulante, prologue obligatoire à la Vie du Christ divisée en quatre parties : la Vie cachée, la Vie active, la Vie souffrante et la Vie glorieuse.



Chapel Crucifix

Lucien Simon. - Messe basse en Bretagne.

LA PROCESSION DU PÈRE MAUNOIR

On entrait ici en plein drame. Le premier mystère qui s'offrait aux regards était celui de la Présentation : entre saint Joachim et sainte Anne s'éfilait, comme un lis, Marie enfant. Le grand-prêtre l'attendait sur les degrés du Temple. Une rumeur d'étonnement courut dans la foule : sous le voile blanc de Marie, on avait reconnu la petite fille du marquis de Kerneul, qu'on savait malade depuis longtemps, incapable de quitter la chambre.

— Elle avait la fièvre quatre hier encore.

— Et la voilà debout, fraîche comme une églantine !

— C'est le *Tad Sandel* qui lui a imposé le grain béni de Sœur Jeanne.

— Miracle ! Miracle !

Mais déjà les personnages du premier mystère s'étaient effacés au tournant du champ de foire et ceux du mystère de l'Incarnation les avaient remplacés : la Vierge, sous un gracieux ombellino de soie bleue, porté par quatre jeunes filles en robe blanche ; l'ange Gabriel, une colombe à la main et qui s'arrêtait par intervalles, ployait le genou et s'inclinait devant la future mère de Dieu pour réciter les paroles de la Salutation.

Avec le mystère de la Nativité, on assistait au défilé des bergers en veston de soie mauve et de taffetas zinzolin, la houlette enrubannée, qui un agneau dans les mains, qui une couple de tourterelles, cependant que, sous la conduite d'un ange qui érigeait au bout d'un bâton une étoile en papier doré, les mages, engoncés dans leurs riches et pesantes dalmatiques, s'en venaient avec l'or, l'argent et la myrrhe, vers l'Enfant-Dieu couché sur sa litière.

Le Massacre des Innocents, la Fuite en Egypte, Jésus chez les docteurs, le Baptême du Jourdain, l'Entrée à Jérusalem prétaient à de nouvelles figurations. De la Vie cachée et de la Vie active on passait ainsi graduellement, par une série de tableaux en action, à la Vie souffrante du Christ, point culminant, péripétie suprême du drame. C'était un prêtre qui remplissait le rôle de Jésus. Le Sauveur du monde, coulé dans une longue robe violette, écartait le calice d'amertume que lui tendait un ange dans le jardin des Olives. Un autre prêtre figurait Jésus vendu par Judas : le fourbe s'approchait de son maître, l'accolait hypocritement, et il y avait tant de vérité dans son geste, l'astuce, l'avarice, l'ingratitude et l'envie se lisaient si clairement sur ce visage de fouine féroce, que les spectateurs poussèrent un grand cri :

— A mort, l'Iscaïote ! A mort !

BRETAGNE

Méconnaissable sous son fard, sa fausse barbe et sa perruque de cheveux roux, Jos Louarn savourait silencieusement son triomphe.

Le défilé continuait. L'action se précipitait vers son dénouement. Les spectateurs hâletaient à chaque nouvelle péripétie du drame, vraie cinématographie vivante qui, de Jésus vendu par Judas, les jetait tout pantelants à Jésus chez Caïphe, à Jésus flagellé et couronné d'épines, à Jésus portant sa croix et marchant vers le calvaire. La pieuse Véronique essuyait la face adorable du Sauveur ; la Vierge, un glaive fixé dans la poitrine, soutenue par les deux Marie, se traînait à sa suite et, sur ses pas, se pressaient tous les saints et les saintes que l'amour de la croix a rendus illustres, le glorieux troupeau des martyrs et des vierges de toutes les nations et de toutes les époques ; enfin, les sept grands patrons personnels de la Bretagne et les fondateurs de ses sept évêchés : saint Pol, saint Malo, saint Patern, saint Samson, saint Corentin, saint Brieuc et saint Tugdual.

Une trentaine de Sœurs du tiers-ordre fermaient la marche et alors seulement apparaissaient les prêtres et les missionnaires au nombre de plus de cent, qui, avec la flamme de leurs cierges, faisaient comme une longue avenue étoilée au Saint-Sacrement porté sous un dais de velours cramoisi par M. Picot de Coëthual.

Des milliers d'étendards et d'oriflammes flottaient au vent, encadrant les grandes bannières paroissiales toutes crépitantes de grelots et de clochettes, les châsses, les statues miraculeuses, les crucifix de vermeil et d'argent massif.

La procession, après avoir traversé le bourg au chant des cantiques bretons composés par le Père Maunoir, atteignit une vaste garenne contiguë à la chapelle Saint-David. Un échafaud en planche de trente pieds de long sur vingt de large avait été adossé au pignon de la chapelle. Magnifiquement décoré des propres mains de la marquise de Kerneul, qui n'avait voulu se reposer de ce soin sur personne, tout tendu de drap de camelot et de tapisseries de haute lice, cet échafaud comprenait trois étages en retrait l'un sur l'autre, dont le plus bas, l'*Infernum*, bâillait comme une gueule au ras des tréteaux, dont le second, plus élevé, était censé représenter la terre, tandis qu'une galerie supérieure pour Dieu le Père, le Paraclet et les anges, aspirait à donner l'illusion du ciel.

(Les Bonnets Rouges, TALLANDIER, édit.).

LES TROIS PARDONS DE BRÉ

Lenau disait qu'une montagne n'est belle que si elle est chauve. Le Ménez-Bré, à ce compte, est une montagne superbe : faite dénudé, flancs maigres grelottant à la bise, il n'y pousse, aux interstices du granit, qu'un ajonc court et clairsemé. Sur le versant méridional seulement se hasarde un peu d'orge et d'avoine ; la crête s'est comme affaissée sous le poids des lourdes architectures aériennes, des Babels de nuées qu'y entassent, à certains jours, les vents de l'Ouest. Au lieu de se terminer en pointe, elle forme une large esplanade circulaire d'où la vue rayonne, par les limpides après-midi d'été, jusqu'aux grèves argentées de la Manche et aux caps brumeux de l'Atlantique. C'est proprement ici l'ombilic du monde armoricain, le centre géométrique de la péninsule, le carrefour et le nœud des landes du Vannetais, des emblaves du Trégor, des prairies du Léon et des taillis de la Cornouaille : de cette esplanade, comme d'une acropole indivisée aux quatre diocèses, toute la Bretagne se déploiera sous vos yeux.

Trois fois l'an, en juillet, en août et en septembre, le Ménez-Bré s'éveille à la vie : un peuple composite de forains, d'éleveurs, de maquignons et de mendiants prend d'assaut ses pentes et s'établit autour de la petite chapelle qui monte la garde à son sommet.

La chapelle est sous l'invocation de Saint Hervé, et les trois pardons de ce saint sont en même temps des foires aux chevaux.

*Foar mao Bré
Ken hir ann noz hag ann dé,*

dit de la première de ces foires un proverbe breton. Si j'en croyais certain cantonnier de Louargat, dont la science hagiographique me paraît un peu sujette à caution, c'était la seule assemblée qui fût autrefois sous le patronage de saint Hervé : les deux autres célébraient sous le vocable de saint Eloi et de saint Samson. Les trois saints étaient frères. Et tous trois, dès leur enfance, jouissaient d'une force prodigieuse. Un jour qu'ils polissonnaient sur le Ménez-Bré, ils luttèrent à savoir lequel lancerait le plus loin trois énormes rochers qui leur servaient de palets : le palet d'Hervé ne dépassa pas le Manati ; celui d'Eloi s'arrêta à Louargat. Quant au palet de Samson, décrivant une immense parabole, il alla tomber dans la paroisse de Pleumeur-Bodou, où on le peut voir encore, fiché en terre, sur le bord de la route qui mène à Penvern...

Les trois petits saints avaient ainsi délimité à leur insu leurs sphères respectives d'influence. Et il se peut qu'ils aient été primitivement honorés tous les trois sur le Ménez-Bré : on n'y honore plus aujourd'hui qu'Hervé. Le clergé de Pélerinac célèbre dans sa chapelle, aux trois dates de ses pardons, un office solennel. D'autres messes, plus mystérieuses, s'y célèbrent-elles le reste de l'année, quand la montagne, rendue à sa solitude, n'est plus fréquentée que des pâtres et des chercheurs de simples ? Le Braz l'affirme, après Luzel qui s'en portait déjà garant. L'atmosphère de maléfice qui semble draper cette chapelle de Saint-Hervé peut tenir, quoiqu'il en soit, à plusieurs causes : la crainte superstitieuse qu'inspirent aux âmes crédules les lieux élevés et solitaires, la fréquence des orages sur le Ménez-Bré, l'espèce d'attention avec laquelle la foudre s'est appliquée jusqu'ici à ne frapper de la chapelle que l'abside et le chœur, épargnant le porche qui passe pour l'œuvre du démon. Et le fait est que ce porche a quelque chose de sinistre : il est incontestablement beaucoup plus vieux que la chape à laquelle il est accolé et qui, maintes fois rebâtie, ne paraît pas avoir plus d'une cinquantaine d'années. Lui n'a point d'âge. De quel style sont ces grosses pierres verdies, empilées sans mortier les unes sur les autres et au milieu desquelles bâille une grande baie cintrée ? La baie a l'air d'une gueule. Deux baies, plus petites, percées de chaque côté de l'édicule, évoquent des orbites évidées. Et tout le porche donne l'impression d'une monstrueuse boîte crânienne, issant du sol où le reste du corps est enlisé et distendant ses énormes mâchoires pour happer l'imprudent qui passe à leur portée...

..

Le dernier pèlerinage que j'ai accompli au Ménez-Bré remonte à 1910.

Bien que la foire ne dût s'ouvrir qu'à dix heures, l'esplanade, quand j'y atteignis par un des raidillons verticaux qu'y ont creusés les pluies, était déjà envahie par les marchands et les éleveurs. Une âcre odeur de saucisse et de morue frite montaient des coqueries en plein vent ; les aubergistes achevaient de dresser leurs tentes ; les bourreliers, leurs éventaires de longues, chevèches, martingales et autres pièces du harnachement chevalin. Quant aux éleveurs, ils faisaient trois fois le tour de la chapelle, tête nue, en tenant leur bête par la bride, puis ils allaient prendre place avec elle sur le champ de foire.

Il y eut bientôt là deux ou trois mille chevaux de tout âge et de tout poil, où les roses étaient en petit nombre cependant et parmi lesquels, à l'écart, se voyaient une trentaine d'étalons magnifiques. Les trains, à la station de Belle-Isle-Bégard, continuaient à déverser sur les quais des flots de maquignons, manceaux, beaucerons et normands pour la plupart, reconnaissables à leurs longues blouses de coutil bleu. Quelques militaires en civil, faces rasées, portées sur des cols rigides, le monocle vissé dans l'œil droit, descendaient de wagons de première classe : c'étaient les éternels officiers de remonte « autrichiens » (Allemand, chez nous, se donnait toujours pour Autrichien), qui prélèvent nos sujets les plus résistants et qu'on voit dans tous nos champs de foire en compagnie de rabatteurs grassement payés. Joignez-y un petit lot de *gentlemen-farmers*, des hôteliers ou des loueurs de voitures désireux de renouveler leur écurie. Et tout cela, après s'être secoué un moment sur les quais ou rafraîchi dans une auberge voisine, prenait à la queue-leu-leu la direction du Ménez-Bré...

Placides, les éleveurs, devant leurs bêtes, attendaient. Les maquignons s'approchaient d'une allure indifférente, examinaient du coin de l'œil telle jument ou tel poulain, risquaient parfois une plaisanterie et passaient. Mais déjà leur choix était fait, le prix arrêté dans leur cerveau. Cinq minutes plus tard ils revenaient, se plantaient devant la bête, les mains appuyées sur la crosse de leur canne ou cornouiller, faisaient la lippe ou hochaient la tête, puis demandaient dédaigneusement au pétra :

— Eh ! Jean-Pierre (tous les Bretons sont des Jean-Pierre pour les maquignons, comme tous les Allemands sont des Autrichiens), combien ton carcan ?

Le Breton donnait un chiffre et le maquignon affectait une subite hilarité, se tapait les cuisses, prenait à témoin les assistants de la stupidité du vendeur qui osait demander pareille somme d'une bête tout au plus bonne pour l'équarisseur.

— Allons, Jean-Pierre : ne fais pas le Jacques, ton dernier prix, le vrai ?

BRETAGNE

Têtu, le Breton répétait son premier chiffre. Et le maquignon, derechef, tournait le dos en s'esclaffant. Il n'allait pas loin. Comme on ne le rappelait pas, il se ravisait de lui-même, entamait cette fois une inspection minutieuse du sujet, tâtait le garot, passait la main sur le poil, examinait la mâchoire, essayait les articulations et, pour finir, faisait faire un bout de trot à la bête.

— Tiens ! Je suis bon prince, ça va-t-il pour 70 pistoles (700 francs) ? Tu me ruines, mais c'est plus fort que moi et t'as une bille à laquelle on ne peut pas résister...

Le paysan essayait sans broncher ce flux de paroles, où la verbosité et l'astuce maquignonnes se heurtaient à la gravité armoricaine.

— *Nan ! Eiz kant lur* (non, 800 francs).

— La peste soit des Bretons ! Quand ils se sont fourrés un chiffre dans la caboche, le diable ne les en ferait pas démodre... Eh bien, je te les baille, tes 800 francs, mais les arrhes comprises, par exemple... Tends la patte, qu'on tope...

— *Nan ! Eiz kant lur hag an arrez* (non, 800 francs, plus les arrhes.)

— Pandour ! Brigand ! Eh ! empoche-les-donc, tes arrhes, et crève avec !...

Sur quoi, après le tope-là et la botée traditionnelle, il allongeait deux pièces de cinq francs au bonhomme, prenait sur un calepin les origines de la bête et le nom du vendeur, indiquait à celui-ci l'heure à laquelle il devait conduire l'animal au train, les deux piéds de derrière déferrés, et passait à un autre exercice...

..

Cette comédie, qui nécessitait l'intermédiaire d'un truchement aux gages du maquignon, se répétait presque sans variantes devant chaque bête. Elle est fort curieuse à observer, — moins pourtant que la célébration des rites qui la précèdent et qui se déroulent exclusivement entre Bretons.

Les jours de pardon, c'est l'usage, comme chacun sait, qu'on ouvre toutes grandes toutes les portes des sanctuaires et spécialement celle du portail principal. Or ici, malgré l'affluence des fidèles, la petite porte latérale de la chapelle était seule ouverte. Parvenus devant le porche, les pèlerins se signaient craintivement et pressaient le pas. Je ne pénétrai moi-même sous ce porche qu'avec une certaine répugnance, causée surtout par la saleté du lieu et la vague odeur d'étable qui s'en dégageait. La grande porte du fond, qui fait communiquer le porche avec la nef, était condamnée. On ne l'ouvre jamais, pa-

LES TROIS PARDONS DE BRÉ

rait-il. Elle a pris, en vieillissant, la teinte du fer rouillé : elle est cloutée et renforcée de pentures, comme une porte de prison. Et, pour compléter la ressemblance, un judas découpe sa grille dans l'épaisseur des panneaux.

Tout cela est bien étrange assurément. Faut-il donc en croire la légende et que ce porche est l'œuvre du Malin ? Mais quelle autre explication donner à l'espèce de réprobation qui pèse sur lui ? Et d'où viendrait, sinon de la terreur qu'il inspire, que, quand les abords de la petite porte latérale sont garnis, sur un espace de trente mètres, d'une triple haie d'éclopés et de mendiants, personne ne se hasarde ici, pas un pèlerin, pas un stropiat ?...

..

Le seuil du porche franchi, il me sembla rentrer dans la vie en retrouvant la lumière du dehors et le bon peuple de pèlerins qui se pressait autour du sanctuaire.

L'office s'achevait. L'église dégorgeait sur l'esplanade son trop plein de fidèles. Je parvins malaisément à m'y glisser... Dans la clarté avare qui luisait par l'unique fenêtre, on distinguait un pauvre intérieur aux murs écaillés et moisis. Pas de dalles : pour plancher, la terre battue. Pas de plafond : pour voûtes, les poutrelles et les lattes de la toiture. Pas de chaises, pas même de banc le long des murs : rien que la marche en bois où s'agenouillaient les communicants. Une balustrade pourrie séparait la nef des trois autels du chœur, celui du milieu flanqué de belles colonnes doriques dont la richesse contrastait avec cet intérieur misérable. Entre les colonnes, au-dessus de l'autel, le naïf pinceau d'un Raphaël de village s'était exercé aux dépens du saint évêque et du malheureux catéchumène en soie rouge et en braies vertes sur lequel il s'appuyait. Du gui, des bruyères arborescentes, grimpaient autour de l'enfant et du prélat. Les petits autels latéraux, consacrés à la Vierge et à saint Isidore, patron des laboureurs, avaient reçu aussi leur part de décoration champêtre. Mais, pour être franc, aucun de ces autels ne me parut intéresser beaucoup les pèlerins.

Dès le seuil, ce qui attirait et passionnait la foule, c'était, à droite, derrière la balustrade, sur une petite table tendue d'une serviette blanche, un reliquaire en forme de tête humaine, — en vérité, oui, une tête de décapité qu'on eût plongée dans un bain de vif-argent, les oreilles collées au crâne, le menton complètement glabre, le nez écrasé, les joues bouffies et dans le front, comme les cyclopes, un grand œil proéminent couvert d'une ampoule. Ce chef barbare et dont je ne puis rendre l'effet impressionnant reposai

BRETAGNE

sur un socle de bois noir aux chamfreins dorés. Une chandelle brûlait à côté dans un chandelier de cuivre posé lui-même dans une assiette; un grand plateau de faïence bleue recevait les offrandes des pèlerins. Près de la table, contre la muraille, une vieille était assise et, à chaque pièce de monnaie qui tombait dans le plateau, elle marmonnait sans remuer les lèvres:

— *Sant Hervé dho peo!* (Saint Hervé vous le rende!)

La cérémonie qui précédait le versement de l'offrande avait un caractère en rapport avec l'étrangeté du reliquaire auquel les pèlerins rendaient un culte si fervent. Beaucoup de ces pèlerins ployaient les genoux en entrant: ils se traînaient ainsi jusqu'à la balustrade qu'ils baisaient, puis se relevaient et frottaient alternativement leur joue gauche contre les joues du Décollé, enfin appuyaient le front sur l'ampoule miraculeuse dont la vitre abritait un fragment d'os desséché et jauni provenant du corps de saint Hervé. Un dernier rite restait à accomplir: les pèlerins se rangeaient le long des bas-côtés de la chapelle, face au mur, et récitaient une courte prière, après laquelle ils allaient retrouver leurs bêtes sur le foirail, car le sanctuaire est étroit et il fallait que tous eussent accès aux grâces du saint.

(*Saint-Hervé du Menez-Bré, en préparation.*)

SAINT-YVES-DE-VÉRITÉ

J'ai vu s'éteindre l'une après l'autre Saint-Pol-de-Léon, Dol, Lesneven, Guérande, Tréguier. C'étaient les villes saintes de Bretagne. Les heures y sonnaient un autre âge, d'autres croyances; le pas s'étouffait, dans les rues, sur l'herbe qui ouait la chaussée; on avançait entre de hauts murs de communautés dont l'ombre vous suivait jusqu'au cœur de la ville, où s'épanouissait la cathédrale, merveille de sveltesse, de force et de grâce, qui semblait avoir absorbé tous les sucs spirituels de ces terres de silence pour en composer un mystique hosanna de pierre... Aujourd'hui les murs croulent; la cathédrale s'effrite, la collégiale penche. Le cœur de la ville est toujours à la même place, mais il ne bat plus ou, s'il bat, ce n'est plus à son rythme que s'accorde la vie de la cité. Entre le temporel et le spirituel, le divorce est bien définitivement consommé.

Il l'est même à un point dont je ne me doutais pas avant d'avoir assisté, il y a trois ou quatre ans, en simple curieux, avec mon ami Georges de Lys, à la grande fête patronale de saint Yves.

Ce saint Yves, c'est notre saint national à nous autres Bretons. De plus grand saint que lui, il n'y en a pas dans le ciel, dit un cantique, et, s'il n'est pas le bon Dieu, c'est sans doute qu'il ne l'a pas voulu. La justice humaine est sujette à faillir: celle de saint Yves jamais. On ne cite point un cas où ce redresseur de torts n'ait vu clair et prononcé en connaissance de cause dans les litiges les plus embrouillés, car, même mort, il continue

BRETAGNE

à rendre des arrêts. Justice silencieuse et d'autant plus terrible ! Les hommes ont toujours eu besoin d'un recours céleste contre les iniquités terrestres, et ce saint Yves, en somme, incarne une des aspirations les plus légitimes de la conscience armoricaine.

De fait, la dévotion à saint Yves est restée très vive au fond des campagnes. J'imagine qu'on y aura peine à déraciner son culte. Et ce sont les campagnes, en somme, qui donnent encore quelque éclat à son « pardon » annuel. Elles emplissent dès la veille les hôtelleries de la petite ville ; leurs processions pavoièrent d'oriflammes les chemins creux de la presqu'île ; sur une houle de tête, dans le vent des cantiques, des statues voguent entre deux berges d'ajoncs dorés : tout le calendrier armoricain est venu saluer le « défenseur de la veuve et de l'orphelin ». Seule, la ville du saint, Tréguier, qui vit de lui, qui ne serait rien sans lui, boude et s'abstient.

Une rue, une pauvre petite rue, celle qui mène au Minihy, avait sorti quelques banderoles. Dans les autres, sur les quais, autour de la place, rien...

Au Minihy, sur le tombeau du saint, des mendiantes de la ville débitaient, à raison d'un sou la coquillée, de ces petits fragments de quartz provenant du chemin que suivait à Louannec le bon Yves Hélorcy quand il lisait son bréviaire et qu'on appelle encore là-bas *hent ar sant*, le chemin du saint. Jetez-les dans vos allées : vous marcherez dans les voies du juste ; dans vos champs : ils les purgeront de l'ivraie. Superstition, direz-vous, mais si charmante ! Cependant le « pardon » touche à sa fin ; les mendiantes, tout à l'heure si papelardes, rient, plaisantent, et, nous prenant pour deux « Parisiens », veulent se montrer « à la hauteur ». Les cailloux ? Leur vertu ? expliquent-elles à mon compagnon et à moi. La bonne blague ! Comme si, depuis qu'on exploite le *hent ar sant*, il y restait encore des cailloux ! Ceux-ci viennent [tout simplement de la grève voisine. Et allez donc : il n'y a que la foi qui sauve !

Et, tout de même, ces pierres de mensonge sur le tombeau du saint de la Vérité !...

La foi, personne ne l'a plus ici — que les prêtres et les pèlerins. Tout ce peuple qui vit de l'autel, bourgeois, artisans ou mendiantes, se moque crûment de l'autel. Un incendie, il y a quatre ans, a consumé le manoir patrimonial du saint, et, près de l'échelier du cimetière, dans le fossé, d'où il braque sur nous sa sébile comme une escopette, un stropiat à figure de bandit romantique, ivre du reste comme toute la Pologne, goguenarde :

— Saint Yves ? Il n'est pas plus puissant qu'un autre... Et la preuve c'est qu'il a laissé brûler sa maison !...

SAINT-YVES-DE-VÉRITÉ

Nous avons, depuis, entendu quelque chose d'analogue à la Chambre, quand Barrès interpellait sur les églises. Cependant sortez de la ville, franchissez le Jaudy, pénétrez sur le territoire de Trédarzac, obliquez à gauche et suivez, le long du fleuve, ce sentier de blaireau qui, après avoir contourné une enfilade de maisons basses et propres appartenant à des retraités de la marine, s'ombrage un moment de beaux châtaigniers, grimpe au flanc d'une genêtiaie tendue de blanc, comme pour quelque Fête-Dieu, par les ménagères qui y font essorer leur lessive, plonge dans la fraîcheur d'une petite combe moussue et toute sonore du caquet des lavandières prochaines, puis reprend son escalade solitaire et débouche, en face même de Tréguier, au hameau de Porz-Bihen. Avant d'emprunter l'échelier d'accès, faites halte près de ces ormes : le champ que vous foulez est sacré. Il affecte la disposition d'un trapèze ; rien ne le distinguerait à première vue des champs voisins ; les lavées de pierres sèches et de terre qui le bordent, sauf au levant, sont couvertes d'un manteau uniforme de ronces, de lierre et de chèvre-feuille entrelacés et, si l'on ne vous avertissait de leur présence, vous ne remarqueriez probablement pas le pan de mur à hauteur d'appui et le rentrant de maçonnerie enclavés dans le talutage. Ce pan de mur, ce rentrant et le bouquet d'ormes qui l'abrite, c'est tout ce qui reste de l'ossuaire désaffecté où l'on « vouait », jusqu'en 1879, au terrible saint Yves-de-Vérité, les débiteurs de mauvaise foi et les personnes qui s'étaient rendues coupables d'un faux serment : le saint les faisait mourir dans l'année.

Il avait là son tribunal. Il y siégeait à droite, dans le coin le plus sombre, sous la forme d'une vieille statue en bois grossièrement équarrie, dont les couleurs s'étaient effacées à la longue, ne laissant subsister qu'un plâtras blanchâtre qui lui donnait un air fantomatique. Il tenait ses audiences le lundi, au crépuscule. Aucun témoin n'était, appelé. L'édifice, de style Louis XII, ne possédait qu'une petite fenêtre d'aération ; la porte en était fermée à clef et la clef déposée chez le locataire du champ, qui la remettait au pèlerin contre une modique redevance. Celui-ci, après avoir lancé une poignée de clous par la lucarne, pénétrait à rebours dans l'ossuaire, refermait la porte, se signait puis allumait une chandelle devant l'image du saint et jetait une pièce de monnaie à ses pieds. L'audience commençait. Et c'était, dans toute sa rigueur, une audience à huis clos : de la formule d'adjuration, marmonnée plus qu'articulée par le demandeur, à l'arrêt silencieux du juge, rien n'en transpirait au dehors. Elle durait en moyenne un quart d'heure et n'était troublée que par le bruit du vent dans les brèches de la toiture ou le frôlement velouté d'une aile de chauve-souris rasant la corniche. Yves-de-Vérité,

BRETAGNE

dont l'œil scrute les âmes jusqu'au tréfonds, n'avait pas besoin qu'on lui fit un long exposé de l'affaire évoquée à sa barre. Il suffisait de lui dire, après avoir secoué sa statue pour y faire descendre l'esprit :

— Tu es le saint chéri de la Vérité (littéralement *Zantic-ar-Wrionez*, le petit saint de la Vérité). Je te voue un tel. Si le droit est pour lui, condamne-moi ; si le droit est pour moi, fais qu'il meure dans les délais rigoureusement impartis.

Ces délais étaient de neuf mois. La sommation s'accompagnait d'un cérémonial compliqué, dont la marche est décrite tout au long dans le beau livre désormais classique d'Anatole Le Braz : *Au Pays des Pardons*. En y renvoyant le lecteur, je l'engage à ne pas oublier le commentaire juridique que M. Jobbé-Duval a présenté de ce même cérémonial dans la première de ses études sur *les Ordales bretonnes* et qui en éclaire merveilleusement l'origine et le sens. Il est à remarquer, en effet, que l'adjuration à saint Yves-de-Vérité emprunte sur beaucoup de points les procédés habituels de l'ancienne citation en justice, notamment la *wadiatio* (remise d'une pièce de monnaie) et la constitution d'avoué. C'est tout à fait par exception qu'un plaideur s'adresse directement à saint Yves, et, le plus généralement, il recourt à l'intermédiaire d'une pèlerine de métier, coutumière de ces missions clandestines et qui connaît sur le bout du doigt la procédure à suivre pour se faire écouter du saint. Procédure secrète en outre, pleine de rites bizarres et qui paraît avoir comporté d'assez nombreuses variantes, sauf en ce qui concerne la formule d'adjuration. Il n'en pouvait être autrement d'une pratique qui n'a rien d'officiel ; encore n'est-ce pas assez dire, puisque le clergé, de tout temps, condamna l'adjuration à saint Yves-de-Vérité et qu'en fin de compte, ne pouvant obtenir la cessation des pèlerinages nocturnes à l'oratoire de ce saint, il prit le parti de supprimer l'oratoire lui-même.

La chose remontait à quelques années déjà et, chez les « pèlerines par procuration », comme on appelle en Bretagne les membres de cette corporation équivoque et vaguement redoutée des pèlerines de profession, elle n'était pas sans avoir fait scandale. Plus d'une mandissait *in petto* l'auteur de la démolition, le courageux abbé Kerlo, recteur de Trédarzec. L'ossuaire de Saint-Yves ne faisant point partie du domaine ecclésiastique, il avait fallu obtenir le consentement de la propriétaire, mademoiselle Pécault, qui le donna de bonne grâce : à la fin de 1879, il ne restait plus du sinistre édifice, rasé jusqu'en ses fondements, que le pan de mur et le rentrant de maçonnerie dont je vous ai parlé ; l'autel fut acquis par un antiquaire de la région qui le revendit plus tard à

SAINT-YVES-DE-VÉRITÉ

Ambroise Thomas et, quant à la statue du justicier, on la transporta dans l'église paroissiale.

Pénitence un peu rude, mais nécessaire. L'abbé Kerlo respirait. Comment supposer que, dans cette église de construction récente, sous ces voûtes sans mystère et l'étroite surveillance du clergé local, la terrible icône ferait encore des siennes ? Mais le fait est que les pèlerinages nocturnes à saint Yves-de-Vérité continuèrent comme devant. Les Bretons — et surtout les Bretonnes — ne sont point gens qui se laissent arrêter par de si misérables contingences. Au lieu de pèleriner à l'intérieur de l'ossuaire, on pèlerina sur son emplacement, et le reste de la cérémonie, l'offrande du cierge et d'adjuration, se firent à la muette, au nez du clergé, dans l'église même de Trédarzec.

(*Le Crucifié de Keraliès*, Introduction, Cnss, édit.)

GOÉLETTES D'ISLANDE

C'est demain qu'elles appareillent de Paimpol. Elles sont une cinquantaine qui se serreraient les unes contre les autres dans les bassins et qui palpaient d'un obscur frémissement aux approches de leur migration. Et si jolies toutes, radoubées, astiquées, peintes de couleurs tendres, fleuries comme pour une noce ! On leur avait fait toilette avant le départ. Et il fallait de bons yeux, certes, pour reconnaître en ces pimpantes voyageuses les livides « rescapées » du pôle qui s'abattaient sur nos rades, l'automne dernier, membrures craquantes, vergues en pantenne, dans un relent de saumure, de charnier et d'huile rance.

Elles s'appelaient, elles s'appellent encore l'*Anémone*, l'*Alcyon*, la *Mouette*, le *Cyclamen*, l'*Étoile d'Arvor*, la *Pâquerette*, le *Gardénia*, la *Perce-Neige*, la *Marjolaine*... Noms idylliques ! Là bas, où vont les goélettes, il y a aussi des fleurs, des oiseaux, — même, jusqu'au 30 avril, des étoiles.

Ce ne sont plus les étoiles du ciel breton. Les oiseaux appartiennent à des espèces inconnues, eiders, pingouins, lagopèdes, cagnats mantelés, si peu farouches qu'on les prend à la main et que chaque bateau en rapporte un couple ou deux « pour les jardins de M. l'armateur ». Quant aux fleurs, aux « fleurs d'Islande », Dieu vous en garde ! Elles éclosent sur les poignets bleuis des pêcheurs ; en couronnes, en chapelets de furoncles, elles s'étendent, brûlent, rongent. On en viendrait à bout avec des soins et quelque anti-sepsie. Mais la propreté, l'hygiène, c'est bon pour les terriens ; ces hommes-ci, qui cou-



Château de la Roche

Dabadic. — Le départ des Islandais.

GOÉLETTES D'ISLANDE

chent tout habillés et bottés sept mois de rang sur une paille pourrie, le blason populaire a trouvé leur vrai nom: *paotred-an-laouen*, comme qui dirait les « Jean-Vermine »...

..

Jean-Vermine, bien entendu, ils ne le sont qu'à bord, le temps que dure la campagne de pêche.

Remplumés par cinq mois de farniente sous le toit familial, savonnés et « capelés » de frais comme leurs goélettes, non plus qu'elles vous ne les reconnaitriez aujourd'hui. Pour la première fois leur flotille appareille un 11 février. C'est un peu tôt sans doute. Et je songe à une belle toile de Dabadie, acquise par l'Etat au Salon de 1902: égrénées sur l'eau grise, les goélettes, lentement, comme à regret, gagnent leur mouillage de la haute rade; quand elles passent devant la chapelle de Notre-Dame de Perros, elles saluent du drapeau, quelques-unes d'un cantique, presque toutes d'une *gónuflexion* ou d'un signe de croix de l'équipage...

..

4.000 pêcheurs français s'expatrient chaque année dans les mers d'Islande. C'est un chiffre. Et, en moyenne, quand elles ne se perdent pas corps et biens, une dizaine de goélettes font côte chaque année sur quelque point de l'île.

Mais cette île est grande comme quinze de nos départements réunis. Or, jusqu'en 1896, il ne s'y voyait qu'un seul hôpital, à Reikiavik, « tenu, dit l'abbé Gicquello, par une bonne femme qui ne savait pas deux mots de français ». S'il y a aujourd'hui, à Handakot et à Faskrud-Fiord, deux établissements hospitaliers à peu près dignes de ce nom, on les doit aux efforts combinés de la Mission catholique danoise et de M. l'abbé Pitte, curé de Grand-Port-Philippe, près de Dunkerque. Je crois que les îles Wetsmann possèdent aussi un embryon d'hôpital depuis 1903. Mais aucun médecin n'y est attaché. Bref, n'était le navire que les *Œuvres de mer* expédient chaque année en Islande et qui reçoit et traite gratuitement à son bord les élopés de la flotille moruyère, on pourrait dire que nos pêcheurs sont à la merci des événements.

L'initiative privée s'est substituée aux pouvoirs publics défaillants. Et la reconnaissance des pêcheurs l'en a récompensée en somme. Parlons sans feinte: tout n'est pas que deuil et misère dans la vie des Islandais. Les plus tristes ciels ont leurs éclaircies. Et

BRETAGNE

ces hommes sont jeunes pour la plupart. Quel émoi chez eux, par exemple, quel brouhaha d'allégresse, quand est signalé le stationnaire qui apporte le courrier de France ! Fête encore, l'arrivée du navire-hôpital des *Œuvres de mer*. Fête surtout les relâches dans les fiords, où on livrera la première pêche aux « chasseurs ». Le séjour dans ces fiords, désignés à l'avance par l'armateur, dure quelquefois plus d'une semaine. On en profite pour renouveler la provision d'eau douce, réparer les avaries, écrire au pays, *binicasser*.

Binicasser ? Ne cherchez pas. *Binicasser* est un verbe qui n'a pas encore ses droits d'entrée à l'Académie et dont l'étymologie est assez mal connue d'ailleurs. L'abbé Gicquello le fait dériver de Binic, petit port breton qui arme pour la morue. Du moins, le sens du mot est-il parfaitement clair. Dix, quinze goélettes sont souvent réunies dans le même fiord ; les amis, les originaires d'une même commune se visitent d'un bord à l'autre et, pour égayer la partie de bavette, emportent avec eux l'eau-de-vie qu'ils ont économisée à cette intention, deux mois durant, sur leur ration quotidienne. Merveilleuses saouleries ! D'un pochard qu'on ramène à son bord, couché au fond du canot, les Islandais disent avec admiration :

— Celui-là, aussi donc, il a fameusement *binicassé* !...

..

Quelquefois même on descend à terre.

Elle n'est pas très gaie, cette terre d'Islande, dont les petits *bœrs* trapus, sur leurs toits de planches et de tourbe, font flotter au printemps de vraies crinières de verdure. Cinq mois sur douze, la neige y endort toute vie. Quand elle se décide à fondre, c'est pour découvrir de grands steppes nus, au pied de collines de lave violette qu'opprime la formidable stature de l'Hécla. Nulle végétation que de l'herbe, des lichens et des mousses, A Akoreyri pourtant, la seconde ville de l'Islande, on montre un phénomène : c'est un arbre, un arbuste plutôt, le seul de toute l'île, pauvre sorbier rachitique, poussé là on ne sait comment et qui n'en fait pas moins l'orgueil des indigènes.

Qu'à plus juste titre ils se prévaudraient de la beauté de leurs filles ! Peut-être le renom des « vierges islandaises » n'est-il point aussi universel que le pensait lord Dufferin, qui, dans un toast en latin, chez le gouverneur de Reikiavik, affirma sérieusement que la beauté de ces vierges « était appréciée du monde entier ». Il est vrai, du moins,

GOÉLETTES D'ISLANDE

que, dans leurs corsages aux riches agrafes étroitement collés sur le buste, avec leur mitres de fête comme sous la petite calote plate de drap noir qu'elles portent en semaine et dont la pointe, qui bat sur l'épaule, passe dans un coulant de métal, les filles d'Islande ne laissent pas d'être de dangereuses rivales pour les filles de Bretagne.

Elles ont, comme les laitières de l'Oberland, de longues nattes de cheveux blonds qui leur pendent jusqu'à la ceinture, des yeux couleur de fiord, de grands front lisses, la peau blanche, la taille souple — et le cœur sur la main.

Si l'on en croit les méchantes langues, nos pêcheurs n'auraient pas toujours été insensibles à tant de perfections. Vingt récits en courent aux veillées, qui témoignent de la redoutable puissance des « vierges islandaises ». Jeté par un naufrage sur les rochers de Patrix-Fiord et recueilli dans un des petits *bœrs* du voisinage, il y eut, entre autres, un frère de Yann qui oublia, toute une année, près d'une de ces sirènes, la Gaud qui l'attendait à Paimpol. Le remords, quelque lassitude aussi peut-être et cette nostalgie dont ne guérissent jamais les Bretons, l'arrachèrent enfin à son péché. Il s'évada sur une goélette en partance, retrouva au pays sa fiancée et l'épousa. Mais, de ses amours passagères, une fille naquit, merveille de grâce et de fraîcheur, qui tenait, il y a quelques années, le petit débit de Patrix-Fiord, où nos pêcheurs aimaient venir fumer leur pipe autour du poêle. Cette jeune Celto-Islandaise flattait obscurément leur fatuité ; elle symbolisait l'accord des deux races ; fidèle aux rites de l'hospitalité islandaise, elle leur présentait, à leur entrée dans le *bœr*, un jatte de lait où elle avait trempé ses lèvres, puis ces lèvres mêmes à goûter.

..

A Pâques, à la Saint-Jean d'été, les goélettes sont en fête.

Dans la nuit du 24 juin principalement, tandis que la Bretagne lointaine, là-bas, derrière l'horizon, s'étoile de points d'or et danse autour de ses *tantals*, la mer d'Islande, à son exemple, se fleurit de soudaines constellations.

Un baril, depuis le matin, sur la goélette, oscille lourdement à l'extrémité de la grande vergue. On y a empilé d'antiques détroques, mouffes, « cirages », vareuses, préablement trompées dans le goudron et l'huile de foie de morue. Comme en Bretagne de son fagot, chaque homme y est allé de sa contribution personnelle de vieux chiffons. L'équipage, vers huit heures, a formé le cercle au pied du mât. Il ne fait pas nuit « à » Islande, du premier mai au premier octobre. Est-ce le jour, pourtant, ce crépuscule

BRETAGNE

perpétuel, ces limbes blafards, où grélotte un soleil chlorotique?... Le novice grimpe dans les enfléchures, boute le feu au baril. Et voici que, dans un tourbillon d'opaque fumée noire, la flamme éclate, bondit, se propage, dirait-on, de bord en bord.

Phénomène explicable, toutes les goélettes, ce soir-là, ayant leur fouée traditionnelle, leur *tantad* aérien, suspendu à l'extrémité de la grande vergue et qui déchaine, dans l'instant qu'il s'allume, les acclamations frénétiques de l'équipage. Le tumulte s'apaise pour la récitation de la prière. Puis, le capitaine descend dans le poste payer « la double » à ses hommes. Au réveil encore, s'il est content d'eux, il leur offrira le café et les « accessoires »...

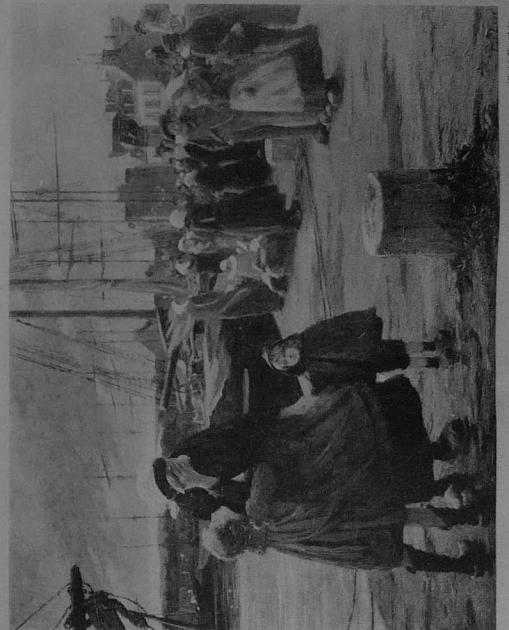
..

Mais combien, parmi ceux qui s'en vont demain, verront la Saint-Jean d'été? *God made the world, but the devil made Iceland*¹ dit un proverbe anglais. Au Minoïaure polaire, il faut son tribut annuel de jeunes hommes, et il n'y a point d'exemple qu'une campagne d'Islande ait été heureuse jusqu'au bout... Trois goélettes, l'an passé, se perdirent au début de la pêche: elles s'appelaient la *Walkyrie*, l'*Aristide*, l'*Henriette*. Et le nom de gloire qui flamboyait à sa poupe n'empêcha pas, un an plus tôt, une autre goélette de connaître le même destin près de Torlak.

Celle-là s'appelait le *Pierre Loti*.

1. « Dieu a créé le monde, mais c'est le diable qui a créé l'Islande ».

(*L'Âme Bretonne*, 2^e série, CHAMFROX, édit.)



Frédéric Levé - Retour des pêcheurs d'Islande.

PORZ - EVEN

De Paimpol, le chemin qui mène à Porz-Even longe un instant la côte, file à travers champs et retombe dans la mer, à l'autre bout du village, après avoir coupé Ploubazlanec et Perros-Hamon. J'ai refait cette promenade, un matin d'automne, le livre de Loti à la main. Je suis entré à sa suite dans le « cimetière des Islandais ». L'église est en forme de croix, des ormes et des frênes autour, et elle est si tassée de vieillesse que ses pauvres flancs gris disparaissent presque dans la terre. Et sous le porche, le long des murs, dans le cimetière, partout, les mêmes inscriptions noires sur de petits carrés de bois blanc : *François Flouvy, perdu en mer ; Pierre Caous, perdu en mer ; Jean Caous, perdu en mer...* Ou bien ce sont des croix, de minuscules chapelles peintes, surmontées d'un cœur, des plaques en marbre, des losanges ajourés et ouvrés à la main, naïvement. Et les inscriptions sont alors plus longues : « *A la mémoire de Sylvestre Camus, enlevé du bord de son navire et disparu aux environs du Nordfjord en Islande, à l'âge de 16 ans, le 18 juin 1856.* » Et celle-ci, toute grosse d'effusion : *A la mémoire de Sylvestre Bernard, capitaine de la goëlette Mathilde, disparu en Islande dans l'ouragan du 5 au 8 avril 1867, à l'âge de trente-deux ans, ainsi que 18 hommes formant son équipage, Bon frère, le Seigneur l'a appelé à la fleur de ton âge. Nous n'étions pas dignes de l'assister à ton heure dernière. La Sainte Vierge, sous la protection de laquelle tu étais, nous a remplacés. Elle t'a fermé les paupières. Aimable enfant, compte sur nos prières. Nous ne t'oublions pas.*

BRETAGNE

Il y a des tombes, pour chacun de ces « Islandais », dans le cimetière de Perros-Hamon et, sous ces tombes, autant de grands trous vides. C'est une croyance, là-bas, que les naufragés n'habitent pas toujours la mer et qu'ils viennent une fois l'an, à la fête des Trépassés, prendre possession des fosses creusées pour eux dans le cimetière de leur paroisse...

Une petite brume court sur la mer. En face de Porz-Even, des îles s'estompent que chanta Loti, Craka toute nue, Houic-Poul, Duz, Saint-Riom, l'antique et fertile Carohènes, où s'établirent au xii^e siècle des moines réguliers de l'ordre de Saint-Victor, plus loin Rochsonne, dentelée comme une forteresse, les Créo, où geignent des âmes, les Gast, nids à courlieux, et, au dernier plan de l'horizon, l'échine allongée, les monstrueux Metz de Goellou, pareils à des cachalots. La mer est toute grise sous le ciel gris. On ne sait pas où commence la mer, où finit le ciel. Et, dans cette monochromie, imaginez le soleil blanc, fatigué et sénile, des déclin d'automne...

(*Sur la Côte, FLAMARION, édit.*)

UNE PLÉIADE DE PHARES

Pour prendre contact avec les phares, le tertre du Rosédo, dans l'île de Bréhat, est une assiette incomparable. Le cercle d'horizon qu'on embrasse de ce tertre n'est pas seulement un des plus vastes qui soient, c'en est aussi un des plus mouvementés. Même par temps calme, aux traînées de bile qui strient la mer, aux remous qui tremblent sur les hauts-fonds, à la rapidité des courants et plus encore à ces déchirures violentes du littoral, à ces longues chaînes d'écueils qui crèvent de tous côtés la nappe marine et qui sont comme les défenses avancées de la terre vers le large, on sent une hostilité latente, l'antagonisme mystérieux de deux éléments.

Vainement on chercherait là ces grandes zones moyennes de sable ou de tanguo qui forment ailleurs la transition, le moelleux tapis de rencontre entre la mer et la terre. Les deux éléments sont restés aux prises. La mer a fini par l'emporter ; mais sa victoire est encore incomplète, et le conflit se prolonge sourdement. Tout le littoral, de Paimpol à l'embouchure du Guer, n'est qu'un chaos de roches gigantesques, jetées les unes sur les autres et qu'un miracle tient en équilibre, une architecture de cauchemar qui ressemblerait, suivant l'expression d'Hugo, à de la tempête pétrifiée. En quelques recoins seulement, que leur exposition défend contre les rudes surprises du « norouât », aux tournants des fleuves côtiers, dans les failles profondes des étangs à mer, la nature s'humanise, le granit s'attendrit, la « douceur bretonne » reprend ses droits, et l'œil, soudainement reposé, nage sur une mince et grasse coulée de velours vert, se suspend,

BRETAGNE

entre deux échines de porphyre noir, à l'enchevêtrement d'une flore insoupçonnée de fuchsias, de chènes-lièges, de figuiers et de myrtes arborescents. Dans Bréhat même, rien n'égale la splendeur du rivage méridional, avec ses rochers rouges panachés de pins sylvestres, trempant dans une mer dont la baie d'Antibes pourrait jalouser l'indigo. Mais le nord de l'île, raclé par les vents, est d'une sauvagerie absolue : des pierres, encore des pierres et, pour toute végétation, des brousses rases couleur de rouille, où s'abattent à l'automne les vols criards des étourneaux. Les fortes marées d'équinoxe, désagrégeant l'argile, enlèvent d'un seul coup d'énormes pans de falaise. Il n'est même pas besoin de ces marées ; le duel se poursuit jusque par beau temps. La mer est là ; on la sent à de soudains tressaillements du sol. Tandis que vous la croyiez inactive, elle poussait au pied de la falaise quelque sape profonde, achevait, entre deux syzygies, de ses petites lames aiguës, l'affouillement d'une assise. La côte, avec son prolongement sous-marin, sur une aire de dix lieues, n'est ainsi qu'un grand champ de bataille toujours disputé et dont il émerge encore, à plus de trente milles au large, des débris de continents mal ensevelis :

*Etré Pempoul a Lokémo,
Ema guélé an Anko...*

« Entre Paimpol et Locquémau, dit un proverbe breton, là est le lit de la Mort. » Durs parages pour la navigation ! Le balisage et l'éclairage avec une louable persévérance, depuis soixante ans, travaillent à en atténuer les périls. Dix phares principaux ont été construits aux endroits les plus exposés. Quand le crépuscule descend sur la mer, ils s'allument tous en même temps. Au point extrême de l'horizon, dans le nord-ouest, les Roches-Douvres dardent un long éclat blanc. Moins puissant, le phare de Lost-Pic, sur les Metz de Goëlo, dans ses occultations d'une seconde, simule un ciel qui clignote. Porz-Don, à l'entrée de Paimpol, le Paon, au nord de Bréhat, Janus riverains, ont deux secteurs, selon l'alignement où on les prend du large, rouge à tribord, blanc à bâbord. La Corne est verte, du vert aigu des prunelles qui ont longtemps regardé la mer. Les Sept-Iles, la Croix, la Horaine, se renvoient leurs feux amis, laiteux effluves que traverse, par moments, la violente fusée pourpre des Triagoz. Et voici le foyer suprême, l'étoile merveilleuse entre toutes, la phare des Héaux, grand cierge de granit dressé à plus de quarante-huit mètres sur l'abîme, au point de plus exposé de la côte, et qui semble le chef de chœur, l'éblouissante Aleyone de cette pléiade marine.

UNE PLÉIADE DE PHARES

Pour l'observateur placé sur le tertre du Rosédo, ces dix feux sont visibles à la fois : ils font autour de lui une couronne de lumières, pareille à ces couronnes d'étoiles dont les peintres religieux nimbent le visage de Marie. La nuit dissimule les tours qui les portent. On ne voit du phare que son émeraude, le merveilleux rubis ou la goutte de clarté blanche suspendue à son front ; on ne se rendra compte que plus tard de l'énorme effort, du capital d'énergie et de patience qu'il a fallu mettre en œuvre pour cristalliser cette perle, cette émeraude ou ce rubis. Dans l'aube grandissante, les feux s'apâîtront ; la tour surgira, pointera comme une dague au dernier plan de l'horizon. Plus rapprochée, on distinguera ses soubassements, son armature, sa ligne. Telle de ces tours est de métal clair : un bulbe de verre se renfle à l'extrémité de sa tige ; telle autre, carrée, massive, aux créneaux gothiques, ne serait-elle pas ce château de la mer où l'on dit que Morgane accoude sa rêverie ? Et celle-ci, frêle monolithe de porphyre, annelé de ciment à sa base ou porté sur un trépied à large évasement, n'a-t-elle point tenté quelque stylite des nouveaux âges ? Les phares sont habités en effet. C'est peu que l'effort humain ait planté sur l'abîme ces robustes chandeliers de granit ou de tôle : l'abîme a des retours imprévus, de soudaines et inquiétantes révoltes. Sur la flamme près de s'éteindre un esprit veille : plus qu'un esprit, une conscience. Conscience toujours présente, encore que voilée à tous les yeux, et de qui le phare, seul visible sur l'horizon, a fini par emprunter dans l'imagination populaire une sorte de vie supérieure et, comme dit Esquiroz, un caractère presque sacré.

(Les Métiers Pittoresques, de Boccard, édit.)

UN VILLAGE DE GARDIENS DE PHARES : LÉZARDRIEUX

Campée sur la rive gauche de ce magnifique Trieux qui a, en cet endroit, la largeur et la majesté des fleuves américains, au flanc d'une colline violette hisérée de goémons noirs, la petite ville s'attarde quelque temps autour d'une pauvre église sans caractère et dévale brusquement, par une rampe à pic, dans la verte échancrure de Traou-an-dour. Une simple cale et quelques enrochements feraient de Traou-an-dour un port très présentable ; on y songe, je crois. En attendant, les arbres trempent dans le fleuve et les barques s'y amarrent à mer haute, pour décharger le goémon ou le sable qu'elles rapportent de Plougrescant et de l'île d'Er. L'éperon de roc qui garde Traou-an-dour vers le large n'est séparé lui-même de la Roche-Donnant que par une étroite coupure. Cette roche singulière hérissé son échine abrupte au milieu du fleuve et, derrière la barricade naturelle qu'elle oppose à la lame et aux vents, une vieille frégate désaffectée achève placidement sa carrière, près de l'ancien bateau-feu des Minquiers : la frégate sert de magasin de ravitaillement aux torpilleurs de la défense mobile ; le bateau-feu remplit la même destination près du baliseur des ponts et chaussées. Ces deux invalides de la mer sont toute la vie de ce grand fleuve exubérant et solitaire, dédaigné de la marine, ignoré de l'industrie, et qui roule, entre des berges de bruyères et d'ajoncs, l'inutile richesse de ses eaux. Le vallon de Traou-an-dour, perpendiculaire au fleuve, contraste cependant par la beauté de sa flore avec l'ordinaire stérilité du

UN VILLAGE DE GARDIEN DE PHARES : LÉZARDRIEUX

paysage. Devant les petites maisons blanches et propres qui longent le chemin de halage ou s'accrochent à la rampe du bourg, les séringas, la vigne-vierge, l'agnus castus, les passeroses et les mauves arborescentes font un treillis de verdure piqué des fleurs les plus variées. Sauf deux ou trois, qui sont à usage d'auberge, la plupart de ces habitations champêtres sont occupées par des familles de gardiens de phare ou de marins du balisage. On compte à Lézardrieux vingt-cinq ménages de cette sorte, tout grouillants de marmots, et dont les chefs sont absents trois mois sur quatre.

(Les Métiers Pittoresques, de BOCCARD, éd.)

LE SILLON DE TALBERG

Le Sillon de Talberg est une mince et sinueuse chaussée de 5 kilomètres de long, qui déroule ses anneaux entre l'embouchure du Trieux et l'embouchure du Jaudy. La mer le bat à gauche, à droite, le franchit de ses embruns et quelquefois même de ses vagues : un solide colmatage de fucus et de tange maintient en tout temps le Sillon à 5 ou 6 mètres au-dessus du plein. Aussi bien la fonction de la mer, ici, semble-t-elle plutôt de protéger que de détruire. C'est la mer qui fournit et pétrit ce mortier résistant que le râteau des pauvres a beau râcler matin et soir pour en composer ces énormes meules de goémon d'épave rangées en file parallèle sur la crête du Sillon et dont la vente, il y a peu de temps encore, était l'objet d'une grande foire annuelle : le flot, aux deux côtés de la chaussée, en une marée, refait ce que le râteau a défilé ; on calcule qu'il jette bon an mal an sur les banquettes de ce grand talus maritime plusieurs millions de kilogrammes de fucus, de laminaires et de zostères arrachés par les sourdes convulsions des profondeurs. Et, sans doute, à rouler de vague en vague, à séjourner quelquefois des années entières dans les failles des vallées sous-marines, ces goémons d'épave ont bien perdu de leur tonicité. La législation les néglige, en autorise la récolte en tout temps, comme d'un amendement de troisième ordre et presque sans valeur. Grouillants de vermine, à demi enfouis sous la tange et les galets, décomposés, malodorants, méconnaissables, ils ne sauraient rivaliser en tout cas avec ces beaux goémons de rive qui sont encore dans toute leur sève en février. Nulle flore au monde

LE SILLON DE TALBERG

n'atteint à la splendeur de celle-ci, n'offre comme elle des végétaux entièrement d'or, de pourpre et d'émeraude. Féerie inattendue, où les corallines, d'un blanc de neige, introduisent le contraste d'une végétation d'hiver, où les frondes énormes des « ritères » et des « flèches », longues quelquefois de 30 mètres, alternent avec les minuscules capillaires de la *naccaria Vigghii*, fines et palpitantes comme des cils ! Houppes vertes des *bryopsis* et des *cladophora*, rondes laniers des himanthales, grappes onctueuses du *platycarpus*, ce raisin des eaux, éventail violet du jargot, queues ocellées de la *paconia*, stipes rigides, parois à des hampes, de la *laminaria Cloustoni*, larges rubans tuyautés de la saccharine, petits disques argentés de l'acétabule, etc., etc., pour nos seules côtes de la Manche et de l'Atlantique, quelle diversité et quelle bigarrure ! Dès 1849, Kützing, dans ses *Tabule phycologicae*, n'avait pas nommé et classé moins de 4.407 variétés d'algues. Et il s'en faut bien —, on le pense assez, — que toutes ces variétés se soient donné rendez-vous autour du Talberg : encore est-il que, sur aucun point du littoral, les grèves, aux basses marées de vives eaux, ne découvrent une végétation marine plus luxuriante et plus multiforme. Et il est vrai que nulle part non plus les grèves n'assèchent aussi loin et pendant si longtemps. Cette double particularité et la situation privilégiée du Sillon, au confluent des deux principaux fleuves de la région trégorroise, expliquent que la récolte du goémon de rive attire chaque année sur les grèves du Talberg une énorme affluente de population. On y vient de Pleubian, de Lanmodéz, de Kerbors, de Pommelin, de plus loin encore. Les annalistes locaux (Habasque, Jollivet, etc.) ont souvent décrit cette récolte pittoresque, — *ar bezz*, comme l'appellent les indigènes. Leurs descriptions ont un peu vieilli évidemment et manqueraient aujourd'hui d'exactitude. Les mœurs ont changé ; bien des usages ont disparu ; je ne vois point, par exemple, qu'on ait maintenu la touchante coutume de *deiz ar beourien*, par laquelle le premier jour de la coupe était réservé aux nécessiteux de chaque paroisse. La civilisation, sous la forme du chemin de fer, n'a pourtant pas pénétré encore jusqu'au Sillon de Talberg. Mais le plus désagréable, c'est que, si l'on veut assister aux préliminaires de la coupe, il faut passer la nuit à Pleubian. Or Pleubian, petit bourg breton que recommandait sa belle chaire extérieure du XVI^e siècle, pêche un peu par le confortable des ses hôtels. Le temps en outre, durant le séjour que j'y fis, manquait complètement de gaieté ; une neige légère était tombée la veille. Il bruina encore, et notre carriole, sur la route montueuse, dérangeait des troupes de vanneaux, qui, comme engourdis, ne se levaient qu'au coup de fouet du postillon.

BRETAGNE

Cinq ou six kilomètres séparent Pleubian du Sillon de Talberg. La traite eût été bientôt remplie, s'il n'avait fallu louvoyer, tout le long du chemin, entre de grosses charrettes attelées de plusieurs chevaux qu'escortait la foule des goémoneurs. Peu de communes bretonnes sont aussi peuplées que cette « grande et riche commune maritime » de Pleubian, comme l'appelait déjà, en 1832, le président Habasque. Presque toutes les fermes y sont couvertes en ardoises, signe d'aisance. Au hameau Saint-Antoine seulement, la végétation s'appauvrit; l'oppression commence avec l'immensité des grèves basses soudain apparues sur l'horizon.

Les mers qui n'ont pas de marées ne sont jamais tristes. Mais une mélancolie indécible pèsera éternellement sur les longs espaces morts de la côte bretonne ou normande. Leurs sables blancs ou gris, nivelés par le rouleau des vagues, s'étendent à l'infini comme un tapis de cendre ou une poussière d'ossements, et le vent du large n'est pas toujours assez vif pour dissiper les émanations chloro-iodées, l'âcre senteur d'hôpital, qui s'exhalent, par les chauds après-midi d'été, des amas de fucus en décomposition sur leurs bords. Des vols de goélands et de mouettes tourbillonnent avec des cris aigres au-dessus de ces charniers marins, que le flot abandonne et recouvre deux fois par jour, comme un félin qui joue avec sa proie, la déchire, la quitte, la reprend et lui arrache entre temps quelque nouveau quartier. La trace de ses ravages n'est pas encore effacée partout : sur les grèves de Pleubian, aux lendemains de tempête, d'énormes racines affleurent parfois, débris de forêts submergées, durs et noirs comme l'ébène et pareils à ces « bourbans, canaillons et *cauïrons* » qu'on exploitait jadis dans les sables de Saint-Malo; des pans de quais, des vestiges de chaussées surgissent entre les roches, reconnaissables aux cercles, d'oxyde laissés par les organes sur leurs dalles. Le Sillon de Talberg, sur ce champ de carnage, avec la blanche colonne du phare des Héaux plantée à son extrémité, fait songer lui-même à une gigantesque épave, carcasse de continent échouée sur la grève ou mieux épine dorsale d'un fatidique kraken, dont la tête, tout à-bas, se retrasserait d'un élan vertical et darderait encore sur le large son grand œil noctilaque.

(Sur la Côte, FLAMMARION, édit.)

LES ROCHERS DE PLOUMANAC'H

...Elles pointent un peu partout entre les roches, ces villas oïdieuses, chalets suisses, cottages anglo-saxons, manoirs néo-gothiques, épaves de la grande foire parisienne de 1900, échouées dans ce décor de la période tertiaire. Où est le temps qu'on vivait ici entre pêcheurs? Qui n'a pas vu dans leur virginité primitive Ploumanac'h et La Clarté ne peut se faire une idée de la farouche beauté, du prestigieux et formidable enchantement qui émanaient de ce promontoire de la mer bretonne: pas d'arbres; un sol râclé par les vents du large et où frissonnait un maigre tapis de bruyères décolorées; sur la crête du plateau, cinq ou six chaumes caducs processionnant autour du svelte clocher en granit rose bâti par le seigneur de Barac'h; à pied de côte, bordant un fiord marécageux où la digue d'un vieux moulin seigneurial retenait le flot marin, une vingtaine d'autres chaumes décrépits, rongés de lichen et de vétusté, et dont quelques-uns ne recevaient de jour que par le vantail supérieur de leur huis; çà et là une chapelle, une croix monolithe, un oratoire, frustes monuments de la période cénobitique, à ce point corrodés par l'embrun qu'on n'en distinguait plus le style. Et partout, sur les grèves, dans les îles, en plein champ, tombées du ciel comme des aérolithes ou vomies des profondeurs du sol comme les scierres des cratères siciliens, des centaines et des milliers de roches de toute forme et de toute dimension, tantôt isolées, tantôt en caravane, tantôt pyramidant à cent pieds au-dessus du niveau des hautes mers, tantôt ruées les unes sur les autres et balayées par un vent de panique dans les débiscences du littoral... Tel de ces blocs, gi-

BRETAGNE

gantesque champignon de granit, couvre de son ombre jusqu'à trois acres de terrain. Il en est qu'on dirait taillés par un ciseau de Titan : quel Michel-Ange du temps des cavernes dégrossit ce dromadaire accroupi? Quel Cellini de l'âge paléolithique cisela cette amphore monstrueuse, dressa sur l'horizon cette cathédrale démesurée? L'esprit se perd en conjectures sur l'origine et le sens de ce mobilier d'Apocalypse. Il se résout mal à y voir une œuvre de l'Inconscient. La légende ne parle-t-elle pas d'une ville colossale qui s'élevait à cet endroit et qui s'appelait Manathias? Si la légende avait raison! Si tous ces blocs épars sur une zone de deux lieues n'étaient pas des pierres sans histoire! S'ils se révélaient à nous comme les témoins d'un passé prodigieux, comme les pilastres et les arceaux effondrés de quelque Babel de la mer cimmérienne!...

(*Sur la Côte, FLAMMARION, édit.*)



Côte de l'Isère

Maurice Denis - Angélique. (Rochers de Ploumanac'h)

NOTRE-DAME DE PENVERN

Notre-Dame de Bon-Secours en Penvern habite dans les glaïeuls, sous la feuillée, au bord d'un ruisseau qui descend à la mer et que la mer remonte deux fois par jour. A peine si l'on s'aperçoit de cette visite du flux, tant elle est discrète et marquée seulement par un léger frémissement des herbes. Le flot ne veut que saluer Marie. Dès qu'il a baisé le pied de sa chapelle, il s'en retourne vers les grands horizons.

Ce fut lui, qui, certain jour de l'an de grâce 1698, porta sous ces frais ombrages la caraque du seigneur de Kerario, prisonnier chez les Barbaresques, des mains de qui Notre-Dame avait permis qu'il échappât. Et la reconnaissance du bon seigneur se manifesta aussitôt par l'érection d'un gracieux oratoire à l'endroit même où il avait pris terre : l'édifice ne couvrait point un très large espace ; mais un « pavé » le bordait, qui était signe de noblesse pour les lieux consacrés, comme la tourelle et le porche pour les habitations laïques. En prévision de l'affluence des pèlerins, on l'avait ourlé extérieurement d'une assise en pierres de taille ; le campanier reçut trois cloches qui faisaient un carillon si vif qu'on l'entendait de la haute mer. Il n'y eut qu'une voix surtout pour louer la magnificence du maître-autel, avec son retable encadré de quatre colonnes torsées où s'enroulaient des pampres et des dragons marins. Quand vint le jour de la bénédiction, M. de Kerario fit dresser son banc au plus haut bout de la nef et creuser une fosse au plus bas ; sa femme, ses enfants et ses neveux prirent place dans le banc ; mais lui-même, c'est dans la fosse, à genoux, un cierge au poing, qu'il entendit l'office, voulant signifier par là de quel abîme Notre-Dame l'avait tiré.

BRETAGNE

Telle fut, d'après la tradition, l'origine de la chapelle de Penvern. Et la tradition ne s'accorde peut-être pas très bien ici avec l'histoire, car il paraît certain qu'antérieurement au XVII^e siècle il y avait déjà une chapelle à Penvern. Sans doute tombait-elle en ruines et les Kerario firent œuvre pie en la rebâtissant. Quoi qu'il en soit, et pour qui vient de traverser les mornes arènes sablonneuses de l'Île-Grande ou les farouches landiers de Keréwan, rien de plus délicieusement inattendu que ce petit *naos* armoricain, blotti au creux d'une véritable Tempé dont l'air sent la mousse et le sel, la pomme et le goémon, et qui tient à la fois de l'estuaire, de la sylve et du verger.

Fermée le reste du temps aux bruits du monde et comme embaumée d'ombre et de silence, la chapelle de Penvern s'éveille un jour par an, le sixième dimanche après Pâques, et voit accourir sous sa voûte en forme de carène renversée une foule composite de pèlerins, de mendiants et de petits marchands forains. Puis, les vêpres chantées, le « pardon » terminé, elle rabat sa cornette et se rendort en Jésus jusqu'à l'année suivante.

(*Le Pirate de l'île Lenn*, LAFITTE, édit.)

LA LIEUE-DE-GRÈVE

Dans la vallée supérieure du Guer, entre les chapelles de Christ et de Sainte-Catherine, s'étendent de grandes friches broussailleuses qu'on appelle la *Lann-ar-Cousorted* (la Lande des Affiliés). Peu de régions sont aussi mal famées. Les « affiliés » dont il s'agit opéraient sous la direction d'un certain Hervé Bihan qui fut capturé près de Plouaret et pendu à la croix de Kercabin. Mais, plus encore que la *Lann-ar-Cousorted*, la Lieue-de-Grève, sur la route de Lannion à Morlaix, était un endroit redouté des voyageurs. De tout temps, les fourrés qui avoisinent ce dangereux passage servirent de repaire à des bandes de voleurs. L'histoire et la tradition populaire ont gardé le souvenir d'une femme, Marc'haît ou Marguerite Charles — bien autrement intéressante, par parenthèse, que Marion du Faouet — laquelle sous la Ligue, presque au même temps donc que les Guilleri, rançonnait et assassinait à la tête d'une de ces bandes les voyageurs qui se rendaient de Lannion à Morlaix ou réciproquement. Elle avait pour principaux lieutenants les frères Rannou, deux coquins magistralement charpentés, qui, dédaignant toutes autres armes, assommaient les gens à coups de *penn-bar*. Elle-même commandait la manœuvre, comme un premier maître de timonerie, à l'aide d'un sifflet, « un sifflet d'argent doré », dit la tradition.

*Ma d' honnont ar Charlezenn,
A c' huielle war bouez he fenn ;
Ila na e ket ur zebant vad
Klwev'r Charlezenn c' huitellad.*

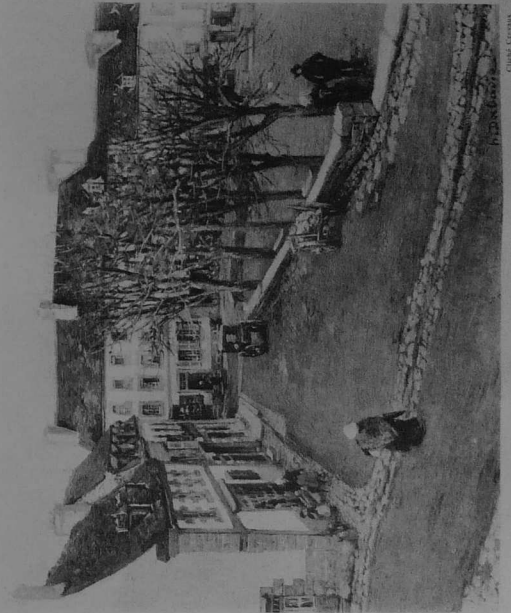
BRETAGNE

(C'est celle là, la Charlès,
Qui siffle à tue-tête ;
Et ce n'est pas un bon signe
Que d'entendre siffler la Charlès.)

Ce sifflet de la Charlès, « qui met cinq cents hommes en fuite », rappelle tout ensemble à M. Alfred Rambaud « les sifflements de Soloveï le brigand, qui suffisaient à terrasser les guerriers de Kief, et les sifflements des dragons vaincus par les héros des diverses épopées ». M. Rambaud en concluait que la Charlès avait dû prendre dans la poésie bretonne la place d'un personnage plus ancien, de caractère mythique, esprit du mal ou démon de la tempête. L'hypothèse n'a rien de choquant ; mais elle s'appliquerait encore mieux aux lieutenants de Marguerite, ces Rannou ou *Rannoued*, dont le nom, qui signifie *séries*, « est très ancien », dit Luzel, et dont le *penn-baz* s'apparente de surcroît à certaine massue fameuse. Il y eut vraisemblablement un premier Rannou, sorte d'Hercule ou de Samson breton, avec lequel ils se confondirent et dont la force était passée en proverbe. On disait et on dit encore aux environs de Plestin : « Fort comme Rannou » et l'on attribue cette vigueur surhumaine aux vertus d'un philtre que la mère du géant avait reçu d'une sirène, mais qu'elle n'osa faire prendre à l'enfant qu'après en avoir éprouvé l'effet sur son chat. Stupide défiance ! Il fallait à Rannou, dit la légende, la potion entière pour être un héros ; une caducité précoce brisa ses membres et il est resté comme le symbole d'une force extraordinaire, mais incomplète...

N'est-ce point là une personnification facilement reconnaissable de la race bretonne et, dans le mythe de Rannou, ce peuple n'a-t-il pas enfermé sa mélancolique histoire à lui-même, l'histoire de ses dons merveilleux, de ses ambitions démesurées et de leur lamentable avortement ?

Quoiqu'il en soit et quand la Charlès et les Rannou eurent été « branchés », la paix ne régna pas pour cela sur la Lieue-de-Grève ; les fourrés et les landes continuèrent de servir de repaire aux voleurs de grand chemin. L'audace de ces malandrins alla même grandissant. On raconte qu'au commencement du xix^e siècle les voyageurs, presque au sortir du bourg de Saint-Michel, apercevaient sur la route une casquette pendue à un bâton ; près du Roc'h-Allaz, une autre casquette et un autre bâton ; au pied de la montée de Saint-Eflam enfin, une troisième casquette pendue à un troisième bâton. S'ils ignoraient ou faisaient semblant d'ignorer la signification de ces trois casquettes



Dabadie. — Une Rue à Pontivy.

LA LIEUE-DE-GRÈVE

et de ces trois bâtons, il y avait de grandes chances pour qu'ils n'atteignissent pas Pleslin sans avoir fait connaissance avec l'escopette des bandits.

Il leur échait pis encore quelquefois : un de mes grands-oncles, officier de santé, qui se rendait à Morlaix par la Lieue-de-Grève, à cheval, son porte-manteau en croupe, qui contenait 5 ou 6.000 francs, fut trouvé au matin couché sur le dos, un énorme rocher sur la poitrine, sa sacoche vide et ses pistolets près de lui, qu'il avait déchargés sur les brigands. Lui aussi sans doute avait passé près des trois casquettes sans y déposer la rançon dont ces coquins frappaient tous voyageurs, à l'exception « des nonnes, des prêtres et des ménétriers »...

(L'Âme Bretonne, 3^e série, CHAMPION, édit.)

LES FEMMES DE LANNION

Lannion fut célèbre de tout temps par la grâce éveillée de ses femmes. Celles de Buzulzo surtout — le principal faubourg ouvrier de la ville — ont un type de beauté qui n'appartient qu'à elles. N'y cherchez point le savoureux modelé, les lignes opulentes, les chairs incarnadines et lustrées, durable honneur de la Vénus kernévole. Cette sorte de beauté massive — plus flamande, à vrai dire, que bretonne — leur est aussi étrangère que la beauté spiritualiste, émaciée, presque claustrale, des vierges du Haut-Léon. Vive et de sang mêlé, il n'arrive guère que la race, chez ces artisanes lannionnaises, s'épanouisse dans un ensemble complètement à souhait pour les yeux. La perfection absolue a je ne sais quoi qui décourage et qui glace, et ces filles de Buzulzo dégagent un charme extrême qui captive instantanément les cœurs. La séduction qu'elles exercent n'est peut-être si soudaine et si impérieuse que parce qu'une analyse superficielle s'avère impuissante à en décomposer les éléments. Il faut observer longtemps ces sirènes pour connaître que leur sortilège est d'une nature à part, qu'il n'est pas fait seulement de leur sourire et de la caresse de leurs yeux, mais de quelque chose de plus troublant encore et, si je puis dire, du pollen de fine et discrète sensualité qui flotte imperceptiblement autour d'elles.

(*L'Âme Bretonne*, 1^{re} série, CHAMPION, édit.)

LES SECONDES FUNÉRAILLES

Resserrés entre l'église et les bâtiments en couronne autour d'eux, les petits cimetières de Bretagne ne peuvent contenir qu'un nombre infime de caveaux. Il ne s'y fait point, ou rarement, de concessions perpétuelles, et ainsi, tous les cinq ans, il faut exhumer les anciens morts pour donner leur place aux nouveaux. Mais les ossements mis à jour, les reliques, comme on dit en Bretagne, ne sont point enfouis aussitôt dans une fosse commune ; on les recueille dans des édifices de dimension variable, qui portent en quelques endroits le nom lugubre de charniers et, en beaucoup d'autres, celui, plus touchant, de reliquaires. *Karnel da lakal eskern an pobl*, « charnier pour les restes du populaire », lit-on sur l'ossuaire de Saint-Eutrope, à Pencran. Là où n'existent point de ces édifices, on fait un choix parmi les ossements. Le crâne de chaque défunt est déposé dans une petite boîte qu'on suspend au mur du cimetière et dont le battant, découpé en forme de cœur, est surmonté d'une inscription et d'une date : *Ci-gît le chef de... 18...* Les autres débris retournent à la fosse, et c'est le sort qui attend aussi, après vingt ou vingt-cinq ans, les « reliques » des ossuaires. Il n'y a d'exception que pour les édifices qui renferment un caveau spécial, comme à Saint-Thégonnec et à Roscoff, mais la plupart sont de plain-pied avec le cimetière ; ils ne sont ni très hauts ni très larges et, quand la place vient à manquer pour y déposer de nouveaux ossements, c'est alors et de toute nécessité qu'ont lieu les *secondes funérailles*.

Les choses ne s'étaient point passées autrement à Trégastel. Quoiqu'il s'y trouve,

BRETAGNE

comme dans tous les pays côtiers, plusieurs fosses vides pour les marins disparus en mer et dont le souvenir est consacré par une inscription en lettres noires sur une croix blanche : « A la mémoire de X. ou Y. enlevé du bord de son navire ou perdu au large dans la tempête du... », ces fosses ne sauraient leur être longtemps attribuées. Les morts de la terre sont exigeants. On enlève la croix, qui est pendue au mur intérieur du cimetière ou dans l'église. Les morts eux-mêmes, au bout de cinq ans, sont exhumés, et leurs ossements placés dans le reliquaire. Il y avait près d'un quart de siècle qu'on n'avait vidé celui de Trégastel et les ossements débordaient jusque sous le porche. Quand j'arrivai au cimetière, le samedi soir, les fossoyeurs travaillaient à creuser un trou contre la paroi du mur d'enceinte. Mais le roc affleura de toutes parts et il fallait gagner en largeur ce qu'on perdait en profondeur.

— Songez donc, Monsieur, me dit un des hommes. Une fosse de quoi loger mille trépassés !

Et il me montrait deux grands draps blancs étendus par terre aux côtés du portail et qui commençaient à se couvrir de débris :

— *Liennou an interramant*, les linceuls des funérailles, me dit-il.

Je me retournai pour voir d'où venaient les débris.

A l'intérieur du reliquaire, une fillette et un garçon de douze ans, plongés jusqu'à mi-corps dans la pourriture mortuaire, époussetaient les ossements et les passaient à une équipe de petits travailleurs des deux sexes qui les recevaient dévotieusement dans leurs tabliers, d'où ils les portaient devant l'église sur l'un des draps disposés à cet effet. Ils causaient à voix basse, mais n'avaient point l'air effrayé ni affligé et semblaient accomplir quelque chose de très simple et de tout naturel. Tête nue, assis sur une tombe, son sabre entre les jambes, le *jugart* les regardait faire. Ce représentant de l'autorité, — garde-champêtre et brave homme, encore qu'un peu biberon, — m'expliqua qu'il n'était là que pour la forme et qu'il n'avait point à intervenir dans la besogne singulière confiée aux enfants.

— Nous croyons ici, me dit-il, qu'on ne doit toucher aux reliques qu'avec des mains pures de tout péché. Les enfants seuls ont assez d'innocence pour approcher les trépassés. Et si demain, à la procession, les grandes personnes portent des ossements, c'est qu'elles auront toutes communiqué le matin...

Tandis que je causais avec le garde-champêtre, les enfants, pareils aux abeilles virgiliennes, poussaient leur besogne purificatrice. Beaux yeux clairs, où le songe de la



Chasé Croizat

Lucretia Simon. - La Famille en Dauphiné.

LES SECONDES FUNERAILLES

mort ne mettait pas une ombre ! Les tabliers s'emplissaient et se vidaient et, devant l'église, les ossements posés sur les linceuls faisaient maintenant deux énormes tas réguliers. On eût dit l'entrée d'un palais barbare, un lendemain de *Grandes coutumes*, dans quelque village du Soudan ou de la Guinée. L'état de délabrement des reliques corrigeait mal cette impression répugnante. Vieux crânes jaunis, fracassés par des heurts lugubres, aux brumeux intérieurs tendus de toiles d'araignée, tibias, fémurs, péronés, os iliaques, tous les pauvres débris de la machine humaine étaient là, dépouillés de leur tendre épiderme, confondus et réconciliés. Les fossoyeurs travaillaient toujours contre le mur d'enceinte ; des groupes circulaient entre les tombes, lavant les pierres, ratissant les allées, redressant les fleurs...

Et le soir tomba, puis la nuit. Devant les reliques on posa des cierges allumés qui, à cause de la douceur de l'air, ne s'arrêtèrent pas de brûler. La veillée mortuaire fut confiée à des marins du Roc'hou qui se relayaient près des ossements et faisaient le quart comme à bord. Au matin on décora l'église de tentures noires. On disposa autour de l'ogive du grand portail une draperie de même couleur, semée de larmes d'argent et surmontée d'une croix de lustrine. La messe basse, qui était la messe des communiants, se prolongea plus que d'ordinaire et les autres cérémonies furent pareilles à celles qu'on célèbre le Jour des Morts. A quatre heures seulement, la procession sortit de l'église.

En tête venaient les deux Franciscains, rigides et comme coulés d'une seule pièce dans leur robe de laine brune. Mais ils se séparèrent aussitôt du cortège et allèrent se poster des deux côtés du portail devant les ossements assemblés. La croix paroissiale, toute d'argent et de vermeil, portée à deux bras, prit la tête du cortège. Le clergé suivait en habits de deuil. L'officiant, qui venait immédiatement après la croix, se pencha vers les reliques et, dans le tas, choisit un crâne qu'il éleva au-dessus de lui en signe que la Translation commençait. Chacun des autres prêtres saisit un ossement ; les quatre enfants de chœur, rouges et blancs, se penchèrent à leur tour et, derrière eux, la foule se partagea le reste des débris.

Je n'oublierai pas de longtemps la scène qui suivit. Chacun des fidèles se signait au front, sur les yeux et sur la bouche, avec l'ossement qu'il avait choisi. Dans ce pays de mer, où la houle des hauts fonds fait chaque jour quelque victime, les veuves semblaient les plus nombreuses. On les distinguait à leurs grands manteaux noirs, dont la cagoule rabaisée battait comme une aile sur leur visage. Plusieurs tenaient des petits enfants par la main et, gauchement, les enfants portaient aussi quelque relique. Il était venu

BRETAGNE

jusqu'à de vieux hommes infirmes, déjà marqués par la mort, bouches édentées, yeux noyés d'une boue sanglante ou voilés par la brume des agonies prochaines. Et ceux-là pouvaient se demander si le glas ne sonnait pas pour eux... Le procession tourna trois fois dans le cimetière et, au troisième tour, l'officiant s'arrêta devant la fosse. Il y déposa le premier ossement qu'il portait. Tous les assistants à sa suite se penchèrent et, doucement, avec des précautions infinies, ils laissèrent glisser les reliques après les avoir haïsées...

Et, quand le défilé fut achevé, l'officiant s'approcha de nouveau. Le clergé et les assistants firent cercle autour de lui. Il commença par asperger la fosse d'eau bénite ; puis il l'encensa aux quatre coins ; les chantres entonnèrent le *Liberia*, suivi du *Dies iræ*. Deux fois encore l'officiant bénit la fosse ; les hymnes reprirent, le *Requiem*, le *Pater* et le *Kyrie*. Les reliques avaient comblé et au delà le grand trou creusé contre le mur d'enceinte et elles faisaient, ainsi gonflées hors du trou, comme une marée d'ossements, une houle funèbre dont l'écume venait lécher les pieds des assistants. Les hymnes se turent. Alors, dans le silence soudainement élargi, un des Franciscains prit la parole en breton. Que dit-il au juste ? J'étais trop loin pour l'entendre. Sans doute il dégagait la banale et terrible leçon qui sortait de ces reliques ; il leur donna une voix et, par lui, ces bouches ricanantes, ces mâchoires sans dents, ces orbites sans yeux, qui avaient été de tendres visages de belles filles, de rudes figures d'artisans et de pêcheurs, crièrent vers les vivants la grande pitié que c'était de mourir. Toute l'assistance était tombée à genoux ; le glas roulait lourdement dans le soir. Les gestes du moine se découpaient sur la pourpre saignante d'un couchant d'orage. C'était, au bord de cette fosse démesurée, dans ce pays de deuil éternel, comme une évocation suprême de la mort toujours présente et haïssable, en même temps qu'un nostalgique appel vers ses secrètes félicités...

(Sur la Côte, FLAMMARION, édit.)



Clair Cressat

Charles Cottet. - Les Pleureuses.

LA VRAIE BRETAGNE

Prenez, pour entrer en Bretagne, le chemin de la mer. J'ajouterai un conseil au précédent : c'est, autant que possible, de choisir l'automne pour visiter la Bretagne.

Il y a de beaux jours, des ciels d'azur et des mers d'émeraude jusque dans ce pays. Ni ces ciels ni ces mers ne sont les vrais ciels, les vraies mers de la Bretagne. Un pays doit être vu dans son atmosphère à lui, non sous sa couleur d'exception. La Bretagne est grise incurablement, comme l'automne. Tout s'y atténue, tout s'y imprécise comme au travers d'une prunelle en pleurs ; ces rochers qui vous effraient, ces landes mornes, ces rares arbres ployés dans la direction du Midi et comme en déroute sous le terrible noroît, ces pierres levées, dont la longue file sombre éveille en vous des réminiscences de catastrophe biblique, ces calvaires et ces clochers de granit rose, fleurs délicates du paysage, ces coulées d'argent mats sous la feuillée déclinante des chênes, et la mer, non plus verte ni de cet indigo criard qu'il faut laisser à la baie de Naples, mais d'un joli bleu de turquoise, d'un bleu qui mue et qui chatoie comme une gorge de colombe, tout cela, et les pauvres chaumes branlants, les vieilles en guenilles, les petites filles en jupon violet, pareilles à des infantes, et les retraités qui raccommodent leurs filets contre un pan de mur et la fumée qui monte en tire-bouchon des fourneaux en pierres sèches où l'on brûle le varech, se fond, s'harmonise, quitte de sa sauvagerie ou de son éclat et devient, avec l'automne, quelque chose d'incomparablement mélancolique et doux.

Cette fois c'est la Bretagne.

(L'Âme Bretonne, 2^e série, CHAMPION, édit.)

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	1
Au cœur de la Race	1
Nos derniers Sanctuaires	3
Les Calvaires	12
Les Pardons	15
Soirs de Saint-Jean (poème)	28
La Haute-Bretagne	30
Fougères et Vitré	35
Un pèlerinage aux Rochers	38
Rennes et Saint-Malo	44
Le grand Départ	48
Au Val de l'Arguenon	54
Saint-Brieuc	59
Loudéac	61
Le Mail Guérandais	63
La Déesse du Pays Blanc	67
La Jérusalem de Pontchâteau	70
Le Morbihan	73
Sarzeau, patrie de Lesage	78
Une visite à l'île d'Houat	80
La Cornouaille du Sud	84
En passant par Quimperlé	87
Les Sardiniers	89
Les Bigoudens (poème)	92

TABLE DES MATIÈRES

Les Brugards du Cap Sizun	95
Une Visite à l'Île de Sein	97
La péninsule de Plougastel	109
Une Toussaint à la Fontaine-Blanche	115
Brest en 1916	121
Le « Pays Noir »	123
Les Paganis	125
Les Soudiers du Bas-Léon	130
Le Château de Barberine	135
Le Calvaire de Guimiliau	139
Dans la Cornouaille des Monts	143
La forêt d'Huelgoat en automne	146
Huelgoat (poème)	148
Tréfeunteunioù	150
Les Pillaers de Saint-Herbot	156
Dans l'Arrhée	159
La Mine abandonnée de Poullaouen	161
Au pays de la Tour-d'Auvergne	163
La procession du Père Maunoir	165
Les trois Pardons de Bré	171
Saint-Yves-de-Vérité	177
Gœlettes d'Islande	182
Porz-Even	187
Une pléiade de phares	189
Un village de gardiens de phares : Lézardrieux	192
Le Sillon de Talberg	194
Les Rochers de Ploumanac'h	197
Notre-Dame de Penvern	199
La Lieu-de-Grève	201
Les femmes de Lannion	204
Les secondes Funérailles	205
La vraie Bretagne	209

